This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

34. h. 5
f 03

Q 56

LA NAVIGATION,

POËME EN HUIT CHANTS,

AVEC DES NOTES HISTORIQUES

ET GÉOGRAPHIQUES.

A. de Mirys del. J. Couché Sculp.

Naufrage des Canots de la Pérouse au Port des Français..... ch. VIII.

LA NAVIGATION,

POËME,

PAR J. ESMÉNARD.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

1805.—XIII.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
6 - DEC. 1928
OF OXFORD

LA NAVIGATION.

CHANTS V, VI, VII, VIII.

ARGUMENT

DU CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT

DU CHANT CINQUIÈME.

PARALLÈLE *de l'agriculture et de la navigation : l'une ne donne que des jours tranquilles ; l'autre agite l'ame jusqu'au sein du repos. Émulation des navigateurs. Rivalité des puissances commerçantes et maritimes. A peine les Espagnols ont-ils découvert le Nouveau-Monde, que les Portugais vont chercher l'Orient par des routes inconnues. Renaissance de l'astronomie. Application de l'astrolabe à la navigation. Voyage de Vasco de Gama. Découverte des Indes ; tableau de ces belles contrées. Conquêtes immenses des Portugais ; leur barbarie et leur décadence. Naufrage d'Emmanuel de Souza et de Léonore de Sà.*

LA VANGUARDIA

DIARIO DE LA MAÑANA

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT CINQUIÈME.

Oui, je reviens encore au spectacle des flots;
Un charme douloureux m'attache à ces tableaux:
Leur sombre majesté dans mon ame oppressée
Attendrit les regrets, élève la pensée,
Mobile comme l'onde au sein des vastes mers :
Que de fois, du sommet de ces rocs entr'ouverts
Dont les flancs caverneux semblent vomir l'orage,
Contemplant à mes pieds les débris du naufrage,
Sur un tronc dépouillé de ses rameaux mouvans,
Au cri des alcyons, au murmure des vents,
Pleurant de mes beaux jours l'illusion ravie,
La tempête m'offrit l'image de ma vie!
Et quand des flots calmés le miroir onduleux
D'un soleil bienfaisant réfléchissoit les feux

Quand l'onde étoit sans trouble et l'auster sans haleine,
Le fragile canot qui, sur l'humide plaine
Dans ce calme trompeur élancé loin du port,
A la foi du zéphyr abandonnoit son sort,
Errant sur mille écueils sans crainte et sans défense,
A mon cœur agité rappeloit mon enfance,
Et d'un âge trop court les souvenirs touchans.

Sans doute il est plus doux de féconder les champs:
Je connois tes bienfaits, divine agriculture,
Seul art dont les présens soient ceux de la nature!
L'homme te doit des jours purs comme tes trésors,
Des plaisirs sans dangers, des succès sans remords,
Des conquêtes de paix que la vertu révère.
Ah! que n'ai-je un asile obscur et solitaire,
Où, par la raison même amené dans tes bras,
Je goûte enfin l'oubli du monde et des ingrats!
Quand pourrai-je, affranchi de mes pénibles chaînes,
Dérober ma foiblesse aux passions humaines,
A l'ombre des forêts retrouver le sommeil,
Et contempler encore, à l'instant du réveil,
L'aurore goutte à goutte arrosant les campagnes,
Le nuage fumant sur le flanc des montagnes,

Les bosquets rajeunis au souffle du printemps ;
Et, loin du bruit des cours, de leurs flots inconstans,
Admirer ces tableaux, ces scènes de Virgile,
Qu'ont embellis pour nous Saint-Lambert et Delille !
Muses, qui m'inspirez, tels sont mes derniers vœux.
L'art des navigateurs, plus fier et moins heureux,
A des plaisirs si doux ne borne point sa gloire.
Des maux les plus cruels effaçant la mémoire,
A peine a-t-il touché des rivages chéris,
Qu'il ramène aux dangers ses ardens favoris.
Je les ai vus tremblans au milieu des tempêtes,
Quand le vent du midi, mugissant sur nos têtes,
D'un ciel tumultueux nous cachoit les flambeaux,
Et forçoit le pilote à fuir devant les flots :
Un deuil morne et profond accabloit son courage ;
Il juroit dans son cœur qu'échappé du naufrage
Il alloit, abjurant ses projets insensés,
Consacrer un autel à ses lares fixés :
Eh bien ! il a revu le sol de sa patrie ;
Ses amis, son vieux père, une épouse attendrie,
Ont par des soins touchans accueilli son retour ;
Déjà ses vœux secrets ont trompé leur amour ;

Dans le calme des nuits, son ame impatiente
Entend le gouvernail et sa trace bruyante
Qui fuit en bouillonnant sur les flots divisés;
Il lui semble que l'onde et le ciel apaisés,
Témoins de ses plaisirs, condamnent sa tendresse;
Les succès d'un rival accusent sa paresse;
Il se lève, il s'éloigne, et renonce au bonheur.
Entraînés comme lui par un espoir trompeur,
Les peuples ont voulu, dans leur nouveau délire,
Sur la mer frémissante établir leur empire.
On les a vu braver, pour des trésors douteux,
Le pôle et ses frimas, le cancer et ses feux,
Tyranniser les flots devenus leurs conquêtes,
Et le fer à la main disputer des tempêtes.
En vain la mer, brisant leur joug impérieux,
Engloutit quelquefois ses maîtres orgueilleux;
Leur folle ambition, qu'irritent ces naufrages,
Usurpe insolemment son onde et ses rivages,
Et prétend régner seule aux lieux qu'elle a soumis.
Mais souvent, à ses yeux, ses rivaux affermis
Par des travaux vainqueurs partagent sa puissance
Ou vers d'autres climats leur courage s'élance.

Ainsi, quand la Castille, en ses vastes desseins,
Fixoit son ancre avide aux bords américains,
Les hardis Portugais, sur les vagues rebelles,
Couroient vers l'Orient par des routes nouvelles,
Et bientôt de l'Espagne égalant les succès,
Rivalisoient d'orgueil, de gloire et de forfaits.
Sous des astres brûlans, leur audace guerrière
A du double tropique affronté la barrière;
Ils vont livrer l'Asie à de nouveaux combats.
O qui pourra jamais, s'attachant à leurs pas,
Suivre aux champs de l'Indus leurs fatales conquêtes?
Près du cap redoutable où grondent les tempêtes,
Qui peindra l'Océan, solitaire et jaloux,
Abaissant devant eux ses flots et son courroux?
O toi, qu'ils invoquoient sur l'onde asiatique,
Nymphe de Mondégo, déité poétique,
Répète-moi plutôt ces vers pleins de douceur
Que t'apprit Camoëns dans tes jours de bonheur:
Ah! que ne puis-je, aux lieux où chantoit ton poëte,
Ranimer les accens de sa lyre muette,
Et retrouver encor, sur ces bords qu'il aima,
Près du cyprès d'Inès les lauriers de Gama!

Sous le ciel toujours pur de la Lusitanie,
Déjà, depuis long-temps, l'immortelle Uranie
Près des rives du Tage avoit fixé sa cour.(5)
Ses sublimes leçons, dans cet heureux séjour,
Du pilote attentif éclairant la mémoire,
Ranimoient ce bel art qu'aux siècles de leur gloire
Du sommet de leurs tours et du pied des autels,
La Chaldée et l'Égypte apprirent aux mortels.(6)
Un prince, triomphant du Maure et de l'Arabe,
Conquit sur les vaincus le savant astrolabe,(7)
Qui des cieux enflammés mesure la hauteur,
Et qui, du nautonnier sage modérateur,
Consultant tour à tour la nuit et la lumière,
Lui marque sur les flots sa place et sa carrière.
Bientôt des Portugais le courage agrandi
Montra leur pavillon sous les feux du midi,
Du rivage africain parcourut l'étendue,
Et démentit l'erreur en tous lieux répandue
Qu'un soleil dévorant, dans ces sables déserts,
Consumoit la nature et bornoit l'univers.(8)
Mais de foibles tribus, sur ces plages arides,
Ne pouvoient retenir les conquérans avides

Qui cherchoient de l'Indus les chemins oubliés.
De leurs premiers travaux les récits publiés
D'un prince ambitieux fixèrent l'espérance;
Il appelle Gama, Gama dont la vaillance
Dirige également sa flotte et ses soldats :
« Tu le vois, lui dit-il, l'hymen et les combats,
» De l'Espagne ennemie élevant la fortune,
» Frappoient déjà les rois d'une crainte commune;
» Et voilà ses vaisseaux qui, par d'heureux efforts,
» A son pouvoir fatal, qui pèse sur nos bords,
» D'un second hémisphère ajoutent la richesse.
» Ce colosse orgueilleux, qui nous touche et nous presse,
» Peut un jour accabler nos citoyens tremblans;
» Lisbonne menacée implore tes talens :
» Pour la sauver du joug, agrandis son empire;
» Que Ferdinand la craigne, et que Colomb t'admire :
» L'Occident sans défense est tombé sous leurs coups;
» Va ravir l'Orient à nos rivaux jaloux;
» Que son commerce antique, égaré dans sa course,
» Coule enfin pour nous seuls, et nous livre sa source.
» Va, dis-je; et que l'Espagne, aux yeux de l'univers,
» Nous cède la moitié de l'empire des mers. »

Aux champs de Marathon la Grèce triomphante,
Le nom de Miltiade et sa gloire éclatante,
Du jeune Thémistocle excitant le réveil,
Par des rêves jaloux fatiguoient son sommeil :
Tel Gama, tourmenté d'un sentiment sublime
Au seul nom de Colomb qui l'irrite et l'anime,
Voudroit de son rival, par un effort vainqueur,
Payer de tout son sang la gloire et le malheur.
Il part : quatre vaisseaux, guidés par son courage,
De l'immense Océan vont tenter le partage :
Tout le peuple, attendri par ses nobles adieux,
Suit ses mâts fugitifs de la voix et des yeux ;
Tout déplore son sort, et d'un sinistre augure[11]
L'amour et la douleur prolongent le murmure.
Gama ne l'entend plus : ses compagnons soumis
Le suivent sans effroi, loin de ces bords amis,
Où de ses vœux craintifs l'espoir les accompagne.
Les colonnes d'Hercule et les monts de l'Espagne
Ont disparu pour eux sous le vaste horizon :
Les vents sifflent alors ; le fougueux aquilon
Brise sur les vaisseaux la vague déchaînée ;
Le timon crie et fuit ; et la flotte entraînée

Va chercher cet asile où de leurs foibles mains
Les filles d'Hespérus cultivant ses jardins
Gardent ce fruit doré, cette pomme éclatante,
Monument éternel du malheur d'Atalante.

Tandis que, sur ces bords, les prudens matelots
Réparent à l'envi les outrages des flots,
Et des vaisseaux battus par les mers ennemies
Font gémir sous le fer les poupes affermies,
Du rivage bruyant Gama s'est écarté.
Le silence rêveur, la douce liberté,
De l'arbre aux pommes d'or le salutaire ombrage,
Ont arrêté ses pas dans le fond d'un bocage :
Là, son esprit chargé du poids de ses travaux
Le dépose un moment dans les bras du repos.
O toi qui, du malheur combattant le génie,
Divises chaque jour le fardeau de la vie,
Consolateur de l'homme et confident des dieux,
Sommeil ! combien de fois ton sein mystérieux,
Par leur ordre secret s'ouvrant aux yeux du sage,
D'un avenir certain lui présenta l'image !
Gama livroit à peine à ce calme enchanteur
Ses sens appesantis par l'aride chaleur

Qu'agité tout à coup d'un songe prophétique
Il crut de l'Imaüs toucher la cime antique : (13
Un auguste vieillard, couronné de roseaux,
Du sommet de ces monts précipitoit les eaux ;
Les forêts s'inclinoient sur son front vénérable :
Fleuve majestueux, son urne inépuisable
A l'ombre d'un autel s'épanchoit en torrens ;
Réunis sur ses bords, vingt peuples différens
Adoroient les bienfaits de sa source ignorée ;
Et des prêtres sortant de son onde sacrée,
Épurés par ses flots, portoient à ses genoux
Les tributs de l'Asie et l'encens le plus doux.
Le dieu les repoussoit, et sa douleur profonde
Sembloit verser des pleurs sur son urne féconde :
« Allez, s'écria-t-il, pontifes innocens !
» N'aigrissez point mes maux par des vœux impuissans ;
» Les temps sont accomplis, le destin se déclare.
» Aux bords de l'occident je vois un peuple avare,
» Qui, pour nous apporter et ses lois et ses fers,
» D'armes et de vaisseaux charge le sein des mers.
» A son fatal courage il n'est plus de barrière :
» D'Ulysse et de Lusus postérité guerrière, (14

» Il en a surpassé les fabuleux travaux.
» Dans nos champs opprimés vous verrez ses drapeaux.
» En vain l'Indus frémit et l'Hydaspe murmure,
» D'une conquête encore il faut subir l'injure :
» Cédons ; et, si le sort vous ravit vos honneurs,
» Gardez au moins vos dieux, vos vertus et vos mœurs. »
Il dit, et disparoît comme une ombre légère.
Le héros se réveille ; un nouveau jour l'éclaire :
Son frère, ses amis, ranimés à sa voix,
Bien sûrs que le ciel même a réglé leurs exploits,
Aux crédules nochers inspirent leur courage :
Avec des cris de joie on quitte le rivage,
Comme si désormais les vents respectueux
Alloient, du sein des flots abaissés devant eux,
Guider la proue errante aux climats de l'aurore.
Mais combien de périls l'en éloignent encore !
La tempête obstinée en garde les chemins.
Gama voit du Niger les peuples inhumains
Offrir à ses vaisseaux un asile infidèle ;
Il ose se livrer à leur voix qui l'appelle ;
Mille pièges mortels environnent ses pas : (1)
Il cherche vainement, dans ces affreux climats,

Une terre au malheur plus facile et plus douce;
Le Zaïre en grondant le suit et le repousse.
Sur des bords inconnus, sur des flots soulevés,
Dans les plus durs travaux ses amis élevés
Commencent à frémir du sort qui les menace.
A leurs yeux étonnés le ciel natal s'efface. [16]
L'astre ami des nochers, que sa lueur conduit,
A cessé d'éclairer les ombres de la nuit;
Et, bravant de Thétis la défense sévère,
La froide Calisto descend sous l'onde amère. [17]
Iront-ils, avertis par ces signes certains,
Loin du monde accessible aux efforts des humains,
Braver l'air qui s'embrase et l'Océan qui gronde?
Tout semble les trahir: le ciel, la terre, l'onde,
Repoussent à la fois leur projet glorieux;
Gama résiste seul, et partage les vœux.

Cependant le soleil, poursuivant sa carrière
Dans ses douze palais, sièges de la lumière,
Sous des signes divers avoit réglé le jour, [18]
Depuis que, de l'Afrique embrassant le contour,
Le héros portugais, vainqueur de mille orages,
Cherchoit de l'Orient les antiques rivages.

D'Ophir et de Mélinde il avoit vu les bords ;
Et du Maure perfide abandonnant les ports,
Il sillonnoit enfin cette mer fortunée
Où deux vents opposés se partagent l'année,
Et de l'Afrique au Gange, impétueux rivaux,
Commandent aux saisons, et règnent sur les eaux. (19
Sitôt que, triomphant sur l'onde solitaire,
L'un d'eux en a banni son fougueux adversaire,
Sans trouble, sans effort, sous un ciel toujours pur,
Il vole balancé sur ses ailes d'azur,
Et, des flots apaisés dominateur tranquille,
Aux plus frêles vaisseaux ouvre un chemin facile.
Mais lorsque son rival, s'élevant dans les airs,
Vient saisir à son tour le sceptre de ces mers,
Soudain leur fol orgueil soulève les tempêtes :
Tels que deux rois jaloux de couronner leurs têtes
Du même diadème et des mêmes honneurs,
Ils font gémir la terre au bruit de leurs fureurs.
Sous leur choc orageux les rivages frémissent ;
D'un mugissement sourd les pôles retentissent :
On diroit que le ciel, armé de tous ses feux,
Frappe du Comorin les sommets nébuleux ; (20

Le Typhon déchaîné, dans sa course brûlante,
Arrache les vaisseaux à la rive tremblante,
Où l'ancre avoit mordu le sable hospitalier;
L'Océan sur ses bords s'élève tout entier,
Les ébranle, retombe, et du poids de ses ondes
Presse l'Indus qui fuit dans ses grottes profondes.
Cependant, échappée à ces jours de malheur,
La terre se ranime et sourit au vainqueur;
Dans les airs épurés il reprend son empire;
La Flore asiatique aux baisers du Zéphyre
Prodigue de nouveau ses fragiles trésors,
Et les vaisseaux errans revolent vers les ports.
O qui peindra l'instant où ces rives heureuses,
S'élevant au-dessus des mers tumultueuses,
Aux regards de Gama, si long-temps agité,
Offrirent tout à coup leur aspect enchanté!
Les voilà donc, ces bords qu'épouvanta l'audace
Et du vainqueur d'Arbelle et du dieu de la Thrace,
Que Trajan, moins terrible et plus cher aux humains,
Voulut en vain soumettre à l'aigle des Romains!
Navigateurs heureux! sur ces bords vénérables
Vous foulez le berceau de l'histoire et des fables;

La terre où la sagesse, aux accens de sa voix,
Réunit les mortels pour la première fois,
Et, façonnant au joug leur docile ignorance,
A d'éternelles lois soumit un peuple immense,
Qui, paisible vainqueur de tous ses conquérans,
Garde à jamais ses mœurs en changeant de tyrans. (*)
Héros du Portugal, méritez votre gloire!
Il est d'autres lauriers que ceux de la victoire;
Gama va les cueillir: son vaisseau fortuné
Touche de Calicut le rivage étonné:
Déjà son pavillon porte au loin les alarmes;
Les peuples sont émus, la frayeur prend les armes;
Le timide Indien, le Maure insidieux,
L'un tremblant pour son or, et l'autre pour ses dieux,
Sous des dehors amis liguent dans le silence
Leurs sinistres desseins et leur vaine prudence.
Gama voit ce complot, vengeur de l'avenir: (**)
Trop fier pour l'éviter, trop grand pour le punir,
Opposant ses destins au coup qui le menace,
« De ces peuples, dit-il, je vais tenter l'audace;
» Écoute-moi, mon frère. Après tant de hasards,
» Si du Maure ennemi les perfides poignards

» Où ses fers insolens terminent ma carrière,
» Je lègue à ta vertu ma volonté dernière :
» Rappelle-toi Lisbonne et ses tristes adieux ;
» Sans délai, sans vengeance, abandonne ces lieux :
» Le Tage n'attend plus nos voiles fugitives ;
» Va du nom de ton frère enorgueillir ses rives ;
» Va dire au Portugal à quel prix effrayant
» Ses vaisseaux ont touché les bords de l'Orient. »
En achevant ces mots, affligé mais tranquille,
D'un front inaltérable, au milieu de leur ville,
Seul, de ses ennemis il va braver les coups.
De ces murs opulens le monarque jaloux
Prévoyoit les malheurs de l'Inde menacée :
Le meurtre fut un jour commis dans sa pensée ;
Mais son bras s'arrêta ; son génie alarmé
Ne soutint point l'aspect du héros désarmé :
Tant, par un seul regard, le courage sublime
Étonne la foiblesse et fait trembler le crime !
Chargé de tous les dons de ces riches climats,
Gama du Zamorin quitte enfin les états :
Lisbonne va revoir ses poupes triomphantes :
Voyez-vous accourir sur ses rives charmantes

Tous ces hommes hardis, guerriers, navigateurs,
De l'Ibère et du Maure intrépides vainqueurs,
Que Sétubal nourrit dans ses plaines fécondes; (23
Ceux qui du Mondégo boivent les froides ondes;
Et ceux à qui Porto prodigue sans efforts
Le nectar écumant qui rougit sur ses bords? (24
Tous volent à la fois vers les bouches du Tage;
Tous veulent voir Gama, célébrer son courage,
Et couronner de fleurs, de palmes, de lauriers,
Ses mâts victorieux et ses vaisseaux guerriers.
On nomme avec respect ses compagnons fidèles;
On admire surtout ses conquêtes nouvelles,
Les flexibles tissus, les cailloux transparens,
Et la perle argentée, et ces fruits odorans
Mûris aux feux du jour dans les champs malabares: (25
L'avarice sur eux fixe ses yeux barbares,
Et, comptant ces trésors, trop faits pour l'éblouir,
Irrite dans son sein la fureur d'en jouir.
Bientôt un peuple entier partage son délire:
Ces climats fortunés où Flore a son empire,
Ces bocages témoins de leurs premiers amours,
L'arbre qu'ils ont planté, le fleuve dont le cours

A baigné de ses flots la tombe de leurs pères;
Ni les cris des enfans, ni les larmes des mères,
Rien ne peut arrêter dans leurs projets nouveaux
Ces Portugais ardens qui volent sur les eaux.
Le Tage au loin blanchit sous les rames avides;
Tout s'empresse, tout part; et les vaisseaux rapides
Des fers du Portugal, de ses arts, de ses lois,
Vont de l'antique Asie épouvanter les rois.
O combien de héros guidèrent leur audace!
Que de faits immortels ont signalé leur trace!
L'Europe a su depuis ravir dans les combats
Le prix de leurs travaux, qu'elle n'égala pas: (26)
Mais l'Inde qu'on vengeoit sans l'avoir consolée,
L'Inde toujours captive et toujours désolée,
Qu'enchaînent si souvent de nouveaux oppresseurs,
Garde à jamais les noms de ses premiers vainqueurs.
Almeyda, favori de Mars et d'Uranie; (27)
Albuquerque, l'honneur de la Lusitanie, (28)
Qui n'eut à désirer, dans ses nobles destins,
Qu'une cause plus juste et des droits plus certains;
Vous, Andréade, aussi, dont le Cattay révère (29)
L'exemple mémorable et l'équité sévère;

Castro, magistrat sage et guerrier tour à tour; [30]
Le généreux Souza, qui sut dompter l'amour [31]
Dans ces climats ardens où son feu nous dévore,
Et qu'après Scipion la vertu nomme encore:
Et toi, qui, sur ces bords dignes d'un sort plus doux,
De l'Inde soulevée arrêtas le courroux,
Ataïde! l'orgueil des lieux qui t'ont vu naître, [32]
Dernier des Portugais, et le plus grand peut-être:
Ah! je pleure sur vous, héros de qui le nom,
De l'Yémen au Gange et d'Ormuz au Japon,
De cent rois étonnés terrassoit la puissance,
Et qui n'avez pas su, dans votre course immense,
Arbitres de l'Asie, après mille combats,
Désarmer l'avarice attachée à vos pas,
D'un commerce sanglant flétrir la barbarie,
Rendre aux peuples soumis leur liberté chérie,
Et, de l'Inde éplorée heureux consolateurs,
Prendre avec ses trésors ses bienfaisantes mœurs!
Que d'étonnantes lois, de coutumes sacrées,
A leurs premiers regards offrirent ces contrées!
Par un génie égal tout n'étoit point dicté;
Mais tout en rappeloit l'auguste antiquité,

Tout y montroit du temps l'empreinte vénérable:
Trente siècles gardoient un code inaltérable.
L'Inde ne vit en nous que des enfans cruels.
De ses peuples nombreux les rapports mutuels,
Sa police, son culte, une langue divine, [33]
Tout du monde vieilli trahissoit l'origine.
Elle avoit avant nous nos arts ingénieux, [34]
Ces arts qui l'opprimoient par nos bras furieux:
Elle avoit su creuser, sans ravager la terre,
Le tube où le salpêtre allume le tonnerre;
Le fer étinceloit dans ses débiles mains;
L'aimant loin de ses ports dirigeoit ses marins;
A ses frêles vaisseaux elle attachoit des voiles;
Ses pilotes lisoient sur le front des étoiles:
L'Europe ambitieuse a pu la surpasser;
Mais, sourde à nos leçons, elle aime à repousser
De ses maîtres altiers la science flétrie;
Fidèle à ses erreurs, son antique industrie
Ne s'éclaire jamais par un effort nouveau,
Et ses arts, déjà vieux, sont encore au berceau.
Des guerriers portugais la superbe injustice
Vit d'un œil dédaigneux cet immense édifice,

Dont un sage inconnu posa les fondemens.
Ah! le secret des lois, les mystères du temps,
Pouvoient-ils occuper cette race homicide,
Qu'enivroit l'avarice à sa coupe perfide!
« Sers ou meurs, » disoit-elle à l'Indien soumis.
Eh bien, du genre humain féroces ennemis,
L'Asie à vos genoux, dans l'effroi qui la presse,
Épuise pour vous seuls sa fatale richesse;
Pour vous seuls, dans Ormuz, les filles des Persans
Filent la soie et l'or sous leurs doigts complaisans;
Vous forcez les tributs du Gange et de l'Euphrate;
Mille tissus brillans que vous livra Surate, (35
Parures du Mogol et du sexe embelli,
Font couler dans vos mains les trésors de Délhi: (36
Son sérail, subjugué par la mollesse oisive,
Respecte vos fureurs; Taprobane, captive,
Attire en frémissant à des pièges secrets
L'éléphant monstrueux, l'effroi de ses forêts; (37
Il tombe; et c'est pour vous que d'une main tremblante
On arrache l'ivoire à sa gueule sanglante.
Est-ce assez? vous faut-il de plus rares trésors?
Tous les fruits odorans qui parfument ces bords,

La perle de Bâhrem, noble tribut de l'onde;[38]
Le cristal épuré, qui des flancs de Golconde[39]
Sort en rubis ardens pour couronner les rois;
Et le fragile émail pétri par les Chinois;[40]
Et l'or que le Japon dans ses champs voit éclore;
Rien ne peut apaiser le feu qui vous dévore:
Tous les bienfaits des arts, de la terre et des eaux,
Sans combler vos désirs, ont rempli vos vaisseaux:
Allons, prenez le fer; multipliez les crimes:
L'avarice trompée a besoin de victimes.
Un prince à votre foi confia ses enfans,[41]
Enfoncez dans leur sein vos glaives triomphans;
Qu'il expire lui-même, et qu'un brigand du Tage
Recueille dans Tidor ce sanglant héritage.
La Chine aux souverains qui firent son bonheur
D'une tombe pieuse a décerné l'honneur
Dans une île cachée aux regards des profanes;[42]
Allez d'un doux repos déshériter leurs mânes;
Souillez cet élysée, et volez sans remords
Les tributs consacrés à la cendre des morts:
Hâtez-vous, il est temps. — De l'Asie étonnée
Aux champs européens la vengeance est sonnée:

Quelle vengeance, ô ciel ! et quels nouveaux forfaits !
Le Batave, accouru du fond de ses marais,
Moins fier, plus éclairé, non moins insatiable,
Poursuit des Portugais le pavillon coupable :
Avides conquérans, implacables rivaux,
De leur sang confondu la mer rougit ses flots.
L'Anglais vient se mêler à leurs luttes fatales. (a)
J'entends tonner l'airain de cent flottes rivales ;
Et l'Inde dans les fers, sur des corps expirans,
N'a pas même l'espoir de choisir ses tyrans.
Ah ! fuyez loin de moi, révoltantes images !
Il est temps de quitter ces funestes rivages,
Ces lieux épouvantés par nos longues fureurs,
Où la victoire même avilit les vainqueurs.
Muse ! qui si souvent partageas mes alarmes,
Viens soulager ton cœur par de plus douces larmes ;
Viens goûter avec moi la triste volupté
De pleurer le malheur, l'amour et la beauté ;
Couvre ton jeune front de guirlandes funèbres,
Et laissons les combats et les crimes célèbres.
Le brave Emmanuel, dont la noble valeur
Du grand nom de Souza relevoit la splendeur, (b)

Ramenoit, triomphant, des climats de l'aurore,
Son plus rare trésor, la belle Léonore.
Une fille, deux fils, gages de leurs amours,
Sembloient dans l'avenir en prolonger le cours.
Jadis, aux mers de l'Inde, aux champs de la victoire,
Leur jeune ambition chercha l'or et la gloire;
Ils en étoient comblés : mais du moins une fois
L'Indus fut gouverné par d'équitables lois,
Et chérit du vainqueur l'honorable opulence.
O qu'il est doux d'aller aux lieux de sa naissance,
Après un long exil, jouir de ses travaux !
« Idole de mon cœur, s'écrioit le héros,
» Notre vie est un jour troublé par mille orages;
» A peine un souffle heureux dissipe les nuages,
» La lumière s'éclipse et trahit nos désirs :
» Ah ! jouissons au moins d'une heure de plaisirs !
» Pourvu que sous le toit qu'ont habité mes pères,
» Quand les vents siffleront sur les ondes amères,
» Je caresse mes fils assis sur tes genoux;
» Ou que, cédant encore à des transports plus doux,
» Quelquefois sur ton sein mon innocente ivresse
» Retrouve un seul instant d'amour et de jeunesse,

» Je rends grâce au destin qui combla tous mes vœux.
» L'or, qui fit tant de maux, fera quelques heureux
» Nos faciles bienfaits préviendront l'infortune :
» Plus de tristes combats, plus de gloire importune ;
» O maîtresse adorée ! oublions nos douleurs ;
» Viens couronner ton front et de myrte et de fleurs ;
» Viens, la rive t'appelle et les roses sont prêtes. »
Il disoit ; et déjà, près du Cap des tempêtes,
Son fragile vaisseau fendoit les flots émus :
Tout à coup, bouillonnant sur des rocs inconnus,
Le sombre azur des mers au loin blanchit d'écume ;
Sous le ciel le plus doux le tonnerre s'allume ;
Un rideau nébuleux s'étend sur l'horizon,
Il noircit, il s'élève, et soudain l'aquilon
Des vagues à grand bruit soulève la furie :
Le gouvernail se rompt, l'air siffle, le mât crie,
Et le vaisseau, penché sur ses flancs entr'ouverts,
S'enfonce et disparoît dans le gouffre des mers.
Mais l'onde rend sa proie à la rive jalouse :
Emmanuel, ses fils, sa noble et tendre épouse,
Victimes qu'attendoit un plus horrible sort,
Par un affreux prodige échappent à la mort.

Du fond de ses forêts accouru vers la plage,
Un Cafre impitoyable accueillit leur naufrage.
Avec un art perfide imitant la douleur,
Il égara leurs pas et trahit leur malheur.
Tandis que du sommeil la douceur passagère,
(Foible et dernier plaisir permis à la misère,)
Se glissoit dans leurs sens accablés et surpris,
Le barbare, enlevant tous ces tristes débris
Que la mer respecta dans sa fureur soudaine,
Fuit, chargé de son crime; et laisse sur l'arène,
Tout nus, sans alimens, sans guide, sans appuis,
Par sa fausse pitié ces malheureux séduits.
Quel réveil, Dieu puissant! Une terre inconnue
Et le ciel enflammé s'offrent seuls à leur vue!
O toi qui fis parler le spectre d'Ugolin,
Qui nous montras ses fils, épuisés par la faim,
Collant leur bouche avide à ses mains paternelles,
Et voulant de leurs corps nourrir ses dents cruelles,
Lui-même de ses bras leur offrant les lambeaux,
O peintre de l'enfer, prête-moi tes pinceaux!
Du moins, dans les accès de sa faim dévorante,
Ugolin sous ses yeux n'avoit pas son amante.

Souza n'a plus qu'un fils : le plus jeune et sa sœur,
Expirans, et baignés d'une froide sueur,
N'entendent plus les cris de son ame indignée.
Léonore auprès d'eux, vaincue et résignée,
Sent les traits de la mort dans son sein pénétrer ;
Mais ses yeux affoiblis craignent de rencontrer
Les perfides mortels errans sur ces rivages.
Sa beauté, qui l'expose à leurs désirs sauvages,
Aux portes du trépas redouble ses tourmens :
C'en est fait ; la pudeur, en ces affreux momens,
Dans le sable embrasé creuse un dernier asile.
Léonore y descend ; et sa vertu tranquille,
Des Cafres ravisseurs bravant l'atrocité,
Ne livre que sa tête à leur férocité.
Fuis, malheureux Souza ! fuis, Léonore expire !
O qui peindra jamais son effroi, son délire,
Son désespoir muet, son immobile horreur !
Tout à coup, transporté d'une ardente fureur,
Il saisit dans ses bras le seul fils qui lui reste ;
Il court en frémissant loin de ce bord funeste ;
Au milieu des forêts il va finir ses jours ;
Trop certain d'y trouver, au fond des antres sourds,

Un tigre moins perfide en sa rage effrénée
Que l'homme du désert et la mer mutinée.
Amans infortunés ! déplorables époux !
Puissent mes foibles vers, malgré le temps jaloux,
Appris par tous les cœurs qui sentent la nature,
De vos mânes plaintifs apaiser le murmure !
Oui, vos noms, consacrés par mes accens pieux,
D'âge en âge effraîront l'hymen ambitieux,
Et l'amour imprudent qui confie à Neptune
Son fragile bonheur, ses vœux et sa fortune.
Hélas ! j'erre comme eux sous un ciel inhumain :
Patrie, amis, parens, je vous appelle en vain !
Ah ! trop heureux celui qui des mers atlantiques
Au rivage natal, dans ses foyers antiques,
Ramène, pleins d'honneurs, au midi de ses ans,
Ses lares enrichis de trésors innocens !
Plus heureux le mortel qui, dans la paix du sage
Cultivant de ses mains son modeste héritage,
Ne va pas acheter, sous des astres vengeurs,
Des trésors passagers, par de longues douleurs;
Qui, content des bienfaits de la fortune avare,
Prend une place obscure à ce festin bizarre

Où des rangs inégaux sont donnés par le sort ;
Et qui, lorsque le temps vient éveiller la mort,
Convive satisfait, sans trouble, sans envie,
S'éloigne doucement du banquet de la vie !

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

[1] PAGE 11, VERS 9.

A peine a-t-il touché des rivages chéris,
Qu'il ramène aux dangers ses ardens favoris.

CEUX qui ont fait sur mer des voyages de quelque durée ont certainement éprouvé l'impatience de revoir la terre, et le frémissement inexprimable que cause toujours son approche. Mais une observation qui paroît avoir échappé à tous ceux qui ont écrit sur la navigation, c'est qu'une espèce d'inquiétude vague et secrète poursuit les marins dans le séjour des villes, et les ramène presque involontairement sur l'élément orageux, devenu leur seconde patrie. On remarque, dans les matelots encore plus que dans les soldats, une extrême insouciance pour l'avenir, avec une fureur effrénée pour les jouissances rapides, qui leur fait dissiper en peu de jours le fruit des travaux les plus longs et les plus périlleux. Il semble qu'étran-

gers sur la terre, ils se hâtent d'y briller un moment comme voyageurs, et d'y laisser au moins le souvenir de leur prodigalité. Leurs vaisseaux sont leurs véritables demeures : ils y reviennent sans cesse ; et quoique le métier de marin soit sans contredit le plus pénible de tous, il n'en est aucun où l'on prolonge plus long-temps ses services, même en y parlant continuellement de retraite. Ceux que la justice et la reconnoissance publique en exemptent dans un âge avancé, se rengagent quelquefois sur les navires marchands ; et l'on est étonné de la quantité de vieux marins de tout grade qu'on rencontre sur les vaisseaux de tous les peuples commerçans.

*) PAGE 11, VERS 12.

Quand le vent du midi, mugissant sur nos têtes,
D'un ciel tumultueux nous cachoit les flambeaux,
Et forçoit le pilote à fuir devant les flots...

Quand la tempête est au plus haut degré de violence, il arrive que les vaisseaux, ne pouvant plus lutter contre la force et l'élévation des vagues, sont forcés de leur présenter la poupe, et de ne suivre d'autre direction que celle des vents et des flots : c'est ce que les marins appellent *fuir à la lame*. Vernet, témoin de ce spectacle terrible, s'écrioit, dit-on : *O que c'est beau !* Nos marins n'ont pas l'enthou-

siasme de ce grand peintre : le silence lugubre qu'ils observent dans ce moment redoutable n'est interrompu que par la voix de l'officier commandant qui, l'œil fixé sur la vague qui s'approche, ordonne tous les mouvemens du gouvernail. Je ne connois rien de plus effrayant que le calme stupide et morne qui règne alors sur un vaisseau.

[3] PAGE 12, VERS 19.

Et prétend régner seule aux lieux qu'elle a soumis.

Toutes les nations européennes qui ont établi des colonies dans les deux Indes ont non seulement adopté le système d'un commerce exclusif qui souvent se trouve en opposition avec la nature des choses et des lieux, mais la plupart d'entre elles affectent encore une souveraineté réelle et sans partage sur les mers qui touchent leurs possessions. Les Espagnols ne veulent permettre à personne l'approche de leurs côtes sur le golfe du Mexique et dans la mer du Sud : et les Anglais, qui, en 1740, s'élevèrent avec tant d'éloquence et d'énergie contre les prétentions de la cour de Madrid, qui faisoient alors retentir leur parlement de cette maxime nationale, *la mer libre ou la guerre*, exercent aujourd'hui sur l'Océan une domination bien plus injuste, bien plus étendue et bien plus tyrannique. On croit généralement que celle-ci

n'est qu'un abus de la force, et que le gouvernement britannique n'argumente que d'après le nombre de ses vaisseaux. C'est une erreur. Lisez, si vous pouvez, le traité de Seldem, intitulé *Mare clausum :* vous y trouverez que les rois d'Angleterre sont, *par la grâce de Dieu,* souverains nés des mers qui baignent les trois royaumes ; et tout bon Anglais, tant qu'il pourra prouver par le fait, soutiendra ce principe comme un axiôme de droit public. (*Voyez les notes du sixième chant.*)

4) PAGE 13, VERS 17.

Répète-moi plutôt ces vers pleins de douceur
Que t'apprit Camoëns dans tes jours de bonheur...

Louis Camoëns, né dans le plus beau siècle du Portugal (1517), a laissé dans sa *Lusiade* un monument plus durable que les conquêtes et la grandeur éphémère de sa patrie. Il est presque aussi célèbre par ses malheurs que par son poëme. L'amour, dit M. de la Harpe, lui inspira ses premiers vers et causa ses premières infortunes. Ses galanteries, qui offensoient des hommes puissans, le firent exiler. On sait combien l'amour coûta cher au Tasse, et, parmi nous, à Clément Marot, le père de la poésie française. Il y a mille raisons de croire qu'il causa les infortunes d'Ovide. Cette passion, qui a fait tant de victimes

illustres, est inséparable d'une imagination ardente, qu'un grand talent suppose toujours. — Camoëns erra long-temps en Afrique et aux Indes ; il perdit un œil dans un combat naval, fut employé dans plusieurs expéditions, se distingua souvent, et fut plus souvent encore puni d'une supériorité qu'il ne savoit pas cacher à des hommes convaincus que les grandes places sont au-dessus des grands talens. Un vice-roi de Goa l'envoya en exil à Macao. Il y fut ensuite revêtu de la charge de commissaire-major, qui lui donna les moyens d'acquérir une fortune médiocre. C'est là qu'il acheva sa *Lusiade*. Rappelé à Goa par le vice-roi Constantin de Bragance, un naufrage lui fit perdre tout ce qu'il possédoit, excepté son poëme. On assure qu'en se sauvant à la nage, il tenoit d'une main son manuscrit au-dessus des flots, à peu près de la même manière que César sauva, dit-on, ses *Commentaires*. La fortune, attachée à le persécuter, lui ravit bientôt après le protecteur qui alloit réparer ses pertes. Constantin de Bragance mourut ; et son successeur, moins ami des talens, prêta l'oreille aux calomnies des ennemis de Camoëns. On l'accusa de malversation dans son emploi de commissaire ; accusation souvent funeste à l'innocence, et presque toujours vaine contre ceux qui l'ont méritée. Camoëns fut mis en prison ; et sur le point d'en sortir après avoir prouvé son

innocence, il y fut retenu pour dettes. — Après plusieurs aventures assez vulgaires, puisqu'elles n'attestent que la facilité confiante du poëte et l'insolent orgueil de quelques grands seigneurs, Camoëns revint à Lisbonne. Le roi, D. Sébastien, jeune prince qui sembloit né pour la gloire, l'accueillit avec le plus vif intérêt, et lui assura une pension considérable, à condition qu'il ne quitteroit plus la cour. Ceux qui savent mettre autant de délicatesse dans un bienfait méritent seuls que le génie les accepte pour bienfaiteurs. Malheureusement, D. Sébastien périt dans sa funeste expédition d'Afrique : le Portugal, après sa mort, fut déchiré par des troubles continuels. Au milieu de ces agitations politiques, Camoëns fut oublié ; sa pension cessa d'être payée ; une vieillesse indigente, une mort déplorable, terminèrent une vie orageuse et persécutée ; et l'homme sur le tombeau duquel on écrivit, *Ci-gît Louis Camoëns, prince des poëtes de son temps*, mourut dans un hôpital.

Sa *Lusiade* est un ouvrage rempli de beautés et de défauts ; la fable en est mal conduite, et le merveilleux souvent absurde. Le poëme, qui a dix chants, finit réellement au septième, après la découverte des Indes. Il n'y a ni action, ni caractères, par conséquent point d'intérêt général ; mais il y a partout de la poésie de style, et ce mérite seul consacre un ou-

vrage. L'épisode d'Inès de Castro est peut-être ce que l'épopée moderne peut opposer de plus touchant à la Didon de Virgile; et je ne crois pas qu'Homère eût désavoué la belle fiction du géant Adamastor. — J'ai tâché de l'imiter dans le quatrième chant de ce poëme. — Nous avons deux traductions en prose de la *Lusiade*. L'une est de Duperron de Castéra, commentateur pesant, plus fait pour se traîner sur les pas des Scaliger et des Saumaise, que pour parler la langue d'un poëte. L'autre, où j'ai puisé presque tous les détails renfermés dans cette note, est d'un homme qui n'a dédaigné aucun genre, qui a laissé des modèles dans plusieurs, et qui, par les lumières qu'il a répandues dans toutes les parties de notre littérature, a mérité le beau nom de Quintilien français (*M. de la Harpe*).

[5] PAGE 14, VERS 2.

Déjà, depuis long-temps, l'immortelle Uranie
Près des rives du Tage avoit fixé sa cour....

Henri, fils de Jean Ier., roi de Portugal, fut le premier prince de l'Europe qui prit des mesures sages pour étendre le commerce et la navigation de ses sujets. Il fit construire un observatoire, où furent instruits les jeunes gentilshommes de sa cour; et des pilotes formés sous ses yeux découvrirent l'île de Madère en 1419.

6) PAGE 14, VERS 6.

Ranimoient ce bel art qu'aux siècles de leur gloire,
Du sommet de leurs tours et du pied des autels,
La Chaldée et l'Égypte apprirent aux mortels.

Nous n'avons que des notions incertaines sur les découvertes astronomiques des Chaldéens et des Égyptiens; mais une foule de monumens historiques prouve que l'astronomie, qui fondoit une partie de leur culte, a pris naissance chez ces deux peuples. Les Égyptiens, toujours enveloppés de symboles et d'hiéroglyphes, en firent une science mystérieuse, qui restoit cachée dans l'intérieur des temples. Les Chaldéens paroissent avoir communiqué leurs lumières avec moins de réserve et de jalousie. Ils élevèrent un grand nombre de tours pour observer les astres; et Babylone, où le plus magnifique de ces édifices fut construit, étoit appelée dans tout l'Orient *la Porte du Soleil.*

7) PAGE 14, VERS 9.

Un prince, triomphant du Maure et de l'Arabe,
Conquit sur les vaincus le savant astrolabe,
Qui des cieux enflammés mesure la hauteur...

Les Arabes répandus en Afrique conservoient des connoissances astronomiques assez étendues. Les

guerres fréquentes que leur firent les Portugais, donnèrent souvent au peuple vainqueur les lumières et les arts du peuple vaincu. Ces utiles communications amenèrent l'invention de l'astrolabe, qu'on attribue à deux médecins juifs établis à Lisbonne, qui furent encouragés et secondés par le roi Jean II. Mais les Juifs avoient alors les liaisons les plus suivies avec les Maures; et ceux-ci se servoient déjà de l'astrolabe, le seul instrument dont ils fassent encore usage aujourd'hui dans leurs navigations. Le fameux mathématicien Martin Behem le perfectionna sous les yeux du roi de Portugal, et rédigea les premières tables des déclinaisons du soleil.

[8] PAGE 14, VERS 18.

Et démentit l'erreur en tous lieux répandue
Qu'un soleil dévorant, dans ces sables déserts,
Consumoit la nature et bornoit l'univers.

C'étoit une opinion généralement établie en Europe, vers le commencement du quinzième siècle, que la mer Atlantique étoit impraticable, et que les côtes occidentales de l'Afrique, brûlées par la zone torride, ne pouvoient être habitées. Il falloit, dit Raynal, que les Maures et les Arabes, de qui l'Europe avoit déjà reçu tant de lumières, nous éclairassent encore sur ces grands objets. A travers un océan

qui passoit pour indomptable, ces peuples tiroient des richesses immenses d'un pays qu'on croyoit embrasé. Les Portugais, dans leurs expéditions contre eux, furent instruits des sources de leur fortune, et bientôt la cour de Lisbonne résolut de s'en emparer.

(9) PAGE 15, VERS 4.

Il appelle Gama...

Les navigateurs portugais, quoique vivement encouragés par des monarques attentifs et plus éclairés que leur siècle, firent des progrès assez lents dans la science des grandes navigations. On ne les vit pas s'élancer tout à coup, comme Christophe Colomb, sur un océan et dans un hémisphère inconnus. Entre la découverte de Madère et le départ de Vasco de Gama pour les Indes, il se passa près d'un siècle. Pendant ce long intervalle, on reconnut successivement les côtes de l'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance, qui fut enfin doublé, sous le règne de Jean II, par Barthélemi Diaz. Ce fut Emmanuel, l'un des successeurs de ce prince, qui fit partir Vasco de Gama, en 1497.

(10) PAGE 15, VERS 6.

« Tu le vois, lui dit-il, l'hymen et les combats,
» De l'Espagne ennemie élevant la fortune,
» Frappoient déjà les rois d'une crainte commune...

Le mariage d'Isabelle, infante de Castille, avec

Ferdinand, roi d'Aragon, et la conquête de Grenade sur les Maures, réunirent toutes les Espagnes sous les mêmes souverains. Colomb, bientôt après, leur donna le Nouveau-Monde. On sait que Charles-Quint, leur fils, y joignit l'empire d'Allemagne, les dix-sept provinces belgiques, les royaumes de Naples, de Sicile, de Sardaigne, et près de la moitié de l'Italie. La foiblesse du Portugal, à côté d'un voisin si terrible, devoit nécessairement alarmer un prince éclairé, et lui faire entrevoir ce qui arriva sous Philippe II. Ainsi, quoique les premières entreprises maritimes des Portugais aient eu d'autres causes, on peut supposer que celle-ci devint très-puissante après les découvertes de Christophe Colomb, qui précédèrent de cinq ans le départ de Vasco de Gama.

(1) PAGE 16, VERS 11.

Tout le peuple, attendri par ses nobles adieux,
Suit ses mâts fugitifs de la voix et des yeux ;
Tout déplore son sort, et d'un sinistre augure
L'amour et la douleur prolongent le murmure.

Le passage du cap de Bonne-Espérance, justement appelé *Cap des tempêtes* par le premier navigateur qui le découvrit, inspiroit alors une si grande terreur, que l'expédition de Gama étoit généralement regardée, à Lisbonne, comme une entreprise désespérée, et dont

il ne reviendroit pas. Le Camoëns, à la fin du quatrième chant de la *Lusiade*, amène un vieillard qui, par les prophéties les plus sinistres, jette un intérêt touchant sur le départ des Portugais. C'est un des morceaux les plus intéressans de son poëme, et l'un de ceux qui peignent le plus fidèlement l'esprit et les opinions de ses contemporains.

[12] PAGE 17, VERS 2.

Va chercher cet asile où de leurs foibles mains
Les filles d'Hespérus cultivant ses jardins
Gardent ce fruit doré, cette pomme éclatante...

On ne s'accorde pas sur le séjour des Hespérides. Quelques mythologistes les placent aux îles Canaries, et le plus grand nombre, à celles du cap Vert. J'ai suivi cette dernière tradition, quoique l'état actuel de ces îles ne rappelle nullement les jardins poétiques d'Hespérus. On sait que ses filles y gardoient les fameuses pommes d'or. — Les îles du cap Vert furent la première relâche de Vasco de Gama.

[13] PAGE 18, VERS 2.

Il crut de l'Imaüs toucher la cime antique...

Le Gange prend sa source au mont Imaüs, que nous appelons aussi le mont Caucase. Les Indous ont

divinisé ce grand fleuve, et se plongent dans ses eaux pour s'y purifier.

[14] PAGE 18, VERS 22.

» D'Ulysse et de Lusus postérité guerrière,
» Il en a surpassé les fabuleux travaux.

Les chroniques portugaises assurent que Lisbonne fut fondée par Ulysse ; et le nom de Lusitanie vient, dit-on, de Lusus ou Lysas, compagnon de Bacchus, dont on fait descendre les Portugais. L'histoire de l'origine des peuples ressemble beaucoup aux généalogies des grandes maisons. Le Camoëns adopte partout ces traditions favorables à la poésie, qui d'ailleurs ne sont ni plus extraordinaires ni plus incertaines que tant d'autres.

[15] PAGE 19, VERS 21.

Mille pièges mortels environnent ses pas...

Toutes ces côtes sauvages étoient habitées, au temps de Gama, par des peuples cruels et perfides qui n'ont pas changé de mœurs, et qui, de plus, avoient alors une haine générale contre les Portugais. Gama perdit plusieurs de ses compagnons qui s'écartèrent imprudemment du rivage. Les dangers qu'il courut sont décrits au cinquième chant de la *Lusiade*,

où l'aventure de Fernand Vellos paroît bien petite à côté de l'apparition du géant Adamastor, qu'elle précède immédiatement : mais si cet épisode n'a pas la dignité de l'épopée, il donne au moins une idée assez fidèle du caractère et des habitudes de ces féroces Africains.

[16] PAGE 20, VERS 6.

A leurs yeux étonnés le ciel natal s'efface.

Les Portugais ayant passé l'équateur voyoient décliner le pôle du nord et s'élever celui du sud : l'aspect du ciel étoilé changeoit successivement à leurs yeux.

[17] PAGE 20, VERS 10.

La froide Calisto descend sous l'onde amère.

La nymphe Calisto, changée en constellation par Jupiter quand Diane l'eut bannie de sa cour, ne désarma point, sous sa nouvelle forme, la jalousie implacable de Junon. La déesse, irritée, obtint de Thétis que jamais Calisto ne pourroit se plonger dans la mer. Cette fable ingénieuse convenoit aux idées des anciens, qui, n'ayant point étendu leur navigation au-delà du tropique, ne perdoient jamais de vue l'étoile du nord qu'ils appeloient *Calisto* ou *la grande Ourse*.

[16] PAGE 20, VERS 17.

Cependant le soleil, poursuivant sa carrière
Dans ses douze palais, sièges de la lumière,
Sous des signes divers avoit réglé le jour...

Gama n'arriva au Malabar que treize mois après son départ de Lisbonne. La révolution annuelle du soleil est décrite dans ces vers, qui sont une imitation de celui de Virgile :

Per duodena regit sol mundum aureus astra.

Le navigateur portugais visita presque tous les ports de l'Afrique occidentale, demandant partout des pilotes et des renseignemens sur la route des Indes ; mais les Arabes mahométans, très-multipliés sur ces côtes, représentoient les Portugais comme des pirates, et tâchoient de soulever tous les peuples contre eux. A Monbaze, Gama prit deux pilotes, qui, d'accord avec le roi du pays, s'efforcèrent de faire échouer ses vaisseaux. Sur le point d'exécuter leur dessein perfide ou d'être découverts, ils manquèrent d'audace ; et, se précipitant dans la mer, ils regagnèrent la terre à la nage. Deux autres Maures, surpris sur la flotte, furent mis à la torture, et confessèrent la trahison méditée contre les Portugais. Gama fut mieux reçu à Mélinde et à Sofala, qu'on croit être l'ancienne Ophir.

[19] PAGE 21, VERS 3.

Il sillonnoit enfin cette mer fortunée
Où deux vents opposés se partagent l'année,
Et de l'Afrique au Gange, impétueux rivaux,
Commandent aux saisons et règnent sur les eaux.

C'est ce qu'on appelle les *moussons*. Dès qu'elles sont établies, un vent doux et régulier rend la navigation agréable et sûre. Mais le moment où la mousson finit, c'est-à-dire où le vent qui a soufflé pendant plusieurs mois dans une direction toujours égale est remplacé par le vent qui souffle dans la direction contraire, ce moment, dis-je, est celui des plus violentes tempêtes. On a de la peine à s'en faire une idée. Il n'est pas rare de voir les vaisseaux, arrachés de toutes les rades de l'Indostan, périr misérablement sur une mer soulevée, plusieurs même engloutis ou brisés dans les ports les plus tranquilles. Les marins appellent ce phénomène *le reversement des moussons* : il amène, presque toutes les années, des désastres prévus qu'il est impossible d'éviter.

[20] PAGE 21, VERS 21.

On diroit que le ciel, armé de tous ses feux,
Frappe du Comorin les sommets nébuleux.

La branche du mont Taurus qui se termine au cap

Comorin sépare la côte du Malabar de celle du Coromandel ; elle sépare en même temps l'hiver de l'été, ou plutôt la saison des calmes de celle des orages, qui passent alternativement d'une côte à l'autre. L'insulaire de Ceylan, du sommet de ses montagnes, peut embrasser d'un regard ces grands contrastes de la nature : il contemple d'un côté les scènes de la tempête et de la désolation, tandis que l'autre ne lui présente que des tableaux de paix et de bonheur. Des philosophes ont observé que l'aspect de ce phénomène inexplicable a dû fortifier, chez des hommes simples, la croyance de deux principes opposés, qui président aux destinées du monde. Le dogme des manichéens est peut-être la plus ancienne religion de l'Inde.

[21] PAGE 23, VERS 6.

Garde à jamais ses mœurs en changeant de tyrans.

A moins de refuser toute espèce de confiance aux monumens historiques et aux probabilités physiques et morales, il faut avouer que l'Indostan paroît être le pays le plus anciennement peuplé et le plus anciennement civilisé. L'origine de la plupart des sciences humaines se perd dans son histoire. Les Grecs alloient s'instruire chez les brachmanes, même avant le voyage de Pythagore ; et les premiers peuples commerçans s'enrichissoient des productions et de l'industrie des

Indiens. La fureur des conquêtes et la jalousie du commerce ont, depuis trente siècles, opprimé, ravagé, couvert de ruines, le plus beau pays de l'univers; mais les habitans ont conservé, presque sans altération, les lois, les mœurs et la religion de leurs ancêtres. « En » examinant avec attention les récits des voyageurs, » dit un écrivain célèbre, en étudiant les institutions, » les principes, les usages des naturels de l'Inde, on » croit marcher sur des monceaux de ruines. Ce sont » les débris d'un édifice immense; l'ensemble est dé- » truit, mais les débris épars attestent la grandeur et » la régularité du plan. A travers des superstitions » absurdes, des pratiques puériles, des préjugés bi- » zarres, on aperçoit les traces d'une morale sublime, » d'une philosophie profonde, d'une police très- » raffinée; et lorsqu'on veut remonter à la source » de ces institutions religieuses et morales, on voit » qu'elle se perd dans l'obscurité des temps. ».

[20] PAGE 23, VERS 17.

Gama voit ce complot, vengeur de l'avenir....

Le prince qui régnoit alors à Calicut, et qu'on appeloit le *zamorin* (titre qui correspond à celui d'empereur), alloit conclure un traité d'alliance et de commerce avec les Portugais, lorsque les Maures réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutoient

le courage et les lumières. Ce qu'ils dirent de son ambition et de son audace fit une telle impression sur l'esprit du foible monarque, qu'il prit le parti de faire périr ces mêmes navigateurs qu'il venoit d'accueillir si favorablement. Gama, prévenu de ce complot, renvoya son frère sur la flotte : « Quand vous apprendriez, lui dit-il, qu'on m'a chargé de fers ou qu'on » m'a fait mourir, je vous défends, comme votre » général, de me secourir ou de me venger. Mettez » sur le champ à la voile, et allez instruire le roi de » Portugal des détails de notre voyage. » Heureusement on ne fut pas réduit à cette extrémité : le zamorin n'osa pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même ; et l'amiral eut la liberté de rejoindre ses compagnons. Tel est le récit de Raynal et de tous les historiens.

[23]) PAGE 25, VERS 3.

Que Sétubal nourrit dans ses plaines fécondes?

Cette ville, qu'on appelle aussi Saint-Ubes, est connue par ses vins muscats et par la beauté de ses campagnes. Son port est fréquenté par les Anglais et les navigateurs du Nord ; mais son commerce est bien moins actif qu'à l'époque où les Portugais commencèrent leurs conquêtes dans les Indes.

[24] PAGE 25, VERS 5.

Et ceux à qui Porto prodigue sans efforts
Le nectar écumant qui rougit sur ses bords?

Porto, située à l'embouchure du *Duero*, qui forme un port célèbre devant la ville, est, après Lisbonne, la cité la plus florissante, la plus riche et la plus peuplée du Portugal. Tout le monde connoît les vins rouges de son territoire, médiocrement estimés en France, où nos richesses dans ce genre déprécient celles de l'étranger, mais dont la consommation est immense en Angleterre et dans le Nord.

[25] PAGE 25, VERS. 13.

Les flexibles tissus, les cailloux transparens,
Et la perle argentée, et ces fruits odorans,
Mûris aux feux du jour dans les champs malabares.

Les richesses que rapportoit Gama furent exposées, pendant plusieurs jours, à l'avide curiosité de la cour et du public. On conçoit aisément l'effet que dut produire un spectacle si nouveau. L'orgueil national et la cupidité s'exaltèrent au plus haut degré. Tous les Portugais voulurent passer aux Indes: on eût dit que leur territoire en Europe ne pouvoit plus les contenir. A la première noblesse, à la jeunesse la plus intrépide, qui faisoit la force de l'état, se joignit

une foule d'aventuriers de toutes les nations. Ce délire fit à la population du Portugal une plaie profonde, que deux cents ans révolus n'ont pu guérir : mais il inspira partout une sorte de terreur respectueuse ; et, même après deux siècles, on a de la peine à se défendre d'un mouvement d'enthousiasme et d'admiration. Un pays peuplé de trois millions d'habitans dicta des lois à toutes les côtes de l'Asie, et fit trembler trois cent millions d'hommes. L'histoire n'offre pas d'exemple d'une aussi vaste conquête, exécutée à de si grandes distances, avec de si foibles moyens.

[26] PAGE 26, VERS 11.

L'Europe a su, depuis, ravir dans les combats
Le prix de leurs travaux, qu'elle n'égala pas.

Il ne reste aux Portugais, des débris de leur puissance dans l'Inde, que Goa, Diu, la moitié de l'île de Timor, et le honteux établissement de Macao, où les anciens dominateurs de l'Asie sont devenus les vassaux et les tributaires des Chinois. Les Hollandais, qui, les premiers, succédèrent par la force à l'empire fondé par les Portugais, en ont été dépouillés par l'Angleterre ; mais il s'en faut de beaucoup que ces deux nations, dans leurs conquêtes de l'Inde, aient montré cette audace et cette espèce de grandeur romanesque qui distinguoient les premiers Portugais. Les Hollan-

dais portèrent dans l'Asie une avarice éclairée, une patience courageuse, cet esprit d'ordre et de suite qui les avoit élevés en Europe, et qui devoit triompher, avec le temps, de la brillante témérité de leurs rivaux. Le caractère de cette nation ferme, phlegmatique et modeste, ne s'est corrompu que dans le luxe effréné de son établissement à Batavia. — Les Anglais, dans leurs premières entreprises sur les côtes de l'Inde, étoient loin d'affecter la supériorité, la prééminence despotique, qu'ils exercent aujourd'hui. Leurs ambassadeurs parurent, la corde au cou, les mains liées, à l'audience d'Aureng-Zeb, dont ils ont détrôné les successeurs. — Les Portugais, au contraire, s'établirent partout avec le même éclat et la même fierté. Quand le grand Albuquerque s'empara d'Ormuz, le roi de Perse, suzerain de cette île, réclama le léger tribut que ses princes lui payoient avant la conquête; Albuquerque fit apporter des bombes, des boulets, des sabres; et répondit aux envoyés du plus puissant monarque de l'Asie : *Voilà la monnoie des tributs que paie le roi de Portugal.* — Tous les peuples de l'Inde, frappés de respect, cédèrent à l'ascendant de cette nation singulière. Elle imprima des souvenirs ineffaçables; et sa langue, la seule que les Indiens aient apprise des Européens, est encore de nos jours un moyen de communication sur les côtes de l'Indostan.

[27] PAGE 26, VERS 17.

Almeyda, favori de Mars et d'Uranie...

François d'Almeyda, premier vice-roi des Indes portugaises, et l'un des plus braves, des plus éclairés, et des plus vertueux. Il périt dans la baie de Saldagne, auprès du cap de Bonne-Espérance, lorsqu'il revenoit jouir en Europe de sa gloire et de ses travaux. Les gens de sa suite prirent querelle avec les Cafres, et coururent aux armes malgré les avis et les remontrances du vice-roi. Il fut entraîné lui-même à cet indigne combat, où la flèche d'un sauvage termina la carrière d'un héros. Il sembloit avoir prévu sa destinée : « Eh ! mes amis, s'écrioit-il, où conduisez-» vous un homme de soixante ans, qui a défait tant » de flottes et tant d'armées ? »

[28] PAGE 26, VERS 18.

Albuquerque, l'honneur de la Lusitanie...

Alphonse d'Albuquerque, surnommé le Grand, digne de ce titre par l'étendue de ses conquêtes, l'éclat de ses actions, la supériorité de ses talens et de son caractère, fut le véritable créateur de cette puissance colossale que les Portugais élevèrent dans l'Inde, et dont il ne reste aujourd'hui que de si foibles débris. Il

conquit Goa, presque tout le Malabar, les Moluques, Ceylan, Malaca, les îles de la Sonde; s'empara d'Ormuz et du commerce du Golfe Persique, et s'avança dans la Mer Rouge, pour y détruire les ports de l'Égypte, où l'on armoit des escadres qui devoient disputer aux Portugais l'empire de l'Orient. Albuquerque, ne pouvant y pénétrer, conçut un de ces projets qui suffisent pour caractériser un homme extraordinaire. Il vouloit que l'empereur d'Éthiopie, qui briguoit la protection du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jeter dans la Mer Rouge. L'Égypte seroit alors devenue un désert inhabitable, et son commerce se seroit évanoui. Les Turcs, qui, peu de temps après, conquirent cette région fameuse, ne permirent pas que ce projet fût suivi. Alors Albuquerque, tranquille au centre des colonies portugaises, réprima la licence des troupes, rétablit l'ordre dans tous les comptoirs, affermit la discipline militaire, et se montra tout à la fois actif, prévoyant, sage, humain, juste et désintéressé. L'idée de ses vertus avoit fait une impression si profonde sur les Indiens, que long-temps après sa mort ils alloient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Il mourut à Goa en 1515, sans richesses, et dans la disgrâce d'Emmanuel, auquel on l'avoit rendu suspect.

[29] PAGE 26, VERS 21.

Vous, Andréade, aussi, dont le Cattay révère
L'exemple mémorable et la vertu sévère...

Ferdinand d'Andréade commandoit la première flotte européenne qui ait paru sur les côtes de la Chine : c'étoit en 1518. Il y fit le commerce avec une modération et une bonne foi à laquelle les Portugais n'avoient point accoutumé les peuples de l'Asie. Au moment de son départ, on publia par son ordre, dans tous les ports où il avoit abordé, que si quelqu'un avoit à se plaindre des Portugais, il étoit invité à faire sa déclaration, pour que le coupable fût puni sous les yeux de l'offensé. Cette conduite alloit faire ouvrir à sa nation les ports que la jalousie des Chinois ferme si sévèrement aux étrangers, lorsque Simon d'Andréade, frère de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre, et détruisit, par la violence et le brigandage, l'heureux effet de la sagesse et de la vertu.

[30] PAGE 27, VERS 1.

Castro, magistrat sage et guerrier tour à tour...

Jean de Castro est également célèbre par la délivrance de Diu, par l'éclat de ses victoires et l'équité

de son administration. « Il a laissé, dit M. de Laharpe, » une renommée encore supérieure à celle d'Albu- » querque, s'il est vrai que la réputation d'un com- » mandant vertueux, humain, incorruptible, soit au- » dessus du titre de conquérant. » Cette observation est un juste éloge de Jean de Castro; mais elle est au moins sévère pour le grand Albuquerque, dont les lumières, les vertus, l'amour de l'ordre et de la justice, égalèrent le courage et les triomphes militaires.

31) PAGE 27, VERS 2.

Le généreux Sousa, qui sut dompter l'amour
Dans ses climats ardens où son feu nous dévore,
Et qu'après Scipion la vertu nomme encore...

« Thomas de Souza venoit de faire esclave une » femme jeune et belle, promise depuis peu à un » jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci, instruit du » malheur de sa maîtresse, alla se jeter à ses pieds et » partager ses fers. Souza fut témoin de leur entre- » vue. Ils s'embrassoient, ils fondoient en larmes : — » Je vous affranchis, leur dit le général portugais; » allez vivre heureux où vous voudrez. » (RAYNAL, *Hist. polit. et phil.*, t. 1.) — *Voy.* dans le second chant l'épisode de Scipion à Carthagène.

en est très-marquée : c'est un idiôme noté et musical. Quel laps de temps ne suppose pas une langue aussi difficile et aussi perfectionnée ! Et trente siècles sont écoulés, depuis qu'elle étoit écrite et parlée assez généralement dans tout l'Indostan.

[24] PAGE 28, VERS 7.

Elle avoit avant nous nos arts ingénieux...

Au temps où le samskret étoit la langue ordinaire des Indous, les sept jours de la semaine portoient déjà, et dans le même ordre qu'aujourd'hui, les noms des sept planètes ; la chimie étoit connue ; l'astronomie étoit en honneur ; la canne à sucre étoit cultivée ; le feu grégeois étoit employé ; les navigateurs indiens se servoient de la boussole ; il y avoit des armes à feu ; mais l'usage de la poudre inflammable se bornoit aux fêtes et aux réjouissances publiques. Tous les arts connus, et peut-être inventés dans l'Inde, y sont restés dans l'enfance. La science meurtrière de l'artillerie n'a été perfectionnée que dans notre Occident, parce qu'elle tient à des connoissances mathématiques beaucoup plus cultivées chez nous que chez les Orientaux. Par la même raison, la marine et la navigation n'ont pas fait des progrès plus rapides chez les nations de l'Asie, même parmi celles qui ont conservé leur indé-

pendance. Il est vraisemblable que les jonques chinoises et les champans japonnais sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient il y a deux mille ans.

[35] PAGE 29, VERS 12.

Mille tissus brillans que vous livra Surate...

Cette ville, située au fond du golfe de Guzurate, étoit la plus florissante de l'Inde, quand les Portugais y abordèrent. Les étoffes précieuses, les mousselines tissues d'or et d'argent, qui sortoient de ses manufactures, étoient recherchées dans tout l'Orient. On venoit, des extrémités de l'Asie, chercher à Surate le commerce et les plaisirs. On y trouvoit ces *bailladères* devenues fameuses même parmi nous, et tous les raffinemens de volupté, si chers à la mollesse asiatique. Les Anglais ont pillé Surate au commencement du dernier siècle, et, depuis cette époque, la ville, quoiqu'encore assez riche, n'a pu reprendre son ancienne splendeur.

[36] PAGE 29, VERS 14.

Font couler dans vos mains les trésors de Delhi.

Delhi partageoit avec Agra le titre de capitale de l'Indostan. Le grand-mogol y faisoit sa résidence or-

dinaire; les Portugais portèrent jusque dans son palais la renommée de leur audace et la terreur de leur nom; ils obtinrent, pour leur commerce, tous les privilèges et toutes les faveurs qu'il leur plut d'exiger, mais ils n'osèrent point ce qu'une compagnie de marchands anglais vient d'exécuter. On sait qu'Agra et Delhi sont tombées sous le joug des maîtres du Bengale, et que le vers de Voltaire,

Le Mogol est errant dans l'Inde ensanglantée,

n'a jamais été plus vrai qu'en ce moment.

37) PAGE 29, VERS 18.

Taprobane, captive,
Attire en frémissant à des pièges secrets
L'éléphant monstrueux, l'effroi de ses forêts.

C'est l'île de Ceylan. L'ivoire est sa moindre richesse. Les éléphans que nous avons vus au Jardin des Plantes venoient de cette île fameuse. Elle a passé des Portugais aux Bataves, qui l'ont perdue dans la dernière guerre contre l'Angleterre.

38) PAGE 30, VERS 1.

La perle de Bâhrem, noble tribut de l'onde...

L'île de Bahrem ou Bâhrem, située dans le golfe

Persique, passa, avec Ormuz, sous la domination des Portugais. Elle est fameuse par la pêche des perles. Les bancs répandus sur les côtes voisines ont été successivement épuisés, sans que celui de Bâhrem ait éprouvé de diminution sensible. Les perles qu'on en tire, un peu moins blanches que celles de Ceylan et du Japon, sont plus grosses et d'une forme plus régulière. Les plus belles passent à Surate et dans l'Indostan; les autres sont vendues en Turquie et en Europe. « On n'a pas à craindre, dit Raynal, d'en voir dimi-» nuer le prix ou la consommation. Ce luxe est la » plus forte passion des femmes de l'Orient; et la » superstition augmente le débit de cette production » de la mer. Il n'est point de gentil qui ne se fasse » un point de religion de percer au moins une perle » le jour de son mariage. Quel que soit le sens mys-» térieux de cet usage, chez un peuple où la morale » et la politique sont en allégories, et où l'allégorie » devient souvent religion, cet emblême de la pu-» deur virginale est utile au commerce des perles. » Celles qui ont été forées entrent dans l'ajustement, » mais ne peuvent servir pour la cérémonie du ma-» riage, où l'on veut au moins une perle neuve. » Aussi valent-elles constamment 25 et 30 pour » cent de moins que celles qui arrivent de l'île de » Bâhrem, où elles ont été pêchées. On évalue le

» produit annuel de cette pêche à près de 4 millions » de liv. t. »

[39] PAGE 30, VERS 2.

Le cristal épuré qui des flancs de Golconde
Sort, en rubis ardens, pour couronner les rois...

On sait que le diamant est une pierre cristallisée. Les mines de Golconde sont les plus riches de l'Orient.

[40] PAGE 30, VERS 4.

Et le fragile émail pétri par les Chinois...

La porcelaine est la propreté du luxe, comme le diamant en est la richesse. Cette espèce de poterie, la plus parfaite de toutes, a été imitée avec beaucoup de succès en Saxe, en Angleterre et en France. Mais la porcelaine de la Chine a conservé plusieurs avantages sur toutes celles de l'Europe, qui la surpassent d'ailleurs par la pureté des formes, l'élégance des peintures et la régularité du dessin.

[41] PAGE 30, VERS 11.

Un prince à votre foi confia ses enfans;
Enfoncez dans leur sein vos glaives triomphans...

Le roi de Tidor, l'une des îles Moluques, avoit

confié ses enfans aux Portugais; il fut enlevé lui-même dans son palais, et massacré, avec toute sa famille, par ses barbares alliés, sans motifs et même sans prétextes connus.

(42) PAGE 30, VERS 17.

La Chine aux souverains qui firent son bonheur
D'une tombe pieuse a décerné l'honneur
Dans une île cachée aux regards des profanes...

Faria, commandant une escadre portugaise, destinée contre les pirates Malais, alla dans l'île de Calampui piller les tombeaux des empereurs de la Chine. Les brigands qu'il devoit détruire étoient eux-mêmes incapables de cette sacrilège profanation.

(43) PAGE 31, VERS 7.

L'Anglais vient se mêler à leurs luttes fatales.

Les premières expéditions des Anglais dans l'Inde remontent à peu près à la même époque que celles des Hollandais; mais leurs succès sont beaucoup plus récens. Jusque vers le milieu du siècle qui vient de finir, la France leur disputa l'empire du Coromandel: Dupleix et la Bourdonnaie s'illustrèrent dans cette querelle sanglante, terminée d'une manière si déplorable par la catastrophe du comte de Lally. Le supplice

horriblement injuste de ce brave officier n'a pas eu les mêmes résultats politiques que celui de l'amiral Byng. Celui-ci fit voir aux généraux anglais qu'il n'y avoit de salut pour eux que dans la victoire; mais celui du comte de Lally ne fut qu'un exemple atroce, et malheureusement inutile, pour les hommes qui depuis ont dirigé les affaires de la France dans l'Inde et dans les colonies éloignées. Le colosse de la puissance anglaise en Asie s'est élevé sur le traité déshonorant de 1763. La guerre de 1778 et les belles campagnes de M. de Suffren l'ébranlèrent un moment; mais depuis lors une foule d'événemens imprévus et d'usurpations progressives paroissent l'avoir solidement affermi. Si quelque chose peut donner une idée juste de l'importance de la marine et des prodiges de la navigation, c'est cet empire immense, fondé dans un tel éloignement par des nations aussi foibles que les Portugais et les Hollandais, agrandi et conservé par l'Angleterre, et qui seul l'élève et la soutient aujourd'hui au niveau des plus grands états de l'Europe. La boussole a fait plus de conquêtes que les huit cents ans de victoires du peuple romain: quelques-unes de ses plus obscures provinces ont envoyé des maîtres sur des rivages que Trajan ne put atteindre, quand l'empire étoit dans toute sa force; et les noms de Vasco de Gama, de Christophe Colomb, sont devenus plus célèbres dans

l'histoire du monde, que ceux de tous les grands hommes des siècles anciens.

(1) PAGE 31, VERS 22.

Le brave Emmanuel, dont la noble valeur
Du grand nom de Souza relevoit la splendeur...

Manuel de Souza, gouverneur de Diu, avoit épousé Léonore de Sà, l'une des plus belles femmes de son temps. Après s'être distingué dans l'Inde par une bravoure peu commune et par des vertus bien plus rares, il revenoit en Europe avec toute sa famille, et rapportoit des richesses immenses. La tempête brisa son vaisseau contre les écueils du cap de Bonne-Espérance. « Une partie de son équipage » périt dans les flots; le reste se trouva sans secours » et sans ressources, dans un pays ignoré et inculte. » Les uns moururent de faim, les autres furent massacrés par des sauvages, ou dévorés par des bêtes » féroces. Manuel, son épouse, ses trois enfans, et » quelques-uns des siens, gagnèrent une bourgade, » dont le chef étoit un brigand qui les dépouilla de » leurs habits et de leurs armes, et les laissa nus au » milieu de la campagne. L'infortunée Léonore, après » avoir long-temps marché dans cet état, les jambes » enflées, les pieds déchirés et sanglans, et tour-

» mentée encore plus de sa nudité qui l'exposoit aux » regards et aux insultes des barbares, sentant enfin » défaillir ses forces et son courage, s'enterra dans » le sable jusqu'au cou. Dans cette affreuse situation, » elle vit périr deux de ses enfans qu'elle avoit sou- » tenus jusqu'à ce moment des secours qu'elle se refu- » soit à elle-même. Elle ne tarda pas à les suivre. Son » mari reçut ses derniers soupirs, et, saisi du plus » affreux désespoir, il prit dans ses bras le dernier » de ses enfans; et poussant des cris et des hurle- » mens lamentables, il s'enfonça dans les bois, où » sans doute il devint la proie des tigres et des lions. » Vingt-six Portugais survécurent à cet enchaîne- » ment des plus horribles disgrâces; ils arrivèrent à » un village d'Éthiopie qui entretenoit commerce » avec des marchands portugais habitués sur les bords » de la Mer Rouge: ils trouvèrent des vaisseaux qui » les ramenèrent en Europe, contre toute espérance; » et ce sont eux qui racontèrent ces horribles aven- » tures, dont la seule idée fait frémir. » (*Notes de M. de Laharpe sur la Lusiade, ch. V.*) — Elles sont le sujet d'un poëme portugais de Jérôme Corterréal, qui n'est pas traduit dans notre langue, et que je n'ai pu me procurer en original.

45) PAGE 33, VERS 18.

Le gouvernail se rompt, l'air siffle, le mât crie;
Et le vaisseau, penché sur ses flancs entr'ouverts,
S'enfonce et disparoît dans le gouffre des mers.

Cette peinture n'est point exagérée. Rien n'est plus connu des marins que ces tempêtes subites du cap de Bonne-Espérance, qui s'annoncent à peine par les signes que j'ai tenté de décrire, et qui prennent tout à coup une telle impétuosité, que souvent un vaisseau se trouve englouti avant que l'équipage ait pu faire une seule manœuvre pour le sauver. On appelle *grains* ces orages aussi courts que destructifs. Plus ou moins violens, ils sont communs dans toutes les mers de l'Inde et de l'Amérique méridionale.

46) PAGE 34, VERS 20.

O peintre de l'enfer, prête-moi tes pinceaux!

Tous les amateurs de la poésie italienne connoissent le fameux morceau de l'*Enfer* du Dante, où le comte Ugolin raconte son affreuse aventure. C'est le commencement du trente-troisième chant; et c'est, sans contredit, ce qu'il y a de plus beau dans ce poëme bizarre, que MM. de Rivarol et Moutonnet de Clairfons ont traduit en entier avec un talent bien dif-

férent. Cet épisode a été traduit séparément par MM. Marmontel et Watelet; et M. Ducis en a fait une très-belle imitation dans sa tragédie de *Roméo et Juliette*.

47) PAGE 37, VERS 4.

S'éloigne doucement du banquet de la vie!

J'ai tâché de rendre ici la pensée exprimée dans ce vers si philosophique de Lucrèce :

Cur non, ut vitæ plenus, conviva recedas?

ARGUMENT

DU CHANT SIXIÈME.

Progrès de la navigation et du commerce maritime en Europe. La Hollande leur doit son existence et ses richesses. Travaux mémorables de ce peuple. Élévation des digues; construction des vaisseaux; colonies batayes dans les deux Indes; pécheries dans les mers du Nord. Guerres allumées par la rivalité du commerce. L'armée INVINCIBLE *de Philippe II détruite par les Anglais et par la tempête. Établissement de la marine militaire en Angleterre, en Hollande et en France. Les nations du Nord ambitionnent la même puissance. Civilisation de la Russie par les arts et la navigation. Fondation de St.-Pétersbourg.*

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT SIXIÈME.

Des rives de l'Indus et des bornes du monde,
Je revole vers toi, terre illustre et féconde,
Dont les peuples guerriers, dominateurs des mers,
Trois sceptres à la main, parcourent l'univers.
A ton pouvoir fatal l'Asie obéissante
Ne garde que pour toi les trésors qu'elle enfante :
Quand le père du jour, descendant chez Thétis,
Arrête à l'occident ses coursiers ralentis,
Et du noir Africain brûle encor les rivages,
Il éclaire à regret tes conquêtes sauvages,
Tes armes, tes vaisseaux, ton commerce inhumain.
C'étoit peu du vieux monde ; un continent lointain,
Soupçonné, découvert, domté par ton génie,
Voit de ses bords sanglans la liberté bannie ;

Tu courbes sous ton joug ses peuples et ses rois,
Et la double Amérique obéit à tes lois.
O fille d'Agénor! Europe révérée!
Quel funeste climat, quelle plage ignorée
N'a pas vu tes enfans braver les flots émus
Pour lui porter des biens et des maux inconnus?
Tes arts victorieux ont subjugué la terre:
Jalouse dans la paix, terrible dans la guerre,
L'univers est à toi; tu règnes, et tes mains
Ont d'une chaîne immense entouré les humains.
Tout resserre ces nœuds formés par la victoire;
Tout ramène vers toi l'or, les vœux et la gloire.
Du Gange à la Tamise, à la Seine, au Texel,
Le commerce aux cent bras, mobile universel,
Rappelle les tributs payés à ta puissance.
Plus heureuse autrefois, son active influence
Fit naître les beaux arts sur des sables ingrats;
Il les guida lui-même, au milieu des frimas,
Jusqu'au pôle, fermé par des remparts de glace:
Il fit plus; à nos yeux sa bienfaisante audace
Réunit et changea les élémens rivaux,
Et la terre, à sa voix, sortit du sein des eaux.

J'en atteste tes champs et tes marais sauvages,
Batave industrieux! quel dieu vint sur tes plages
De la mer mugissante enchaîner les fureurs?
Quel art d'un sol impur dissipa les vapeurs,
Et, de mille canaux affermissant la rive,
Fit circuler leur onde épurée et captive?
Qui remplit ces déserts d'un peuple courageux?
Qui creusa ces bassins, et d'un limon fangeux,
Où le roseau stérile osoit à peine éclore,
Fit des ports à Neptune et des jardins à Flore?
Art des navigateurs! Protée audacieux!
Seul, sous des traits divers, tu fécondes ces lieux:
C'est toi qui vas chercher, aux bornes de la terre,
Des travaux nourriciers l'aliment salutaire;
Ta main fournit le fer au soc agricultent;
Le sucre au loin jauni sous l'ardent équateur,
Transporté par tes soins sur ces rives humides,
S'épure et se blanchit dans des flammes liquides.
Étrangère autrefois dans tes champs imparfaits,
Cérès, à leurs moissons, reconnut tes bienfaits.
Le sol même y naquit de ta riche industrie;
Le Batave te doit ses vertus, sa patrie;

Et ton puissant génie, en fondant ses remparts,
Y créa la nature et la soumit aux arts.

O vous dont les travaux et l'active sagesse
D'un état chancelant supportant la foiblesse,
Voyez comme, en ces lieux, par d'utiles efforts,
La misère occupée enfante des trésors!
Visitez cet asile ouvert à l'indigence,
Où, sous l'œil des vieillards, sous les doigts de l'enfance,
La matière s'anime, et doublant sa valeur
Varie à chaque instant sa forme et sa couleur.
Là, mariant ses fils pour braver les orages,
Le chanvre frémissant se roidit en cordages;
Ici, le lin moelleux flotte sous le ciseau;
Je le vois tour à tour composer ce réseau
Qui couvre les attraits d'une amante adorée,
Et la voile ondoyante où mugira Borée.
Plus loin, de l'Ibérie on réunit les dons;
Et l'azur mexicain colore les toisons[3].
L'œil sans cesse arrêté sur des beautés utiles,
Vous admirez l'esprit qui dessina ces villes,
Cet ensemble imposant de régularité,
Riche d'économie et de simplicité,

Dont la grâce uniforme et la grandeur austère
D'un peuple sage et froid peignent le caractère.
Eh bien; quel dieu puissant anima ce grand corps ?
Ne le voyez-vous pas ? il plaît sur ces ports;
De ces châteaux mouvans il dirige la course;
Sous les feux du cancer, sur les glaces de l'ourse,
Du Batave intrépide il conduit les vaisseaux;
L'Amazone en grondant les reçoit sur ses eaux;
Ils vont porter des fers sur les bords du Zaïre;
En vain de ces travaux l'humanité soupire,
Et détourne un moment ses yeux accusateurs;
Bientôt elle pardonne à des navigateurs
Dont la voile hardie et la rame docile
Fécondent sur les flots une terre stérile.
Batave, ne dis plus que de tous leurs trésors
Les élémens jaloux déshéritent ces bords,
Monumens et témoins de ta longue victoire,
Un seul fut ta conquête; il suffit à ta gloire,
Et préviennent tes besoins par ses tributs chéris.
L'arbre aux clous parfumés dans Amboine mûris,
L'arbuste de Ceylan à l'écorce odorante,
Et des noix de Banda la liqueur safranée,

(Fruits divins qui des sens excitent le réveil!)
Ne croissent que pour toi dans les champs du soleil.
Bacchus de tes cités dédaignoit l'indigence;
Il y vole aujourd'hui des rives de Constance,
Ceint du pampre fameux dont la tige autrefois
Naquit, comme Ariane, aux rivages crétois.
Eh! qui pourroit compter par combien de miracles
L'art des navigateurs bravant tous les obstacles,
De ces lieux méprisés ennoblit les destins?
Tout ce qui les décore est sorti de ses mains.
Il n'est pas un bosquet, sous ce ciel triste et sombre,
Qui n'ait reçu de lui son feuillage et son ombre:
Il nourrit ces jardins de l'or des Japonnais;
Harlem lui doit ses fleurs, Amsterdam ses palais;
Et dans ce sol factice, usurpé sur les ondes,
Un arbre est en naissant le produit des deux mondes.
Mais avant que ce peuple, inconnu sur les eaux,
Du fond de ses marais fit sortir des vaisseaux,
Et forçât d'admirer sa puissante industrie,
Il lui fallut aux flots disputer sa patrie;
Il fallut que le sol créé par ses efforts
Vît le courroux des mers se briser sur ses bords.

Souvent jusqu'au milieu de ses froids pâturages
L'Océan mutiné se creusoit des rivages; (9)
Le Batave enchaîna ce monstre menaçant.
Des arbustes unis par un lien vivant,
Joignant au fond des eaux leurs flexibles racines,
Et le sable entassé qui s'élève en collines
Entre l'onde agitée et le sol affermi,
Ont fermé la Hollande à son fier ennemi:
Des joncs entrelacés, défiant la tempête,
Repoussent l'Océan qui mugit et s'arrête.
Le voyageur, frappé de ces hardis travaux,
Sur sa tête alarmée entend gronder les flots,
Tandis que, sous ses pieds, l'art trompant la nature
Fait naître autour de lui les fleurs et la verdure. (10)

Poursuis, peuple intrépide! accomplis ton destin;
Tes fleuves prisonniers roulent dans leur bassin;
Et Neptune, vaincu sur ses propres rivages,
Te défie, et t'appelle au milieu des orages.
Où flottoit le roseau sur des marais impurs,
Déjà trente cités ont élevé leurs murs.
Sur le chantier bruyant déjà les pins gémissent.
Voyez-vous balancer dans les airs qui frémissent

Les fardeaux suspendus par le chanvre tremblant.
Là, des sucs résineux l'assemblage brûlant,
Qui de ses flots épais couvre l'orme et l'érable,
S'étend et se durcit en gomme impénétrable.
Ici, d'un chêne altier le tronc majestueux,
Qui portoit jusqu'au ciel ses rameaux tortueux,
Avant que sous les eaux un art puissant le plonge,
Par un art plus savant se recourbe, s'allonge,
Embrasse, d'un vaisseau tous les contours divers,
Et le soutient debout sur ses flancs entr'ouverts.
Alors, ces noirs sapins, enfans de la Norwège,
Nourris sous les glaçons, endurcis sous la neige,
Unissant leurs vieux troncs que le fer a brisés,
Rapprochent du vaisseau les membres divisés.
Un compas à la main, l'immortelle Uranie
Préside à ces travaux, conçus par son génie;
Change la poupe informe en un château léger;
Accoutume Thétis à ce luxe étranger;
Veut qu'un angle, qui fuit sous les vagues profondes,
Au tranchant de la proue ouvre le sein des ondes;
Dessine le timon qui doit régler son cours,
Et des flancs prolongés arrondit les contours.

Les vaisseaux, à sa voix, s'élancent; et la Meuse
Blanchit ses flots d'azur sous leur course écumeuse.
Plus actif et plus riche en ses vastes travaux,
Aux rives de l'Amstel, au milieu des roseaux,
Le Batave affermi sur l'onde obéissante
Ajoute à chaque ville une ville flottante,
Une forêt de mâts s'élève dans les airs;
Les navires pressés couvrent les flots amers;
Et bientôt, s'éloignant d'une terre chérie,
Sur les deux océans transportent leur patrie.
Les uns cherchent ces lieux, voisins de l'équateur,
Où, des droits de Colomb perfide usurpateur,
Et d'un prix immortel lui dérobant la gloire,
Le grand nom d'Amérie a pu tromper l'histoire.
Les autres vers le Gange ont porté leurs drapeaux;
Des Portugais surpris implacables rivaux,
A ses vainqueurs plongés dans un lâche délire,
De l'Inde ensanglantée ils arrachent l'empire,
Et dans l'Asie esclave, avides conquérans,
Portant de nouveaux fers et de nouveaux tyrans,
O des navigateurs redoutable science!
Des arts et de la guerre invincible alliance!

Par toi, d'un peuple obscur que dédaignoient ses rois
Les monarques d'Asie ont adoré les lois ;
Le Surinam, l'Hydaspe, et les champs malabares,
Les mers de l'Indostan, et ces îles barbares
Où le Malais féroce enfouit ses trésors,
Des cités du Batave ont vu couvrir leurs bords ;
Et tandis qu'il commande aux peuples de l'aurore,
Tandis que l'Amazone et l'antique Bosphore
Ouvrent leur sein paisible à ses mille vaisseaux ;
Ceux que sa voix appelle aux plus rudes assauts,
Suivant de Calisto la fatale lumière,
Du Nord épouvanté franchissent la barrière ;
L'ancre mord les glaçons, vieux enfans de l'hiver,
Les monstres bondissans sur cette affreuse mer,
L'ours, monarque affamé de ces sombres rivages, (12)
Et le phoque timide, et les morses sauvages,
Et l'horrible baleine à qui, le fer en main,
Le Batave a du pôle enseigné le chemin, (13)
Et qu'il poursuit encor sous sa glace éternelle.
Voilà les ennemis que son courage appelle :
Leur sanglante dépouille excite ses transports.
A peine de l'Islande a-t-il quitté les ports,

Sur les flots apaisés s'il voit l'eau jaillissante
Que lance dans les airs, d'une haleine puissante,
Le colosse animé que cherche sa fureur,
A l'instant tout est prêt : sans trouble, sans terreur,
Sur un esquif léger le nautonnier s'élance.
Le bras levé, l'œil fixe, il approche en silence,
Mesure son effort, sait le monstre flottant;
Et d'un fer imprévu le frappe en l'évitant.
Soudain la mer bouillonne, en sa masse ébranlée;
Un sang épais se mêle à la vague troublée;
D'un long mugissement l'abîme retentit;
Dans des gouffres sans fonds le monstre s'engloutit;
Mais sa fuite est cruelle, et sa fureur est vaine :
Un fil, au sein des flots poursuivant la baleine,
Au Batave attentif rend tous ses mouvemens;
Par l'excès de sa force elle aigrit ses tourmens;
Rien ne peut les calmer : le fer infatigable,
Image du remords qui poursuit le coupable,
La perce, la déchire, et trompant son effort
Enfonce dans ses flancs la douleur et la mort.
Lasse enfin de lutter sous l'Océan qui gronde,
De ses antres glacés sur l'écume de l'onde

Elle remonte encore et vient chercher le jour;
Le fil qui se replie annonce son retour :
Aussitôt, dirigé par ce guide fidèle,
L'intrépide pêcheur arrête sa nacelle
Au lieu même où le monstre, épuisé, haletant,
Lève sa tête énorme et respire un instant :
Il paroît; mille coups irritent sa vengeance :
Terrible, il se ranime, et de sa queue immense
Bat l'onde qui bouillonne et bondit dans les airs;
Sa rage, en soulevant le vaste sein des mers,
Exhale en tourbillons le souffle qui lui reste.
Malheur au nautonnier, dans ce moment funeste,
Si l'aviron léger n'emportoit ses canots
Loin de l'orage affreux qui tourmente les flots!
Tout s'éloigne; tout fuit : la baleine expirante
Plonge, revient, surnage; et sa masse effrayante,
Qui semble encor braver les ondes et les vents,
D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvants.
Auprès de ses vaisseaux le Batave l'entraîne.

Mais tandis que son bras la mutile et l'enchaîne,
L'hiver vient tout à coup, dans ces âpres climats,
Au cordage endurci suspendre ses frimas,

Et dispersant ses traits sur les plaines liquides,
Des nochers engourdis glace les mains avides.
Fuis; presse ton retour, pilote audacieux!
N'attends pas que du Nord les vents impérieux,
D'un souffle t'arrachant tes voiles inutiles,
Entourent tes vaisseaux de montagnes mobiles.
Bientôt, de tous côtés s'élevant dans les airs,
Des Alpes sortiront du sein des flots amers;
Et bientôt, prisonnier sur les mers condensées,
Tu chercheras en vain tes traces effacées.
Tu n'as plus qu'un instant. — Si, cachant leur flambeau,
Les Hyades en pleurs sur le front du Taureau (14)
Se dérobent au jour sous des voiles funèbres,
Malheureux! c'en est fait; de profondes ténèbres
Vont couvrir l'Océan sous tes pieds enchaînés,
D'invisibles horreurs partout environné.
Seul, tu survis à peine à la nature entière.
Déjà le mouvement, le bruit et la lumière
Sont morts autour de toi. Tes tourmens vont finir.
Les nœuds, que la voix ne peut plus réunir,
De nerfs animés conservent l'apparence.
Mais l'hiver dans leur sein dessèche l'existence.

Et, perdant tout à coup sa mâle activité,
Dans leurs membres roidis leur sang s'est arrêté.
Hélas! chacun expire, à ton ordre fidèle;
Et, les bras suspendus au cordage rebelle,
Reste encore immobile, à son devoir lié,
Dans le poste fatal qui lui fut confié. (15)

Instruit par ces revers, sous un ciel plus facile
Le Batave prudent va chercher un asile:
Son audace obstinée, en sillonnant les eaux,
Fixe et traîne sa proie au fond de ses vaisseaux.
De l'hiver orageux, qui le poursuit encore,
Les traits sont impuissans. — C'est en vain que l'Aurore,
De son époux vieilli respectant le sommeil,
N'ouvre plus l'orient aux coursiers du Soleil; (16)
Le père des saisons sous un voile perfide
Se cache aux nautonniers; mais le sable rapide,
Par deux globes égaux qu'il remplit tour à tour,
Dans sa prison de verre a mesuré le jour,
Et, du temps qui s'enfuit emblême trop fidèle,
Retrace tous les pas de sa course immortelle.
Des nuages épais, sur les flots étendus,
Trompent en vain les yeux des nochers éperdus:

L'art, qui les conduisit de rivage en rivage,
Sur la toile savante en a gravé l'image,
Et la montrant sans cesse au pilote incertain,
Dans cette nuit profonde éclaire son chemin.
Un fil ingénieux, lancé par intervalle,
Calcule du vaisseau la vitesse inégale.
Le vent siffle ; et bientôt le Batave charmé
Touche au rivage heureux que ses mains ont formé.
Là, recevant enfin le prix de son audace,
Des monstres qu'il vainquit il divise la masse ;
Le fer a séparé leurs membres palpitans ;
L'airain lie a reçus ; et ces lambeaux sanglans
Distillent, consumés par une flamme active ;
La liqueur que Minerve enferma dans l'olive.

Ainsi par ses travaux l'art des navigateurs,
Du sol et du climat réparant les malheurs,
Chez un peuple indigent, qui l'aime, qui l'honore,
Réunit les tributs du nord et de l'aurore.
Quand l'Europe, attentive à ses progrès nouveaux,
Vit ce peuple inconnu du fond de ses roseaux
S'élancer en vainqueur sur l'onde aguerrie,
Ravir l'Inde sanglante à l'Anglaise irritée,

Et jusque dans le sein du nouvel univers
Braver ces Castillans dont il porta les fers;
Des leçons qu'il donnoit ses rivaux s'enrichirent;
De leurs vieilles erreurs les esprits s'affranchirent;
Et sous le double effort des hommes et du temps,
La grandeur des états changea de fondemens.
Albion les fixa : fière, mais éclairée,
Sur les flots orageux dont elle est entourée
La superbe Albion voulant dicter des lois
Fit asseoir le commerce au conseil de ses rois.
Le génie accourut aux bords de la Tamise :
Obscur et dédaigné dans les murs de Venise,
De l'immortel Génois l'émule ambitieux
Sous les drapeaux anglais chercha de nouveaux cieux.
Repoussé par le pôle, il fit du moins connoître
La terre vierge encore où, sans arts et sans maître,
L'Américain farouche, au fond de ses déserts,
Ignoroit jusqu'au nom de l'antique univers.
Hélas ! il connut trop et l'Europe et ses armes !
Amidas et Barlow, nourris dans les alarmes,
Et Raleigh, qui depuis trompé dans ses efforts
Rêva d'Eldorado les fabuleux trésors,

Volèrent à l'envi sur cet heureux rivage :
De ses premiers enfans la liberté sauvage,
D'un avide oppresseur subissant les arrêts,
S'exila sans retour dans le fond des forêts.
Là, du temps qui peut tout l'éternelle influence
N'a pu sur des tombeaux endormir la vengeance :
Implacable, elle veille un poignard dans les mains.[23]
Cependant Albion des champs américains
Aux rives de l'Afrique étendoit son empire ;
Hawkins portoit ses lois aux peuples du Zaïre.[24]
L'imprudent Willoughby, digne d'un meilleur sort,[25]
Près d'être enseveli sous les glaces du nord,
Jusqu'à son dernier jour, insultant la tempête,
De l'océan chinois méditoit la conquête.
Entraîné comme lui par cet espoir trompeur,
Forbisher sut au moins, heureux dans son malheur,[26]
Ramener du couchant ses voiles vagabondes :
Dracke en sa course immense embrassa les deux mondes.[27]
Moins brillant, plus utile, et comme eux immortel,
Fondateur du commerce aux marais d'Archangel,
Jenkinson réunit par un lien durable[28]
L'Anglais industrieux et le Russe indomtable.

Hélas ! un seul moment à mes yeux satisfaits
Son nom brilla pour nous sur l'autel de la paix.
Mais tandis qu'à la voix de ce noble ministre,
De l'océan du nord le rivage sinistre
Ouvroit ses ports glacés aux vaisseaux d'Albion,
Dans les mêmes climats la même ambition
Amenoit le Batave et ses flottes rivales.
L'Espagne poursuivoit ses conquêtes fatales;
Les larmes, les tributs de cent peuples divers,
Bruxelles dans le sang, Lisbonne dans les fers,
Irritoient son orgueil; son avide puissance
D'un troisième univers embrassoit l'espérance.
Quiros et Mendana, pilotes conquérans,
De la Mer Pacifique audacieux tyrans,
En promettoient l'empire à leur maître barbare.
L'Europe avec effroi vit ce despote avare
Qui, pour tout asservir, concentroit dans sa main
Les doux fruits de l'Asie et l'or américain.
Dès lors, elle connut une raison publique;
Le commerce instruisit, guida la politique;
Du pôle à l'équateur son intérêt jaloux
Lui fit des Castillans affronter le courroux.

La discorde aussitôt s'élançant sur les ondes
Arma de ses fureurs l'art qui lioit les mondes ;
Au sein de l'industrie elle forgea ses traits,
Et la guerre naquit des trésors de la paix.
L'histoire en la peignant punit la tyrannie.
Qui n'abhorre Philippe et son affreux génie ?
Il régnoit. Vingt états le sentoient à leurs maux.
La flamme des bûchers, le glaive des bourreaux,
Annonçoient aux mortels sa puissance suprême ;
Et quand le sang d'un fils souilloit son diadème, (31)
Humble dans son orgueil, calme dans ses forfaits,
Sa sombre hypocrisie, au fond de son palais,
Élevoit des autels, d'une main parricide,
Au dieu qui proscrivit le premier homicide.
Dans Rome et dans Paris ses tranquilles fureurs
De la guerre civile excitoient les horreurs ;
Il couvroit d'échafauds la Flandre désolée ;
Et dans les mouvemens de l'Europe ébranlée,
Si d'un peuple éclairé le repos glorieux,
Ou le bonheur d'un homme avoit frappé ses yeux,
Ce repos, ce bonheur, qui redoubloient sa rage,
A son pouvoir fatal lui sembloient un outrage.

Mais surtout d'Albion le dédain menaçant,
Son commerce agresseur et jaloux en naissant,
De ses hardis marins l'audace ambitieuse,
Irritoient du tyran la colère envieuse.
Élisabeth régnoit sur ce peuple guerrier :
Les roses sur son front s'unissoient au laurier ;
L'amour, loin de son trône écartant les alarmes,
Assuroit son pouvoir, adouci par ses charmes :
Mais en lui permettant d'embellir ses desseins,
Elle servit d'exemple aux maîtres des humains,
Et reine sans époux, amante sans délire,
Défendit à son cœur de troubler son empire.
On voyoit à ses pieds ce superbe sénat,
Modérateur du peuple, arbitre de l'état,
Qui depuis, soulevant la cour et les provinces,
Fit tomber d'un seul mot la tête de ses princes :
D'une femme, en silence, il adoroit les lois.
Émule des héros et modèle des rois,
Contre elle vainement, par un effort immense,
Le démon du midi soulève sa puissance : (32)
En vain, pour l'accabler, ses bruyans arsenaux,
Ses ports tumultueux vomissent des vaisseaux,

Du Bétis et du Tage ils ont couvert l'arène :
Du sommet de ces monts consacrés à Pyrène,[32]
L'ombre de Charles-Quint voit son aigle indomté
Planer sur l'Océan, qui gronde épouvanté.
Ses drapeaux, qui du sort enchaînoient l'inconstance,
Flottent sur les deux mers. — Guzman, dont la vaillance
De ses nobles aïeux relève le grand nom,
L'impérieux Guzman, nouvel Agamemnon,
Sous ses mille vaisseaux fait gémir l'onde amère.
Des soldats de Cortès l'orgueil héréditaire
Renaît sous un tel chef, et s'enflamme à sa voix.
Tolède, dont le rang touche au trône des rois,[33]
Moncade, honneur des bords que l'Aréthuse arrose,
Et le sage Valdès, et le fougueux Mendoze,
Ces rivaux qui pouvoient, le front ceint de lauriers,
Disputer à Guzman le sceptre des guerriers,
Cèdent, et, glorieux du nœud qui les rassemble,
Les armes à la main, obéissent ensemble :
Tous, d'une même ardeur s'élancent aux combats.
Leur espoir insensé partageant des états
Confie au doux zéphyr leurs projets de conquêtes.
Mais Howard les attend sur l'aile des tempêtes;

Howard, qui des Norfolck assurant les grandeurs
Immortalise en eux sa race et ses honneurs;
Seymour, son noble émule et son ami fidèle;[35]
Des marins d'Albion Dracke l'heureux modèle,
Dont l'exemple a marqué dans les fastes du temps,
Auprès des plus grands noms, la place des talens;
Tous ces Bretons fameux qui déjà sur les ondes
Avoient bravé Philippe à l'aspect des deux mondes,
Appelés en ce jour à des succès plus beaux,
Contre sa flotte errante ont lancé leurs vaisseaux.
Superbe, elle s'avance, et croit saisir sa proie.
Ses pavillons brillans d'or, de pourpre et de soie,
Appellent les combats, insultent l'aquilon.
De ce luxe étranger les enfans d'Albion
Ne mêlent point l'éclat à leurs pompes guerrières:
Le sanglant léopard rugit dans leurs bannières;
Il guide leurs vaisseaux; et l'airain triomphant
Seul, au milieu des mers, les pare et les défend.
Tout à coup autour d'eux comme un bruyant tonnerre
L'orage a retenti. — L'océan sur la terre
Brise à coups redoublés ses flots tumultueux;
Et du vent du midi le souffle impétueux

Couvrant l'onde et le ciel de nuages funèbres,
Disperse les vaisseaux dans ces vastes ténèbres.
Guzman, le fier Guzman, loin de tous ses amis,
Sous des cieux inconnus, sur des bords ennemis,[36]
Sans guide, sans espoir, précipite sa fuite :
Un rival menaçant s'obstine à sa poursuite.
Ses navires, brisés par l'aquilon jaloux,
De tous les élémens éprouvent le courroux ;
La terre les repousse, et le feu les consume ;
Sur l'onde qui mugit le salpêtre s'allume :
Plus implacable encor, Dracke, le fer en main,
Leur enlève l'honneur de céder au destin.
O rêves de l'orgueil ! chimères de la gloire !
Ce roi qui crut donner des lois à la victoire,
Que voit-il dans ses ports, déserts et consternés ?
Où sont tous ces vaisseaux dont les fronts couronnés
Menaçoient de son joug l'Europe intimidée ?
Du sang de ses guerriers la rive est inondée :
Partout des mâts rompus, des voiles en lambeaux,
Des cadavres épars sont vomis par les eaux :
L'algue les a couverts. — Mais l'histoire inflexible
Grave sur ces débris ce grand nom d'Invincible,

Qui d'une cour superbe excitoit les transports,
Et, du tyran vaincu rappelant les efforts,
Lui laisse, pour flétrir sa mémoire cruelle,
Dans ce nom glorieux une honte éternelle.
Cependant Albion, par ses nobles succès,
De l'art qui les enfante éclaire les progrès.
Navigateurs guerriers, ses héros sont des sages.
Uranie à leurs soins doit ses plus beaux ouvrages.
Sur deux rangs prolongés des tonnerres d'airain
De leurs pompeux vaisseaux viennent armer le sein.
Leur compas sait donner à ces masses mouvantes
Des contours plus heureux, des formes plus savantes;
Et sur les flots émus le colosse emporté
Dans ses longs mouvemens flotte avec majesté.
Bien plus rapide encore, en sa course imprévue,
Sous l'azur d'un beau ciel échappe à votre vue
Ce navire élancé qui fuit vers l'horizon,
Plus léger que l'oiseau dont il porte le nom. (3)
O combien des Anglais la puissante industrie
A fécondé cet art, trésor de leur patrie!
Comme elle a varié par des calculs nouveaux
Sa force, ses effets, ses merveilleux travaux!

Oserai-je les peindre ? oserai-je décrire
Ce château menaçant qu'ébranle le zéphire,
Élevant sur les flots, tel qu'un mont sourcilleux,
Ses flancs armés de bronze et ses mâts orgueilleux ?
On diroit que l'Etna sur les mers mugissantes
Promène ses forêts et ses cimes fumantes;
Tandis qu'auprès de lui, tel qu'un jeune arbrisseau,
Des îles de Sommers le fragile vaisseau, (38
Inclinant ses deux mâts sur sa poupe légère,
Sans crainte et sans effort glisse sur l'onde amère.
Vernet seul peut montrer sur les deux mers errans
Ces enfans du même art, entre eux si différens.
Mais à l'œil confondu le port qui les rassemble
Rappelle ces grands bois où s'élèvent ensemble
Ces fils aînés du temps, ces antiques sapins,
Des premiers jours du monde heureux contemporains;
Ces ormeaux dont l'ombrage a protégé nos fêtes;
Ces chênes qui jamais sous l'effort des tempêtes
N'ont abaissé leur front et leur mâle vigueur;
Et le saule plaintif dont l'humide langueur
Incline, au moindre vent, sur l'onde qui murmure,
Ses flexibles rameaux et sa pâle verdure.

Mais l'homme a corrompu tout ce qu'il a produit.
Cet orgueil de créer, dont l'éclat le séduit,
Les arts ingénieux, les sciences divines,
L'entourent de malheurs, de gloire et de ruines.
Philippe n'étoit plus. Sa honte, ses revers
Avoient vengé l'Europe et délivré les mers :
Londres victorieuse en affecta l'empire ;
L'habitant du Texel, dont l'audace n'aspire
Qu'à porter sur les flots sa libre activité,
Contre un joug imprévu noblement irrité,
D'armés et de vaisseaux couvrit l'onde soumise.
Tromp, la flamme à la main, courut sur la Tamise
Montrer ses pavillons insultés et vainqueurs ;
Éverzen, Wassenâr, ces vieux navigateurs,
Qui, d'un commerce heureux protecteurs politiques,
Des rivages du Nord jusqu'aux mers Atlantiques,
Par les arts de la paix unissoient les mortels,
Y portèrent la guerre ; et dans ses jeux cruels,
Aux yeux des nations, leur sage expérience
D'Uranie et de Mars agrandit l'alliance.
On vit tous ces Bretons, si fiers de leurs exploits,
Monck, l'appui de l'état et le vengeur des rois,

Ce glorieux Russel, qui semble d'âge en âge
Aux Bedfort ses enfans transmettre son courage ;[43]
Ce Stuart, que banni son pays indigné,
L'honneur du trône, hélas ! s'il n'avoit point régné ;[44]
Tous ces guerriers fameux, à qui Londre en alarmes
Confioit ses destins, son espoir et ses armes,
Calmes dans les combats, justes dans leur courroux,
Imiter l'ennemi dont ils étoient jaloux,
Et l'accablant enfin par un effort sublime
Mériter à la fois sa haine et son estime.
Ainsi l'art de combattre au sein des flots mouvans,
Le grand art d'enchaîner la victoire et les vents,
Pacifique moteur de ces guerres cruelles,
Reculoit chaque jour ses bornes infidèles,
Lorsqu'aux mains d'Albion des rivaux plus heureux
Brisèrent le trident qui dominoit sur eux.
La Meuse eut ses Ruyters,[45] la Seine eut ses Tourvilles ;[46]
La France qui voyoit ses rivages fertiles
Enrichis par les dieux de mille fruits divers,
La France qui reçoit les tributs de deux mers,
Se souvenant enfin des faveurs de Neptune,
D'Albion sur les flots balança la fortune

La paix enfin, la paix, noble arbitre des rois,
Des marais de Ryswick fit entendre sa voix,
Et venant essuyer les larmes de la terre,
Du monarque français éteignit le tonnerre.
Plus libre en ce moment, l'art des navigateurs,
Dont trois peuples rivaux partageoient les faveurs,
Sur de nouveaux climats étendant sa puissance,
Du Nord demi-barbare éclaira l'ignorance.
C'est lui qui féconda ce rivage inhumain
D'où le Cimbre farouche entraîné par la faim,
Conquérant qu'exiloit sa stérile patrie,(55
S'élançoit autrefois sur l'heureuse Italie.
Un courage plus noble anime ses neveux;
L'Europe les a vus, dans un combat fameux,
Vengeant de tout le Nord la liberté commune,
D'Albion triomphante étonner la fortune.(56
Les enfans de Vasa, non moins dignes d'honneurs,
Des Vandales, des Goths généreux successeurs,
Avec la même audace ont paru sur les ondes.
Cependant auprès d'eux, sous les glaces profondes
Qui des fleuves captifs emprisonnent le cours,
Aux bords où la Néva voit briller de nos jours

De vingt peuples errans la pompe réunie,
D'un empire inconnu sommeilloit le génie.
Pierre le réveilla. — Ses sublimes travaux
Firent naître des temps et des hommes nouveaux.
Des chantiers de Sardam il créa sa puissance.
Artisan couronné, c'est là que sa prudence
Emprunta d'Uranie, au lieu d'un sceptre vain,
La hache industrieuse et le compas divin :
Il dirige, il unit leur force séparée;
Sa main vient de lancer sur l'onde hyperborée
Ce navire léger qui porte sur les flots
L'avenir d'un empire et l'espoir d'un héros : (57)
La Baltique blanchit sous sa proue écumante;
Il vole; et l'ancre touche à la rive bruyante
Où l'océan du Nord, sur des rochers déserts,
Se brise, et s'endurcit au souffle des hivers.
Pierre veut parcourir ces plages solitaires.
Du destin des états méditant les mystères,
Il suit de la Néva le cours silencieux :
Un spectacle imprévu soudain frappe ses yeux.
Aux rayons éclatans d'une aurore nouvelle,
Du fleuve condensé le cristal étincelle

Des drapeaux lumineux s'agitent dans les airs ;
Une nuit enflammée éclaire l'univers.
Dans la voûte des cieux où tout brille et l'étonne,
Le héros attentif observe une couronne,
Signe mystérieux sur sa tête arrêté,
Qui présage l'empire et l'immortalité.
Tout à coup la forêt qui borde le rivage
Dans le calme des vents sent frémir son feuillage,
Et Pierre entend ces mots sortir du sein des bois :
« Tes pieds foulent la terre où fleuriront tes lois. »
Tels s'annonçoient des dieux les oracles antiques,
Quand Dodone, agitant ses chênes prophétiques,
Sous le feuillage ému par un souffle incertain
Murmuroit sourdement les arrêts du destin.
Mais à peine les sons de cette voix errante
Ont frappé la forêt, que l'onde transparente
Mugit, s'enfle, se brise, et du milieu des flots
La Naïade du fleuve apparoît au héros.
Ce n'est plus cette nymphe et farouche et timide,
Qui sous de vils roseaux cachoit sa tête humide,
Divinité sauvage, et trop digne des czars ;
Pierre voit devant lui la déesse des arts :

Gages prématurés de ses grandeurs suprêmes,
Son front soutient le poids de trente diadèmes,
Et sur cette mère d'or elle pose sa main :
« Te voilà donc, ô toi, dont le noble destin,
» Dit-elle, est de fonder, d'agrandir et d'instruire :
» D'un soldat conquérant la gloire est de détruire ;
» Les rois doivent créer. — Contemple ces climats ;
» Leur stérile âpreté, les glaces, les frimas,
» Aux féroces mortels en disputent l'empire :
» De ces bords désolés, où la nature expire,
» Le triste voyageur s'éloigne plein d'effroi ;
» Mais l'Océan les baigne, et c'est assez pour toi
» Qu'il y porte les arts, instrumens du génie ;
» Un seul y répandra la lumière et la vie.
» Tu l'appris à Sardam. Cet art victorieux
» Change les élémens, les hommes et les lieux.
» Ici même, à sa voix, une cité puissante
» Va sortir de mon sein. Ta valeur triomphante
» Y joindra les honneurs de Neptune et de Mars :
» Que ton nom glorieux règne dans ses remparts ;
» Que chez tes successeurs ta mémoire immortelle
» Veille auprès de leur trône, inspirante et fidèle ;

» Et qu'un jour l'avenir, dans leurs travaux heureux,
» Retrouve ta pensée et couronne tes vœux !
» — Les temps sont accomplis. — O prodige ! une femme
» De ton mâle génie a rallumé la flamme !
» Devant l'astre du Nord le croissant a pâli;
» L'Orient s'est ému, la Grèce a tressailli !
» Des sommets du Caucase aux portes de Byzance,
» Catherine a dicté les lois de sa vengeance;
» Et réduite à fléchir son superbe courroux,
» L'aigle des Jagellons frémit à ses genoux.
» O triomphe inconnu ! jours d'ivresse et de gloire !
» Déjà de tous côtés les filles de mémoire
» Du nom de tes neveux remplissent l'univers.
» Catherine préside à leurs divins concerts :
» Souveraine des arts, la cour qui l'environne
» Ressuscite autour d'elle Athène et Babylone.
» Ah ! puisse un héritier de ses vastes desseins,
» Arbitre des états, bienfaiteur des humains,
» Par ses douces vertus consoler ton empire
» D'un siècle de victoire et d'un jour de délire !
» Qu'à sa voix la discorde étouffe ses flambeaux !
» Que son règne offre aux arts des modèles nouveaux !

» Que l'Europe étonnée admire sa jeunesse!
» Et que puisse long-temps sa précoce sagesse,
» Illustrant par la paix son empire agrandi,
» Être l'appui du nord et l'espoir du midi! »
La déesse, à ces mots, plus vivement émue,
S'arrête, et tout à coup se dérobe à la vue.
Pierre, qui croit encore entendre ses accens,
Sûr qu'un songe menteur n'abuse point ses sens,
Embrasse un avenir qui flatte son courage;
Son génie est chargé d'accomplir le présage.
Il commande, et bientôt sur ces bords inconnus
La Baltique azurée apporte ses tributs:
Les marais affermis sur le sein de Cybèle
Soutiennent le fardeau d'une ville nouvelle;
Des antiques forêts l'horreur s'évanouit,
L'onde court, l'air s'épure, et le sol obéit.
Pour décorer l'enceinte où doit briller l'empire,
Neptune a rassemblé le bronze, le porphyre,
Et le marbre, promis aux vertus des héros.
Un jour l'heureux Orloff, triomphant sur les flots,
Enlèvera lui-même à la Grèce avilie
Ces débris fastueux, trésors de l'Italie.

Pierre, dont tous les arts secondent les projets,
De leurs pompeux travaux qui charment ses sujets,
Veut que de la Néva les rives s'embellissent :
Là, d'un temple sacré les voûtes s'arrondissent;
Sur ce dôme imposant qui frappe ici vos yeux
Uranie aux mortels doit expliquer les cieux ;
Des chênes renversés sur la neige endurcie
J'entends le tronc crier sous les dents de la scie;
Le fer et le compas, divisant ses rameaux,
Les changent en palais, les courbent en vaisseaux;
Et ces bois inconnus qui vieillirent sans gloire
Vont parer l'opulence ou chercher la victoire.
O miracles d'un art maître de l'univers !
Le Russe turbulent s'agitoit dans ses fers ;
L'ignorance, l'orgueil, l'antique barbarie,
Par des troubles obscurs déchiroient sa patrie.
Cet empi e orageux s'ouvre aux navigateurs.
Tout change : les beaux arts ont adouci les mœurs.
Pierre au faste sanglant des armes, des conquêtes,
Joint le luxe poli des talens et des fêtes.
Du fond de son palais, ses ordres glorieux
Font retentir au loin l'airain victorieux;

Mais près de lui fleurit l'olivier pacifique;
Et sur mille vaisseaux sa noble politique
Reçoit, dans les remparts qu'ont élevés ses mains,
Les trésors du commerce et l'encens des humains.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

[1] PAGE 79, VERS 10.

Quand le père du jour, descendant chez Thétis,
Arrête à l'occident ses coursiers ralentis,
Et du noir Africain brûle encor les rivages,
Il éclaire à regret tes conquêtes sauvages...

C'EST sur les côtes de l'Afrique occidentale que les Européens ont établi leurs comptoirs pour la traite des nègres. Depuis le cap Vert jusqu'au Mozambique, on trouve de distance en distance, sur une étendue d'environ neuf cents lieues, des forts bâtis par les Anglais, les Français, les Bataves, les Danois, les Prussiens, et surtout les Portugais. Ceux-ci sont les plus puissans en Afrique; ils ont fondé, sur les côtes de Loango et d'Angole, des établissemens immenses; mais les Anglais, malgré les discours éloquens prononcés chaque année dans leur parlement contre le commerce des esclaves, sont encore la nation qui s'y livre avec le plus d'avantage, de constance et de cupidité.

[2] PAGE 82, VERS 7.

Visitez cet asile ouvert à l'indigence,
Où, sous l'œil des vieillards, sous les doigts de l'enfance,
La matière s'anime, et, doublant sa valeur,
Varie à chaque instant sa forme et sa couleur.

L'ordre, la propreté, l'économie, la sage distribution du temps et du travail, qui distinguent en Hollande tous les établissemens de charité, toutes les maisons de correction, méritent qu'on les cite pour modèles aux autres gouvernemens; les Anglais mêmes ne les ont point égalés.

[3] PAGE 82, VERS 18.

Et l'azur mexicain colore les toisons.

Les draps de Hollande sont l'objet d'un commerce considérable en Allemagne, dans le nord et dans l'orient de l'Europe. Tout le monde sait que les laines d'Espagne sont les plus recherchées, et que l'indigo du Mexique, principalement celui qu'on recueille dans la province de Guatimala, est le plus précieux de tous ceux que nous connoissons.

[4] PAGE 83, VERS 10.

En vain de ces travaux l'humanité soupire,
Et détourne un moment ses yeux accusateurs.

Il est aussi difficile de justifier en principes l'o-

dieux commerce de la traite des noirs, qu'il étoit absurde et impolitique de briser, sans précautions et sans dédommagemens, les fers de cinq cent mille esclaves, qui cultivoient la plus riche colonie du monde connu. Les effroyables calamités de St.-Domingue répondent assez aux déclamations d'une philosophie aveugle. Mais c'est aussi trop abuser des évènemens et des droits de la politique, que de vouloir étouffer toute espèce de réclamations contre le plus abominable trafic qui ait jamais déshonoré le commerce et la navigation.

5) PAGE 83, VERS 20.

L'arbre aux clous parfumés dans Amboine mûris...

Les Hollandais ont concentré dans l'île d'Amboine la culture du giroflier. Il croît naturellement dans toutes les Moluques; mais l'avarice éclairée y combat sans cesse les bienfaits de la nature, et cet arbre est arraché dans les îles voisines d'Amboine, afin de mieux assurer le commerce exclusif qu'on appeloit autrefois *les mines d'or des Hollandais*. Ces précautions n'ont pas empêché l'un des administrateurs les plus sages et les plus éclairés qu'ait eus l'Isle-de-France de se procurer le giroflier; il a été transporté à Caïenne, où son fruit s'est trouvé d'une excellente qualité; déjà

les récoltes y sont assez abondantes pour motiver l'espérance d'un commerce très-étendu.

6) PAGE 83, VERS 21.

L'arbuste de Ceylan, à l'écorce odorante...

La cannelle est la production la plus riche de cette île célèbre, où le poivre, le café, le coton, le cardamome, l'aréque, l'ivoire, les perles, et même les pierres précieuses, offroient tant d'appâts différens à la cupidité des Européens. On sait assez qu'on n'estime dans le cannellier que son écorce. C'est peut-être de toutes les épiceries celle qui contribue le plus aux délices de la table, et qui fournit le plus de secours à la médecine.

7) PAGE 83, VERS 22.

Et des noix de Banda la liqueur enivrante...

Ce qu'Amboine est pour le giroflier, les îles de Banda le sont pour la muscade. Les Hollandais ont détruit dans tout l'archipel voisin l'arbre qui produit cette noix précieuse, dont la culture exclusive est réservée aux habitans de Banda. La meilleure rend un suc huileux, dont l'usage immodéré donne des accès de folie, et quelquefois la mort; mais employée avec précaution, la muscade fortifie l'estomac, arrête la dissenterie, facilite la digestion; et l'huile figée

qu'on en retire est employée utilement dans les maladies du genre nerveux. Le muscadier est aujourd'hui naturalisé à Caïenne comme le giroflier; mais sa culture y a fait moins de progrès.

*) PAGE 84, VERS 3.

Bacchus de tes cités dédaignoit l'indigence;
Il y vole aujourd'hui des rives de Constance...

La colonie du cap de Bonne-Espérance sembloit destinée par la politique à fournir aux Hollandais les productions que la nature refuse en Europe à leur sol humide et marécageux. Il est probable que l'olivier et le mûrier y réussiroient aussi bien que les grains et la vigne; mais jusqu'à présent ces deux dernières cultures sont les seules qui occupent les habitans. Les vins ont une réputation méritée, surtout celui de *Constance*, qu'on recueille sur des ceps originaires de la Perse et de l'ancienne Crète. Les premiers plants des vignes qui couvrent les environs du cap furent apportés de Madère, qui les avoit elle-même tirés de Candie.

*) PAGE 85, VERS 1.

Souvent jusqu'au milieu de ses froids pâturages
L'Océan mutiné se creusoit des rivages...

Ceci n'est point une exagération poétique; il suffit

de se rappeler de quelle manière s'est formé le lac immense qu'on nomme aujourd'hui la mer de Harlem.

PAGE 85, VERS 13.

Tandis que, sous ses pieds, l'art trompant la nature,
Fait naître autour de lui les fleurs et la verdure.

Cette description de la Hollande a paru pour la première fois dans *le Spectateur du Nord*, au mois de septembre 1799, et le 16 thermidor an 8 (juillet 1800) dans *le Mercure de France*. Plus d'un an après, on a publié les œuvres posthumes de M. Thomas, et les fragmens de sa *Pétréide*. Les amateurs de la haute poésie ont remarqué dans ces morceaux, surtout dans le chant sur la Hollande, une foule de vers brillans par le mérite de la pensée et de l'expression; ils n'ont pas moins admiré le bonheur avec lequel l'auteur a rendu les détails techniques de tous les arts qui concourent à la navigation. Il étoit naturel que la peinture des mêmes objets et des mêmes lieux amenât, dans ma description de la Hollande, des traits de ressemblance avec les tableaux de M. Thomas. L'ordonnance de l'ensemble et le mouvement général diffèrent essentiellement, et sans doute je dois m'applaudir de quelques rencontres avec un écrivain d'un talent supérieur. Mais comme la malveillance et la mauvaise foi ne manqueront pas de me reprocher deux ou trois hémisti-

ches, d'autant plus semblables qu'ils étoient donnés par le sujet, j'ai cru devoir constater par les dates que les fragmens de *la Pétréide* m'étoient absolument inconnus, et qu'ils n'ont été publiés que dix-huit mois après l'impression de mes vers sur la Hollande.

11) PAGE 87, VERS 11.

Les uns cherchent ces lieux, voisins de l'équateur,
Où, des droits de Colomb perfide usurpateur,
Et d'un prix immortel lui dérobant la gloire,
Le grand nom d'Américe n'a pu tromper l'histoire.

Sans doute c'étoit à Christophe Colomb qu'il appartenoit de donner son nom au nouveau monde. Américe Vespuce, qui obtint cet honneur, n'aborda que long-temps après lui au continent méridional; et cet homme illustre montra peu de justice et de délicatesse en s'attribuant cette découverte. Les Américains ont appelé *Colombia* plusieurs parties de leur territoire, et quelquefois ils désignent *les États-Unis* par ce seul mot : c'est une autre inconséquence, si ce n'est un autre témoignage d'ingratitude publique. Christophe Colomb n'aperçut aucune des terres qui composent aujourd'hui les États-Unis; elles furent toutes découvertes et reconnues par Séb. Cabot, navigateur dont les travaux sont encore au-dessus de sa grande renommée. Observons, en passant, que les

deux grands hommes qui, sous les pavillons de l'Espagne et de l'Angleterre, découvrirent l'Amérique au quinzième siècle, et le navigateur célèbre qui lui donna son nom, étoient trois Italiens; tant fut puissante sur ce peuple l'impulsion donnée aux esprits et aux arts par les Médicis; par cette famille qui passa d'un comptoir sur le trône, et qui, devenue souveraine au titre le plus respectable, s'éteignit sous Jean Gaston dans une mollesse stupide, après s'être élevée par des travaux et par des actions dont le souvenir ne mourra point.

12) PAGE 88, VERS 15.

L'ours, monarque affamé de ces sombres rivages...

L'ours blanc est l'ennemi le plus dangereux de l'homme sur les plages du Groënland et du Spitzberg. La nature, qui l'a relégué sur ces côtes glacées, semble avoir négligé d'y pourvoir à sa subsistance; amphibie par nécessité, il s'acharne sur les cadavres des baleines que les pêcheurs ont été forcés d'abandonner; et, la faim ajoutant presque toujours à sa férocité naturelle, il attaque l'homme avec une audace effrayante. Plusieurs pêcheurs sont dévorés toutes les années, malgré les précautions nombreuses qu'ils prennent pour leur défense. (Voyez l'*Histoire des Pêcheries des Hollandais dans les mers du Nord.*)

(19) PAGE 88, VERS 17.

Et l'horrible baleine à qui, le fer en main,
Le Batave a du pôle enseigné le chemin.

Quoique l'huile qu'on tire des phoques, des morses, des veaux-marins, et même la dépouille de l'ours blanc, entrent pour quelque chose dans les spéculations des pêcheurs du Nord, c'est toujours la baleine qui est le grand objet de leurs entreprises. Elle étoit autrefois commune dans les mers du Groënland, et même, avant l'arrivée des Hollandais, on la voyoit fréquemment jusque sur les côtes et dans les baies de l'Islande. Devenue plus farouche par l'acharnement des pêcheurs, elle s'est réfugiée sous les glaces du pôle, où l'on va l'attaquer aujourd'hui.

Ce monstrueux cétacée tient certainement, par sa grosseur, le premier rang parmi tous les animaux connus. La force de la baleine est proportionnée à sa grandeur : d'un seul coup de queue elle brise une chaloupe et la coule à fond. L'eau qu'elle fait jaillir par ses évents (1) s'élève à une grande hauteur ; son aspiration agite la mer comme un vent impétueux ; et,

(1) Les *évents* de la baleine sont deux orifices placés au sommet de sa tête. C'est par là qu'elle pousse avec une force incroyable l'eau qu'elle aspire.

lorsqu'elle nage avec vitesse, le mouvement qu'elle donne aux eaux se fait quelquefois sentir à un mille de distance : on le prendroit pour le bruit d'un orage éloigné. Son agilité n'est pas moins étonnante : dès qu'elle se sent blessée, elle fend les ondes avec une rapidité prodigieuse ; sa queue lui sert de gouvernail, et ses nageoires de rames ; elle laisse derrière elle une large et profonde voie, semblable à celle d'un navire qui vogue à pleines voiles ; et cette vélocité terrible, qu'elle doit à la souplesse de tous ses muscles, est ce qui multiplie le plus les dangers de la pêche et les fatigues des matelots.

Sous le nom de baleine ou de cachalot, cet animal se montre de temps en temps sur toutes les mers connues. Les Anglo-Américains, qui le trouvent non loin de leurs côtes, vont encore l'attaquer sur celles de l'Afrique occidentale, et dans les environs du détroit de Magellan. Les Portugais du Brésil le cherchent sur la côte de Loango et d'Angole. On le voit aussi dans la mer Baltique, quoiqu'il y soit assez rare. Mais la pêche annuelle et régulière des Hollandais et des peuples du Nord est établie dans les parages du Spitzberg et vers le détroit de Davis.

J'ai pensé qu'on seroit bien aise de trouver ici quelques détails fidèles sur une navigation et des travaux si dangereux. Je les ai puisés dans l'*Histoire des*

Découvertes, des Établissemens et des Pêcheries des Hollandais dans les mers du Nord, ouvrage qui mériteroit d'être plus connu.

Suivant l'auteur, c'est aux plages de glace fixe, vers les 77e., 78e. et 79e. degrés, que les pêcheurs rencontrent ordinairement la baleine. « Dès qu'elle est » aperçue au loin, ou que la chute des jets d'eau qui » jaillissent de ses évents annonce son approche, le » premier matelot qui la reconnoît donne le signal » convenu. Aussitôt les hommes destinés à servir la » première chaloupe s'y jettent avec une célérité in- » concevable, et font force de rames vers le poisson » signalé. Le harponneur, debout à la queue de la » chaloupe, tient d'une main le harpon, et de l'autre » la ligne qui y est attachée; dans cette attitude, il » lance l'arme meurtrière sur la baleine. On se sert » communément d'une sorte de mousquet qui reçoit » le manche du harpon, au moyen duquel on le lance » de plus loin, avec plus d'aisance et de force. Le » harponneur évite avec soin de diriger son coup sur » la tête de la baleine, parce que les ossemens et les » cartilages en sont extraordinairement durs, et que » la contexture en est impénétrable. La baleine a ce- » pendant sur la tête deux masses de chair molle, à » côté de ses évents: ces parties sont très-sensibles; » le harpon y entre facilement; il y fait une profonde

» blessure, et rarement l'animal atteint dans cette » partie peut s'échapper : mais c'est le seul endroit » de la tête où le harponneur tâche de frapper.

» Dès que la baleine se sent blessée, elle fuit avec » une impétuosité que rien ne peut égaler. Sa course » est si rapide, que, si la ligne qui suit le harpon » éprouvoit le moindre obstacle en se déroulant, la » chaloupe chavireroit en un clin-d'œil, et bientôt » couleroit à fond. Les pêcheurs apportent le plus » grand soin à empêcher que la ligne ne s'accroche » nulle part. Ils ont l'attention de la mouiller conti- » nuellement : sans cette précaution, son frottement » sur l'étrave enflammeroit l'une et l'autre, et le pois- » son, dégagé, emporteroit le harpon et la partie de » la ligne déjà filée. La baleine, se sentant frappée, » cherche la glace voisine, ou du moins les glaçons » errans détachés de la plage. Elle épuise souvent, » avant d'être fatiguée et sans ralentir sa course, les » cinq premières lignes dont chaque chaloupe est or- » dinairement pourvue. C'est alors surtout qu'il faut » redoubler d'attention pour éviter d'aller se briser » contre la glace. L'équipage du vaisseau suit des yeux » tous les mouvemens de la chaloupe ; et lorsqu'il » juge que la baleine est assez loin pour avoir déjà » filé la majeure partie des lignes, le second canot » met en mer sur le champ, et s'avance vers le pre-

» mer. Arrivé tout près de celui-ci, l'équipage attache
» successivement ses lignes à celles que la baleine em-
» porte, et cette opération continue jusqu'à la prise
» ou à la perte du poisson. — Quand le service se fait
» exactement, le secours n'est jamais attendu. Immé-
» diatement après que la seconde chaloupe a mis en
» mer, toutes les autres s'apprêtent à la suivre. Elles
» avancent vers celle qui a fait l'attaque, et vont se
» ranger autour d'elle, à la distance d'une portée de
» canon l'une de l'autre, pour se trouver près du
» poisson quand il reparoît sur l'eau. L'animal blessé
» remonte bientôt sur la surface. La douleur qu'il
» éprouve le tourmente et lui fait perdre haleine. Il
» cherche à se dégager du harpon, et fait pour cela
» les plus grands efforts; échauffé par ce pénible et
» douloureux exercice, il revient souvent à fleur d'eau
» pour respirer l'air et prendre de nouvelles forces.
» Les chaloupes s'en approchent alors, et le harpon-
» neur prend son temps pour le frapper une seconde
» fois. Si la baleine ne disparoît pas subitement après
» cette nouvelle blessure, toutes les chaloupes s'en
» approchent et se hâtent de la lancer, surtout lors-
» qu'on reconnoît qu'elle n'a plus assez de forces pour
» plonger de nouveau, ou lorsqu'on la voit reprendre
» haleine pour se remettre à la nage. On l'achève
» alors à coups de lance redoublés; et, pour la tuer

» plus facilement ; on dirige le fer entre les côtes, ou » on l'enfonce jusqu'aux entrailles de l'animal. — Il » expire dans peu de momens.

» Mais d'ordinaire, avant de se rendre, la baleine » donne encore bien de la peine aux pêcheurs. Lors- » qu'elle est atteinte du second harpon ou du pre- » mier coup de lance, elle se précipite au fond de » l'eau, et fuit avec la même vitesse que si elle n'avoit » qu'une blessure. Si la ligne éprouve une forte ten- » sion, on en conclut avec raison que le poisson » conserve la plus grande partie de ses forces ; si au » contraire elle est relâchée, ou si elle flotte sur l'eau, » on est assuré qu'il est affoibli, ou même qu'il est » déjà mort. Dans tous les cas, la disparition de la » baleine n'est jamais aussi longue après sa seconde » blessure qu'après la première. Ordinairement elle » ne reste qu'un moment sous l'eau après le premier » coup de lance. Si elle est atteinte au cœur ou aux » poumons, le sang sort en abondance par les deux » évents ; alors on l'approche davantage, on la lance à » coups redoublés ; tous ceux qu'on lui porte au dé- » faut des côtes sont mortels, et elle expire avant » d'avoir le temps de s'enfoncer une troisième fois » sous l'eau. Elle cherche constamment à gagner la » glace. Mais lorsqu'elle y parvient, après avoir été » dangereusement blessée, ne pouvant y tenir long-

» temps, elle en ressort malgré elle avant qu'on ait
» filé une ligne entière. La douleur cuisante de sa
» blessure, le harpon qu'elle emporte, la fatigue du
» combat qu'elle a soutenu, la perte de son sang, et
» le besoin de respirer l'air, la ramènent à la surface.
» Bientôt elle ne conserve plus de direction détermi-
» née dans sa fuite : elle nage uniquement pour re-
» prendre haleine, et ne pense plus qu'à employer
» contre ses ennemis la seule défense qui lui reste.
» On la voit uniquement occupée à parer les coups
» de lance, en s'agitant dans tous les sens, en se cou-
» vrant de sa queue et de ses nageoires. Elle en donne
» de si rudes atteintes, qu'il seroit très-dangereux
» pour les rameurs d'en être surpris; et, pour se sous-
» traire à ce danger, les harponneurs qui comman-
» dent la manœuvre forcent continuellement de rames
» pour gagner les deux côtés de l'animal à une cer-
» taine distance. Sans cette précaution ils seroient
» exposés à chavirer ou à voir leurs chaloupes brisées
» par les coups de queue de la baleine. Elle en porte
» aussi de terribles avec ses nageoires; et quand le
» courage, l'adresse, l'opiniâtreté des pêcheurs, ont
» surmonté tant de dangers, il leur arrive souvent
» de ne pouvoir empêcher la baleine d'aller s'ensevelir
» sous la glace, et de les priver ainsi du fruit de tous
» leurs travaux.

» Lorsque la baleine expire avant d'avoir gagné ce » dernier asile, son corps reste tourné sur le dos, et » dérive le ventre en l'air. La quantité d'huile et de » graisse qu'elle renferme la fait surnager : c'est alors » que les pêcheurs la retournent avec des cordes et » des chaînes de fer, et l'attachent le long du vaisseau. » Le dépècement de la baleine commence immédiate- » ment après. C'est une nouvelle opération difficile » et périlleuse, qui se termine par la fonte du lard et » la préparation des fanons. »

Il paroît certain que ce sont les Basques qui, les premiers, se sont livrés à la pêche de la baleine. Mais depuis long-temps cette école de la navigation et du commerce est malheureusement abandonnée par les Français.

(4) PAGE 91, VERS 11.

Si, cachant leur flambeau,
Les Hyades en pleurs sur le front du Taureau
Se dérobent au jour sous des voiles funèbres...

Après la mort d'Hyas, fils d'Atlas et d'Éthérie, les Hyades ses sœurs attendrirent les dieux par leur inconsolable douleur. Jupiter les changea en astres, et les plaça sur le front du Taureau. Cette constellation orageuse est toujours appelée par les poëtes latins

nimbosa, inserena Hyas, et au pluriel, *pluviæ, tristes Hyades.*

15) PAGE 92, VERS 3.

Hélas! chacun expire, à ton ordre fidèle,
Et, les bras suspendus au cordage rebelle,
Reste encore immobile, à son devoir lié,
Dans le poste fatal qui lui fut confié.

Les amateurs de la poésie anglaise reconnoîtront ici quelques vers imités de Thompson; il décrit, comme à son ordinaire, avec une magnificence prodigue, les glaces éternelles du nord, et termine en rappelant la déplorable histoire de sir Hugues Willoughby, qui fut envoyé par la reine Élisabeth pour découvrir un passage de l'océan septentrional dans la mer Pacifique par le nord-est. Voici la fin de ce morceau, littéralement traduite: « L'Océan lui-même ne peut résister à » la force qui le domte; mais dans toute la fureur de » ses tempêtes, emprisonné par un froid irrésistible, » il se sent enchaîné jusque dans le fond de ses abîmes, » et il lui est défendu de mugir davantage. L'œil se » perd dans une vaste étendue, blême et livide, hé- » rissée de vagues converties en rochers, livrée à un » deuil profond, et privée de toute vie; car la vie a » quitté ces affreux climats pour se réfugier dans le » sud. Malheureux ceux qui, engagés dans les glaces » amoncelées, voient le soleil disparoître au sein

» de cette mer pour des mois entiers, pendant que » renfermant la mort dans ses flancs, et ceinte d'un » froid décuple, la longue, longue nuit tombe avec » toute son horreur sur leurs têtes ! Telle fut la des- » tinée de ce Breton dont la proue chercha la pre- » mière (que n'ont point osé entreprendre les enfans » d'Albion !) le passage tenté depuis, si vainement en- » core, et que la nature jalouse semble avoir fermé » par d'éternelles barrières. Pris dans ces contrées hor- » ribles, au Spitzberg, il vit son vaisseau réduit à l'im- » mobilité, scellé dans une mer devenue pierre; et » lui-même, avec son malheureux équipage, dont » chaque homme épuisoit inutilement tous ses efforts, » fut changé en statue de glace; le marinier resta collé » au cordage, et le pilote à son timon. »

[16] PAGE 92, VERS 12.

C'est en vain que l'Aurore,
De son époux vieilli respectant le sommeil,
N'ouvre plus l'orient aux coursiers du Soleil.

Après les tempêtes et les glaces mobiles que les pêcheurs de la baleine combattent aux environs du pôle, rien n'est plus dangereux que les brumes qui les attendent à leur retour, au nord de l'Écosse et de l'Irlande. La sécurité qu'on porte aujourd'hui dans ces voyages périlleux prouve seule combien sont perfec-

tionnés tous les arts qui concourent à la navigation. Duguay-Trouin rapporte que, dans une croisière qu'il fit vers ces parages les timoniers de son vaisseau, pour abréger l'heure qu'ils devoient passer au gouvernail, retournoient le sablier avant qu'il fût entièrement écoulé; l'absence du soleil empêchoit de reconnoître leur infidélité par des observations astronomiques, et l'on eut un jour entier d'erreur dans le calcul du temps, au bout de quelques semaines de croisière.

[17] PAGE 93, VERS 5.

Un fil ingénieux, lancé par intervalle,
Calcule du vaisseau la vitesse inégale.

On sait que la ligne du loch, lancée d'heure en heure, mesure la rapidité de la course du vaisseau; ses résultats, combinés avec les observations astronomiques, sont la base de la navigation.

[18] PAGE 93, VERS 11.

Le fer a séparé leurs membres palpitans;
L'airain les a reçus, et ces lambeaux sanglans
Distillent, consumés par une flamme active,
La liqueur que Minerve enferma dans l'olive.

Les Hollandais avoient autrefois dans les îles et sur les côtes du Spitzberg des établissemens où se consommoient les résultats de la pêche, et leurs vaisseaux

revenoient avec l'huile de poisson extraite et préparée. Aujourd'hui tous les navires reprennent la route de la Hollande, et c'est dans les ports de la république que l'extraction de l'huile et la préparation des fanons sont fixées. Les chaudières dont on se sert dans la Nord-Hollande pour la fonte du lard de la baleine ont cinquante à cinquante-cinq pieds de diamètre. Il a été calculé que, dans les temps ordinaires, cette branche d'industrie, l'une des plus anciennes, et peut-être la plus analogue au caractère, à la patience, au génie des Bataves, occupoit environ deux cents de leurs navires dans les mers du Groënland et du détroit de Davis, faisoit circuler un capital de six millions de florins à vingt-cinq pour cent d'intérêt, entretenoit un très-grand nombre d'ouvriers et de familles indigentes, et formoit à l'état les marins les plus intrépides, les plus économes et les plus laborieux.

(9) PAGE 94, VERS 4.

De leurs vieilles erreurs les esprits s'affranchirent...

La renaissance des arts, l'invention de l'imprimerie et de la poudre à canon, l'usage de la boussole, la découverte de l'Amérique et du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, donnèrent sans doute un grand mouvement aux peuples du midi de l'Europe; mais, comme l'observe très-bien Raynal, « ces évène-

» mens, qui fixent à la fin du quinzième siècle une
» des plus brillantes époques de l'histoire du monde,
» n'opérèrent pas dans les mœurs une révolution aussi
» rapide qu'on est prompt à l'imaginer. Quelques villes
» anséatiques, quelques républiques d'Italie, allaient
» chercher à Cadix et à Lisbonne, devenus de grands
» entrepôts, ce que les deux Indes envoyoient de rare
» et de précieux ; mais la consommation en étoit tout
» à fait bornée par l'impuissance où étoient les na-
» tions de le payer. Elles languissoient la plupart dans
» une léthargie entière ; la plupart ignoroient les
» avantages et les ressources de leur territoire. Il
» fallut, pour mettre fin à cet engourdissement, un
» peuple qui, sorti du néant, répandît la vie et la lu-
» mière dans tous les esprits, l'abondance dans tous
» les marchés, qui pût offrir toutes les productions
» à plus bas prix, échanger le superflu de chaque na-
» tion avec ce qu'elle n'avoit pas ; qui donnât une
» grande activité à la circulation des denrées, des
» marchandises et de l'argent ; qui, en facilitant, en
» étendant la consommation, encourageât la popula-
» tion, l'agriculture, tous les genres d'industrie ! l'Eu-
» rope dut aux Hollandais tous ces avantages. On
» pardonne à la multitude de se borner à jouir, sans
» connoître les sources de la prospérité qu'elle goûte ;
» mais la philosophie et la politique doivent perpé-

» tuer la gloire des bienfaiteurs de l'humanité, et » suivre, s'il est possible, la marche de leur bienfai- » sance. » (*Hist. pol. et phil.*, tome VI.) Ce devoir est encore plus particulièrement celui de la poésie, plus reconnoissante que la philosophie et la politique. Au reste, pour se convaincre de la fidélité du tableau tracé par Raynal, il suffit de rappeler les dates. Les grandes navigations des Hollandais aux Indes orientales et en Amérique remontent à l'année 1595; à cette époque, leur commerce dans le nord de l'Europe étoit déjà très-considérable. Les Anglais, qui paroissent avoir surpassé toutes les nations connues dans la science de la marine et de la navigation, sont venus plus tard que les Bataves; ils ont profité de leurs travaux, et ne les ont pas fait oublier.

» PAGE 94, VERS 12.

Obscur et dédaigné dans les murs de Venise,
De l'immortel Génois l'émule ambitieux
Sous les drapeaux anglais chercha de nouveaux cieux.

Jean Cabot et Sébastien, son fils, tous deux nés à Venise, s'établirent en Angleterre sous le règne d'Henri VII. Les découvertes de Christophe Colomb remplirent bientôt l'Europe d'admiration, et la cour de Londres conçut l'espoir de partager le Nouveau-Monde avec celle de Madrid. Les deux Cabot, plus

la Virginie. Les relations du navigateur vénitien étoient presque oubliées. On regarda ce pays comme une nouvelle découverte; on en prit possession pour la reine Élisabeth; on lui donna le nom qu'il porte encore, en l'honneur de cette reine célèbre; et, peu de temps après, le chevalier Richard Grenvil et Walter Raleigh dont nous allons parler, y fondèrent une colonie. Cet établissement est de l'année 1586.

33) PAGE 94, VERS 21.

Et Raleigh, qui depuis trompé dans ses efforts
Rêva d'Eldorado les fabuleux trésors...

Dans le siècle qui suivit la découverte du Nouveau-Monde, le bruit se répandit qu'il y avoit dans l'intérieur de la Guiane un pays désigné sous le nom d'Eldorado, qui renfermoit des richesses immenses en or et en pierreries, et plus de mines et de trésors que Cortès et Pizarre n'en avoient jamais trouvé. On sait le parti que Voltaire a tiré de cette fable dans une des productions les plus cyniques et les plus originales de sa vieillesse. Mais, au seizième siècle, cette idée enflammoit l'imagination de tous les navigateurs. Elle entraîna surtout Walter Raleigh, l'un des hommes les plus extraordinaires, dit Raynal,

qu'ait produits la région la plus féconde en caractères singuliers. « Il avoit une passion extrême pour tout » ce qui avoit de l'éclat; une réputation qui éclipsoit » les plus grands noms; plus de lumières que ceux » que leur état attachoit uniquement aux lettres; » une liberté de penser qui n'étoit pas de son siècle; » quelque chose de romanesque dans les sentimens » et dans la conduite. Ce tour d'esprit le détermina » en 1595 au voyage de la Guiane. Il la quitta » sans avoir rien trouvé de ce qu'il cherchoit; mais » il ne manqua pas de publier, à son retour en Angle- » terre, une relation remplie des plus brillantes im- » postures dont on ait jamais amusé la crédulité » humaine. » Cependant il est certain que Walter Raleigh se faisoit illusion à lui-même et ne vouloit tromper personne. Il consacra la fin d'une carrière illustre à la poursuite de cette chimère. Après avoir fondé les colonies de la Virginie, commandé les escadres britanniques, joui long-temps de la confiance et de la faveur de la reine Élisabeth, il fut emprisonné par les ordres de son successeur, et condamné à perdre la tête. La sentence ne fut point exécutée; et Raleigh sortit de la tour de Londres, après dix ans de prison, pour aller de nouveau chercher les mines de la Guiane. Cette seconde expédition le conduisit au terme de ses travaux et de ses malheurs.

Elle excita des démêlés politiques entre le roi Jacques et la cour d'Espagne, et n'eut aucun des succès que Raleigh avoit promis. Il y perdit son fils aîné, le capitaine Keimis, son élève et son compagnon, qui se tua de désespoir; et, à son retour en Angleterre, le roi, le sacrifiant à son avarice trompée et à la vengeance du cabinet de Madrid, fit exécuter l'arrêt de mort porté contre lui plus de douze années auparavant. Cet arrêt ne l'avoit pas empêché de lui confier une escadre et la vie de ses sujets, tant qu'il avoit nourri son espérance des fabuleuses richesses d'Eldorado.

[23] PAGE 95, VERS 5.

Là, du temps qui peut tout l'éternelle influence
N'a pu sur des tombeaux endormir la vengeance;
Implacable, elle veille un poignard dans les mains.

On connoît la haine invétérée que les sauvages de l'Amérique septentrionale conservent aux descendans des premiers Anglais qui s'y établirent. Deux siècles écoulés n'ont pu l'éteindre, ni même l'affoiblir; et l'on a vu quel parti les agens de la cour de Londres ont tiré de cette passion terrible, pendant l'insurrection des colonies qui forment aujourd'hui les États-Unis.

[24] PAGE 95, VERS 10.

Hawkins portoit ses lois aux peuples du Zaïre.

Jean Hawkins est le premier Anglais qui ait montré le pavillon de sa nation sur les côtes occidentales de l'Afrique. On ne peut douter que les Français n'aient précédé tous les navigateurs modernes, même les Portugais, sur ces plages barbares, où s'est établi le commerce le plus odieux que la politique ait jamais autorisé. Il est vrai que les moyens dont une philosophie imprudente s'est servie pour le détruire ont amené des résultats encore plus affreux que ce commerce même, et des crimes qui révoltent encore plus, s'il est possible, la nature et l'humanité.

[25] PAGE 95, VERS 11.

L'imprudent Willoughby, digne d'un meilleur sort,
Près d'être enseveli sous les glaces du nord,
Jusqu'à son dernier jour insultant la tempête,
De l'océan chinois méditoit la conquête.

J'ai déjà parlé de ce malheureux navigateur dans une des notes précédentes, en rappelant les vers de Thompson qui célèbrent sa mémoire. Il est le premier qui ait tenté de pénétrer dans la mer des Indes par le nord-est de l'Europe. Il sortit de la Tamise, en 1553, accompagné du capitaine Richard Chan-

celler, qui, dans ce voyage, découvrit Archangel, et prépara l'établissement du commerce anglais en Russie. L'entreprise avoit été formée sur les plans et les instructions de Sébastien Cabot : cet homme illustre étoit persuadé de l'existence du passage du nord-est, et secondoit de sa fortune et de ses lumières une expédition que sa vieillesse ne lui permettoit plus de conduire. La catastrophe qui la termina ne dégoûta point les Anglais de ces recherches plus glorieuses qu'utiles. Les vaisseaux employés à la pêche du Groënland s'en occupèrent toujours avec plus ou moins d'intérêt : les capitaines Charles Jackman et Arthur Pett (en 1580), Hudson (en 1608), Jean Wood (en 1660), firent des tentatives plus directes, qui n'eurent pas de meilleurs succès. L'esprit des découvertes s'étant ranimé dans le siècle qui vient de finir, le capitaine Phips, aujourd'hui lord Mulgrave, dirigea de nouveaux efforts vers le nord-est, et l'espérance d'y trouver le passage désiré n'a été complètement dissipée qu'après le dernier voyage du capitaine Cook.

PAGE 95, VERS 16.

Forbisher sut au moins, heureux dans son malheur,
Ramener du couchant ses voiles vagabondes....

Le passage dont on vient de parler a été cherché

dans le nord-ouest de l'Amérique avec encore plus d'opiniâtreté que dans le nord-est de l'Europe. Le chevalier Martin Forbisher, l'un des plus grands hommes de mer qu'ait produits l'Angleterre, adopta les premières idées de Cabot, et fit une tentative inutile en 1576. Davis le suivit dix ans après : le détroit qu'il découvrit ne remplit point ses vues ; mais il a conservé son nom et le souvenir de ses travaux. La même gloire étoit réservée à Hudson (Hollandais au service de l'Angleterre), qui, dans le dix-septième siècle, fit trois voyages consécutifs pour trouver l'un ou l'autre passage. Weimouth (en 1602), Knight (en 1606), le chevalier Thomas Button (en 1611), Jacques Hall (en 1612), furent moins heureux, et ne laissèrent pas même un monument connu de leurs navigations. La liste des marins anglais qui se sont occupés de ces pénibles recherches est immortalisée par le grand nom de Cook, et terminée par celui de Vancouver, l'un de ses plus dignes compagnons.

[97] PAGE 95, VERS 18.

Dracke en sa course immense embrassa les deux mondes.

Des écrivains anglais, persuadés peut-être que le patriotisme justifie la mauvaise foi, ont prétendu que le chevalier François Dracke (qui partit de Plimouth en 1577) avoit le premier achevé le tour du monde.

Ils refusent cet honneur à Magellan, dont l'expédition remonte en 1519, parce qu'il fut tué dans une île voisine des Moluques avant la fin de son voyage; mais personne n'ignore que le vaisseau *la Victoire*, l'un des cinq qui composoient son escadre, arriva heureusement en Espagne, sous les ordres de Sébastien Cano. C'est à ce pilote illustre que Charles-Quint donna pour armoiries un globe terrestre, avec cette devise : *Primus me circumdedisti.* La mémoire de Dracke est trop justement célèbre, pour que la vérité puisse diminuer sa gloire. Il fut le premier navigateur de son temps; et, depuis cette époque, on ne trouve que le capitaine Cook qui, plus éclairé sans doute par les lumières générales, ait égalé son courage, sa patience et sa fermeté. Il y a plus d'un trait de ressemblance entre ces deux hommes fameux; tous deux ont agrandi le monde et la science de la navigation; tous deux, du sein de l'indigence et de l'obscurité, se sont élevés à la fortune et à la plus haute renommée : Dracke, revêtu des premiers grades militaires, commanda les flottes britanniques, et se distingua dans la guerre par des actions aussi audacieuses que ses voyages; Cook, plus modeste et plus cher à l'humanité, consacra tous ses travaux aux progrès des sciences et aux arts de la paix : Dracke obtint peut-être plus d'honneurs, mais la gloire de Cook fut moins

contestée. On voit dans les mémoires du règne d'Élisabeth que, malgré la faveur de cette reine éclairée, les courtisans, et des envieux qui se croyoient les rivaux d'un grand homme, reprochèrent à Dracke la bassesse de son origine. Le chevalier William Monson, qui a écrit la relation de son voyage autour du monde, fait à cet égard une observation qu'on a souvent répétée, mais jamais, ce me semble, avec plus de noblesse et de précision. « Les murs du palais de » Sylla, dit-il, étoient couverts des grandes actions » de ses aïeux; les vestibules de la maison de Marius » étoient tapissés de drapeaux enlevés à l'ennemi. » — (*Hist. nav. d'Angl.*, t. I.)

[28] PAGE 95, VERS 21.

Jékinson réunit par un lien durable
L'Anglais industrieux et le Russe indomtable.

Le capitaine Chanceller, qui, dans la malheureuse expédition de Willoughby, découvrit Archangel, avoit ouvert à ses compatriotes la route de la Russie. Antoine Jékinson y fonda leur commerce. Cet Anglais illustre remplit à la fois les fonctions d'amiral et d'ambassadeur, déploya des connoissances au-dessus de son siècle dans ses navigations sur la mer Glaciale, et des talens non moins rares dans ses négociations à la cour de Moscow. Il poussa jusqu'en Perse et dans

la Grande-Bukarie ses voyages, uniquement entrepris pour la prospérité de son pays, et fut le véritable créateur du commerce britannique dans ces régions, alors inconnues et sauvages, qu'on a depuis appelées avec raison les Indes septentrionales de l'Angleterre (1).

(9) PAGE 96, VERS 11.

Son avide puissance
D'un troisième univers embrassoit l'espérance.

La recherche des terres australes excita puissamment, à la fin du seizième siècle, l'ambition des Espagnols, maîtres du Mexique et du Pérou. A peu près dans le même temps, le commerce des Anglais et des Hollandais, solidement établi dans le nord de l'Europe, commençoit à suivre la route des Indes occidentales par le cap de Bonne-Espérance; les Espagnols tentèrent d'y pénétrer par la mer du Sud. On ne songeoit d'abord qu'à disputer aux Portugais la possession des Moluques; bientôt on se flatta de découvrir le continent austral. Parmi les nombreuses expéditions qui furent ordonnées par les vice-rois du Pérou, les

(1) Un Jefferson étoit ministre en Angleterre à l'époque où le traité d'Amiens a rendu la paix au monde. Mais l'ambition et la mauvaise foi du gouvernement britannique ont bientôt renversé ce grand ouvrage de la politique et de la raison.

plus remarquables sont celles d'Alvar de Mendana et de Fernandez de Quiros. On leur doit la découverte des îles de Salomon, des Marquises de Mendoça, et de plusieurs autres, qui presque toutes ont été retrouvées dans les dernières navigations autour du globe, après deux siècles d'oubli. Quiros étoit profondément convaincu de l'existence du continent austral; et peu s'en fallut qu'on n'égalât l'importance de ses découvertes à celles de Christophe Colomb.

30) PAGE 96, VERS 16.

L'Europe avec effroi vit ce despote avare,
Qui, pour tout asservir, concentroit dans sa main
Les doux fruits de l'Asie et l'or américain.

Il n'y a ici aucune exagération. La possession des Moluques et des îles à épiceries, enlevées aux Portugais, jointe à celle des mines du Mexique et du Pérou, avoit établi la puissance colossale de Philippe II sur des richesses inépuisables, et le rendoit maître du commerce universel. L'Europe entière dut craindre de tomber sous le joug de ce tyran; et peut-être ne dut-elle sa liberté qu'au secours d'une tempête et au courage d'une femme, (la reine Élisabeth).

31) PAGE 97, VERS 10.

Et quand le sang d'un fils souilloit son diadème...

La mort du jeune don Carlos est un des événemens

les plus tragiques et les plus touchans que l'histoire moderne offre au génie dramatique ; mais il faut un pinceau plus mâle que celui de Campistron pour le portrait de Philippe II. Cet auteur a traité le sujet de don Carlos, avec des circonstances romanesques, sous le nom d'*Andronic*. Sa pièce, dont on se souvient à peine aujourd'hui, eut cependant un succès prodigieux. On promet au public, depuis plusieurs années, deux nouveaux ouvrages sur le même sujet.

32) PAGE 98, VERS 19.

Contre elle vainement, par un effort immense,
Le démon du midi soulève sa puissance.

Tout le monde sait que les contemporains de Philippe II lui donnèrent ce titre ; la postérité le lui a confirmé.

33) PAGE 99, VERS 2.

Du sommet de ces monts consacrés à Pyrène...

Suivant une tradition mythologique assez connue, les Pyrénées doivent leur nom à la nymphe Pyrène, qui fut abusée par Hercule, et se retira dans ces montagnes pour éviter la vengeance de son père. Vénus fut adorée dans les Gaules sous le même nom.

PAGE 99, VERS 12.

Tolède, dont le rang touche au trône des rois;
Moncade, honneur des bords que l'Aréthuse arrose;
Et le sage Valdès, et le fougueux Mendoze...

Ce fut moins à son expérience et à ses talens qu'à l'éclat de son rang et de sa noblesse, qu'Alphonse Pérez de Guzman, duc de Médina-Sidonia, dut le commandement de cette flotte formidable, si vainement appelée par les courtisans de Philippe II *l'armée invincible;* les grands seigneurs, accourus de toutes les provinces de l'Espagne, se seroient retirés, si on leur avoit donné pour chef un homme d'une naissance inférieure à la leur. L'histoire a conservé les noms de ceux qui partagèrent les dangers de cette orgueilleuse expédition: don François de Tolède, de la maison des ducs de l'Infantado, montoit le vaisseau *le St.-Philippe;* il soutint, avec don Diégo de Pimentel, un combat très-vif et très-opiniâtre contre le lord Henri Seymour et le capitaine Guillaume Winter. Don Hugo de Moncade avoit joint l'armée espagnole avec les galères de Sicile; il fut tué après avoir donné des preuves de la plus haute bravoure. Don Pédro de Valdès et don Martin de Récalde étoient les deux officiers dont l'expérience et les services inspiroient le plus de confiance; le premier commandoit les vaisseaux de l'Ar-

dalousie ; le second, la division de Biscaye. Don Antoine de Mendoze avoit sous ses ordres l'escadre légère. On trouve sur les listes et dans les mémoires du temps une foule de noms moins connus, entr'autres celui du prince d'Ascoli, fils naturel de Philippe II.

(35) PAGE 100, VERS 1.

Howard qui, des Norfolck assurant les grandeurs,
Immortalise en eux sa race et ses honneurs ;
Seymour, son noble émule et son ami fidèle ;
Des marins d'Albion Dracke l'heureux modèle...

A cette foule de seigneurs espagnols, en qui le courage et la naissance ne pouvoient pas remplacer la science de la mer, l'Angleterre opposa aussi des plus grands noms, et surtout ses plus habiles marins ; le lord Charles Howard, grand amiral, commandoit en chef les forces navales de sa patrie ; mais les trois premiers navigateurs du siècle, F. Dracke, J. Hawkins et Martin Forbisher, étoient ses vice-amiraux. Une division, particulièrement destinée à protéger les côtes de l'Angleterre, fut confiée au lord Henri Seymour, second fils du duc de Sommerset. Justin, comte de Nassau, amiral de Zélande, bloqua dans le port de Dunkerque l'escadre assemblée par le fameux duc de Parme, et l'empêcha de se réunir à l'armée espagnole. Un enthousiasme général animoit la nation anglaise ; toutes

les villes maritimes fournirent des vaisseaux. La couronne n'en avoit alors que trente-quatre, et cent quatre-vingt-dix-sept furent réunis sous les ordres du grand amiral; Londres seule en équipa trente-huit; la commune publique en donna trente-deux à Drake. Il est vrai que l'art des constructions navales n'étoit pas ce qu'il est aujourd'hui; les navires de commerce, armés à la hâte pour une expédition imprévue, combattoient avec les vaisseaux de guerre, qui ne leur étoient pas fort supérieurs. Ceux des Espagnols, dont les historiens ont parlé comme d'une merveille, n'étoient remarquables que par leur architecture magnifique, dont les ornemens n'ajoutoient rien à la force, et ôtoient beaucoup à la légèreté; c'étoient les éléphans de Porus, portant une tour sur leur dos, contre les soldats d'Alexandre : leur pesanteur contribua beaucoup à leur défaite. On a dit souvent que cette flotte immense n'avoit péri que par la tempête, et l'on a répété le prétendu mot de Philippe II : *Je ne l'avois pas envoyée contre les vents.* Ce mot est douteux, et ce qu'il indique n'est point exact. Un historien contemporain assure que Philippe étoit à la messe quand il apprit les malheurs de son armée; qu'il mordit de rage un chandelier d'argent, et jura qu'au péril de son trône il vengeroit l'affront fait à ses armes. Probablement son hypocrisie d'habitude lui servit en-

suite à déguiser sa consternation. Il est d'ailleurs bien connu que les deux flottes ne combattirent point en bataille rangée; la science des évolutions navales, alors très-imparfaite, ne dirigea point leurs mouvemens; mais depuis le 16 juillet jusqu'au 30 il y eut presque chaque jour des actions meurtrières entre les vaisseaux des deux nations qui couvroient la Manche. Huit brûlots, lancés au milieu des Espagnols pendant qu'ils étoient à l'ancre, les forcèrent à couper leurs câbles; une partie de leurs bâtimens se brisa sur les côtes de France, d'autres furent pris par l'ennemi. Dracke, Hawkins et Forbisher attaquèrent ensemble le vice-amiral Récalde et le capitaine Alphonse de Læyva, qui eurent la gloire de les combattre avec un succès partagé. Enfin le vent de sud-ouest acheva la ruine de cette expédition gigantesque; l'armée espagnole, entièrement dispersée, ne put résister à la violence de la tempête et aux efforts des marins anglais. La reine Élisabeth fut presque témoin de leur triomphe, que son génie avoit préparé : cette femme intrépide étoit sur les côtes de son royaume; et tandis qu'on se battoit sur mer, elle passoit en revue ses troupes de terre. Essex, son favori, commandoit une division de ses vaisseaux; et ses plus illustres courtisans, les comtes de Cumberland, d'Oxford, de Northumberland, de Sussex, les lords Scheffield et Thomas Howard, les

Wentworth, les Cécil, les Harcourt, les Clifford, les Raleigh, s'étoient précipités sur la flotte, à la tête de la noblesse et des plus braves citoyens. Les Espagnols, animés par un intérêt moins puissant, combattirent loin de leur patrie, sur une mer qui leur étoit peu connue, sous un chef plus illustré par ses aïeux que par ses actions; l'événement, regardé comme un prodige dans le temps, fut ce qu'il devoit être, et n'a rien qui doive étonner la postérité.

[36] PAGE 101, VERS 3.

Guzman, le fier Guzman, loin de tous ses amis,
Sous des cieux inconnus, sur des bords ennemis,
Sans guide, sans espoir, précipite sa fuite...

Le duc de Médina-Sidonia, poursuivi par l'amiral Howard jusqu'à l'extrémité de l'Écosse, revint en Espagne par le nord de l'Irlande et par les Orcades. Dix-sept de ses vaisseaux périrent encore dans ces mers orageuses; il en avoit environ cent quatre-vingts, grands ou petits, quand sa flotte réunie entra dans la Manche; il n'en rentra que quatre-vingt-sept dans les ports d'où ils étoient partis.

[37] PAGE 102, VERS 17.

Ce navire élancé qui fuit vers l'horizon,
Plus léger que l'oiseau dont il porte le nom.

Le plus léger de nos vaisseaux, dit M. de Buffon,

a donné son nom à la frégate, l'oiseau le plus rapide que les navigateurs aient aperçu dans l'océan atlantique.

38) PAGE 103, VERS 7.

Tel qu'un jeune arbrisseau,
Des îles de Sommers le fragile vaisseau,
Inclinant ses deux mâts sur sa poupe légère,
Sans crainte et sans effort glisse sur l'onde amère.

Les Bermudes, découvertes en 1527 par l'Espagnol Jean Bermudès, sont appelées par les Anglais *les îles de Sommers*, du nom du capitaine George Somners, qui y fit naufrage en 1609. Trois ans après, fut formée à Londres une association qui peupla ces îles; la douceur et la salubrité du climat y attirèrent de nombreux colons; Waller, entr'autres, poëte aimable, ennemi des dissensions politiques et de la tyrannie de Cromwel, alla chercher le repos dans ces îles fortunées, et leur donna par ses vers une célébrité que les autres établissemens du nouveau monde ne doivent ordinairement qu'à l'avarice de l'ancien. Celui-ci ne possède aucun des trésors qui peuvent irriter la cupidité; ses productions sont le maïs, les légumes, les fruits de l'Europe et de l'Amérique; l'industrie des habitans s'y borne à la fabrique des toiles à voile, et surtout à la construction de ces petits bâtimens de cèdre ou d'acajou, dont la forme (sous le nom de brick et de goë-

lette) est imitée dans tous les chantiers du globe, mais dont on n'a jamais égalé la légèreté.

[39] PAGE 104, VERS 8.

L'habitant du Texel, dont l'audace n'aspire
Qu'à porter sur les flots sa libre activité,
Contre un joug imprévu noblement irrité,
D'armes et de vaisseaux couvrit l'onde soumise.

On a vu combien la science de la navigation et l'art de construire les vaisseaux avoient fait de progrès sous le règne d'Élisabeth. Les successeurs de cette reine éclairée, maîtres de la marine qu'elle avoit établie, affectèrent de regarder l'océan comme une partie de leur domaine. Cette prétention est ancienne; certains auteurs du moyen âge ont exposé dans des dissertations fort graves les droits de l'Angleterre à la souveraineté des mers qui l'environnent; et l'on devine aisément que tous ces auteurs sont anglais. Mais leur doctrine n'auroit pas été contestée en Europe après la défaite de l'*armée invincible*, sans l'énergie et la constance des Hollandais. « De toutes les guerres maritimes dont l'histoire a » conservé le souvenir, celle-ci, dit Raynal, est la plus » savante, la plus illustre par la capacité des chefs et » le courage des soldats, la plus féconde en combats » opiniâtres et meurtriers. » Souvent vainqueurs,

à la fin vaincus, les Bataves parurent tellement au-dessus de la fortune que la nature leur avoit faite, que même après leur chute l'Europe respecta long-temps une puissance qui n'étoit plus. Les Anglais durent la victoire à la forme de leurs vaisseaux, qui réunissoient la grandeur à la légèreté; il étoit difficile de les égaler dans les chantiers de la Hollande, où tous les ports manquent de profondeur. La marine batave, même de nos jours, n'a point de vaisseaux au-dessus de 74 canons; encore dans ceux-ci les fonds sont plus plats que dans ceux des autres nations, ce qui donne presque toujours à leurs adversaires deux avantages considérables, la célérité de la marche et la promptitude des évolutions.

40) PAGE 104, VERS 12.

Tromp, la flamme à la main, courut sur la Tamise,
Montrer ses pavillons insultés et vainqueurs.

Il n'y a pas de nom plus illustre dans les annales de la marine batave, que celui des deux amiraux Van Tromp (Martin et son fils Cornélius.) Le premier commença cette guerre sanglante qui fit tant d'honneur et tant de mal à sa patrie. Les Hollandais étoient bien loin de reconnoître la souveraineté de l'Angleterre sur les mers qui séparent les deux états; leur fameux publiciste Grotius l'avoit traitée de chimère

dans un ouvrage intitulé *Mare liberum*, auquel un anglais, nommé Selden, répondit par le *Mare clausum*, conservé religieusement dans les archives britanniques. Cette ancienne querelle fut renouvelée en 1652 par deux nations rivales et jalouses, qui cherchoient l'occasion de mesurer leurs forces. Martin Van Tromp reçut l'ordre de soutenir l'indépendance et l'honneur du pavillon batave; il en résulta bientôt un engagement meurtrier entre la flotte qu'il commandoit et celle de l'amiral Blake. Ce premier combat fut indécis; mais pendant que les Anglais s'attribuoient la victoire, Tromp bloquoit déjà la Tamise et désoloit le commerce de l'ennemi. Quelques mois après, il livra une seconde bataille à Blake, mit son escadre en désordre, lui enleva plusieurs vaisseaux, et le poursuivit jusque dans ses ports. On lui reproche, après ce triomphe, une jactance qui n'est ni dans le caractère des héros, ni dans celui de sa nation; il parcourut, dit-on, les côtes de l'Angleterre avec une branche de bouleau attachée à son grand mât, pour indiquer qu'il avoit purgé la mer britannique de ses prétendus dominateurs. Quoi qu'il en soit, il périt glorieusement dans une autre bataille contre le célèbre Monck, dont je parlerai plus bas. Son fils, Cornélius Van Tromp, hérita de ses talens, de son courage et de sa fierté; mais ses belles actions, dignes de son père

et de sa renommée, auroient été plus honorables pour lui et plus utiles pour son pays, s'il n'avoit eu le malheur d'être jaloux de Ruyter, qui l'accusa de l'avoir abandonné dans une occasion décisive. Il est juste d'observer aussi que ce reproche n'est pas prouvé.

(1) PAGE 104, VERS 14.

Évertzen, Wassenâr, ces vieux navigateurs...

Les deux Évertzen (Jean et Corneille), compagnons d'armes des deux Van Tromp, se distinguèrent dans tous les combats livrés par ces amiraux célèbres, furent nommés avec eux dans la victoire et dans la défaite, et périrent comme eux sur le champ de bataille; on les retrouve à côté des Van Tromp à chaque page de l'histoire; la poésie ne doit point séparer des noms que la gloire a réunis.

Wassenaër, baron d'Opdam, est aussi compté parmi les plus grands hommes de mer de son siècle et de sa patrie. Il commandoit l'armée de la république à la fameuse bataille du 3 juin 1665, qui fut gagnée par Jacques Stuart, alors duc d'Yorck. L'action dura neuf heures sans aucun avantage apparent; les Anglais remportèrent enfin la victoire, mais l'honneur de la journée est resté commun aux deux nations; les deux amiraux s'abordèrent, et le duc d'Yorck courut les plus grands dangers. Le comte de

Falmouth, favori de Charles II, le lord Muskerry et le second fils du lord Lindinton, furent tués à côté du prince, qui lui-même fut blessé à la main, et dont les habits furent couverts du sang de ses serviteurs et de ses amis. Le vice-amiral Lawson, l'un des meilleurs officiers de la marine anglaise, périt dans ce combat, ainsi que le contre-amiral Sampson et les comtes de Portland, de Malborough et de Rutland. On peut apprécier, par la perte des vainqueurs, quelle fut celle des vaincus. Les vice-amiraux Stillingwerf et Cortenaër furent tués; Wassenaër lui-même, après des efforts prodigieux, sauta en l'air avec son vaisseau, dont il n'y eut que cinq hommes de sauvés. Les deux Evertsen et Cornélius Van Tromp (qui resta le dernier sur le champ de bataille, et qui, dans une défaite si sanglante, étonna ses vainqueurs par la fierté de sa retraite) ramenèrent en Hollande les restes de la flotte. Les Anglais n'osèrent pas la poursuivre malgré leur victoire, et se contentèrent de l'observer jusqu'à sa rentrée dans les ports. (Voyez l'*Histoire universelle d'Angleterre*, la *Vie de C. Van Tromp*, etc.)

(42) PAGE 104, VERS 22.

Monck, l'appui de l'état et le vengeur des rois.

Ceux qui ne voient dans le général Monck que le vengeur de Charles Ier. et le restaurateur de la mo-

narchie anglaise, admirent un politique impénétrable, qui connut à fond la science d'attendre, et qui, par l'énergie concentrée d'un caractère plein de constance, profitant de tous les évènemens, et quelquefois les faisant naître, exécuta l'entreprise la plus difficile, celle d'arracher un grand peuple à des erreurs longtemps victorieuses, et à des tyrans que lui-même il avoit eu le malheur de servir. Mais ce n'est encore que la moitié de cet homme illustre. Ses talens militaires furent aussi brillans que sa conduite avoit été sages; il se montra tour à tour à la tête des flottes et des armées, également capable de commander et de vaincre sur terre et sur mer; exemple qu'avoit donné deux siècles auparavant ce fameux comte de Warwick qui fit comme Monck le destin de ses rois et de son pays. Au reste, c'est seulement comme un des amiraux les plus célèbres de la Grande-Bretagne que Monck devoit être nommé dans ce poëme, et ses titres à cet égard sont connus. En 1653, ayant sous ses ordres et sur son vaisseau l'amiral Dean, officier d'une réputation méritée, et les vice-amiraux Penn et Lawson, il attaqua l'escadre hollandaise commandée par Martin Van Tromp, Ruyter, Evertzen et de Witt. Au milieu de l'action, Dean tombe mort à ses côtés; Monck imperturbable le couvre de son manteau, dérobe à l'équipage un accident qui pouvoit affoiblir sa con-

fiance, continue le combat, poursuit les Hollandais jusque sur leurs côtes; et ce n'est qu'après la victoire qu'il se permet de pleurer son ami. Peu de mois après, Monck livra aux mêmes adversaires une seconde bataille plus opiniâtre et plus sanglante. « Il avoit observé, dit l'historien Burchett, que la nation anglaise » étoit fatiguée de la guerre; il vouloit en amener la » fin par une action décisive; et, comme la prise d'un » vaisseau, pendant le combat, en occupe toujours » plusieurs qui sont chargés de le conserver, il défen- » dit de faire ou de recevoir aucun quartier; en sorte » que la mer fut bientôt couverte de débris et de ca- » davres. » Cette bataille dura trois jours; le second fut signalé par la mort glorieuse de Martin Van Tromp; à la fin du troisième, Évertzen fut fait prisonnier; et l'armée batave, affoiblie, dispersée et vaincue, ne regagna qu'avec peine les ports de la Meuse et du Texel.

Après le rétablissement de Charles II, Monck, devenu duc d'Albermale, élevé au plus haut degré de fortune et de considération, regardé comme l'arbitre de l'Angleterre et comme l'un des hommes les plus extraordinaires de son siècle, ne cessa point de servir, comme s'il avoit eu tous ces titres à acquérir. On le vit, en 1666, attaquer avec des forces inférieures l'armée hollandaise commandée par Ruyter, J. Evertzen, et C. Van Tromp. Ce combat terrible se soutint ou se

renouvela pendant quatre jours consécutifs ; J. Evertzen et les contre-amiraux Staghower et Vanderhulst y furent tués. Il fallut toute la bravoure et les prodigieux talens de Ruyter et de C. Van Tromp réunis pour réparer de telles pertes et conserver encore l'avantage. Les Anglais perdirent de leur côté le vice-amiral Berkley et le contre-amiral Mings, deux officiers du plus grand courage ; le chevalier Georges Ascough, l'un de leurs plus célèbres marins, fut fait prisonnier, et son vaisseau brûlé ; plusieurs autres eurent le même sort. La retraite de Monck fut admirée de Ruyter, et c'est là son plus grand éloge. Il joignit la division du prince Rupert, combattit encore, et laissa la victoire indécise. — Je ne pousserai pas plus loin les détails de ces évènemens, qui sont assez généralement connus, quoique l'histoire n'en soit pas écrite d'une manière digne du sujet. — On peut consulter les *Vies de Ruyter* et des deux *Van Tromp*, l'*Histoire navale de l'Angleterre*, etc.

43) PAGE 105, VERS 1.

Ce glorieux Russel, qui semble d'âge en âge
Aux Bedfort ses enfans transmettre son courage...

L'amiral Russel, l'un des plus grands hommes de mer que l'Angleterre ait produits, est assez connu par sa fameuse victoire de la Hogue, qui commença la

ruine de la marine française; de cette marine sortie du néant à la voix de Colbert et de Louis XIV, et dont l'éclat passager étonna toute l'Europe. Le nom de Russel, qui est celui des ducs de Bedfort d'aujourd'hui, n'est pas moins célèbre dans les annales du parlement et du patriotisme que dans celles de la marine britannique.

(44) PAGE 105, VERS 4.

Ce Stuart, que bannit son pays indigné,
L'honneur du trône, hélas! s'il n'avoit point régné,

Jacques II, de l'aveu même de ses ennemis, étoit le prince le plus instruit de son siècle dans tout ce qui regarde le commerce et la navigation. On a vu (dans la note 41) les détails de sa victoire sur la flotte batave, après la mort de Wassenâr-Opdam. Peu de temps après, quand le prodigue et voluptueux Charles II vendit à l'orgueil blessé de Louis XIV l'alliance de l'Angleterre contre la Hollande, le duc d'Yorck commanda les escadres réunies des deux monarques; les Français avoient à leur tête le comte d'Estrées; Ruyter conduisoit les Hollandais. Une bataille sanglante, livrée le 19 mai 1772, fit briller de nouveau le courage, les talens et les connoissances navales du prince. Le comte de Sandwich, qui commandoit sous lui, fut tué dans l'action; les Hollandais

y perdirent Corn. Évertzen ; et si la victoire fut indécise, le père Daniel avoue que l'inexpérience des Français en fut la principale cause. Des services aussi éclatans, et du genre le plus estimé chez les Anglais, sembloient promettre à Jacques II un règne glorieux et tranquille : mais à peine l'eut-il commencé, qu'il méconnut également sa véritable gloire et ses plus chers intérêts ; son zèle superstitieux et fanatique le fit précipiter du trône qu'il avoit défendu et qu'il pouvoit honorer. Il est évident que, pour son repos et pour sa mémoire, son plus grand tort fut de régner ; car ce qui fit le crime du roi n'eût été qu'une erreur chez un particulier ; et si Jacques II fût resté duc d'Yorck, son nom seroit encore révéré par les Anglais comme celui d'un prince ami du commerce, et d'un amiral souvent victorieux.

45) PAGE 105, VERS 17.

La Meuse eut ses Ruyter,..

Ruyter est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rappeler ses titres : le plus glorieux sans doute est celui de *défenseur de son pays*, qui lui fut donné par un décret solennel des états-généraux, après une victoire signalée sur les Anglais. Il prouve, par un exemple trop rare, que les grands hommes forcent quelquefois leurs contemporains à les traiter comme la postérité.

[46] PAGE 105, VERS 17.

La Seine eut ses Tourvilles.

(Voyez la notice sur le maréchal de Tourville, dans la troisième note du septième chant.)

[47] PAGE 106, VERS 8.

Nos flottes, de Cartier retrouvant les vestiges,
Au Canada soumis faisoient chérir nos lois...

Jacques Cartier, habile navigateur de St.-Malo, fut le premier Français qui remonta le fleuve St.-Laurent, en 1534; ces côtes, alors sauvages, avoient été reconnues onze années auparavant par le Florentin Verazzani, qui étoit au service de François Ier., et plus anciennement par les pêcheurs basques et bretons.

[48] PAGE 106, VERS 13.

Ces remparts où Montcalm, abandonné du sort,
Léguoit à son pays la gloire de sa mort...

On se rappellera sans doute la belle résistance de M. de Montcalm, à la tête d'un petit nombre de Français et de Canadiens, contre l'armée anglaise, commandée par Wolf, qui fit, en 1759, la conquête du Canada. Les deux généraux furent tués dans la même action, également dignes des éloges et des

regrets de leur pays. Mais la mort de Montcalm fut plus funeste au sien, en ce qu'elle entraîna la perte de cette ancienne colonie, qui fut si long-temps l'école de notre marine et de notre navigation.

PAGE 106, VERS 19.

Ces lieux trop négligés, quand nos rivaux plus sages
Du monde américain partageoient les rivages...

Quand les Français commencèrent à s'établir sur le fleuve St.-Laurent, les Espagnols et les Portugais, qui occupoient et ravageoient les plus belles parties du Nouveau-Monde, et les Anglais même, chez qui la jalousie du commerce est à la fois une maxime d'état et un sentiment de chaque citoyen, crièrent de tous côtés à l'injustice. « Il est plaisant, dit alors François Ier. » que ces nations partagent tranquillement l'Amérique » entr'elles, sans souffrir que j'y prenne la moindre » part; je voudrois bien voir l'article du testament » d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage. » Malheureusement les premières tentatives des Français ne furent ni suivies, ni protégées; tandis que les nations rivales étendoient et consolidoient leurs colonies, la France, livrée à la fureur des querelles religieuses, oublioit l'Amérique, et se déchiroit en Europe de ses propres mains. Coligni seul, demeuré citoyen au milieu des guerres civiles, encouragea parmi nous le

premier essor du commerce et de la navigation ; il essaya de leur ouvrir le Brésil et la Floride, où il fonda des établissemens qui périrent avec lui. Le Canada même fut long-temps négligé : mais enfin, sous le règne de Louis XIV et sous le ministère de Colbert, quand la nation s'éleva tout à coup à tous les genres de prospérités et de gloire, cette colonie fixa l'attention de sa métropole, et commença d'exciter l'envie de ses ennemis.

(50) PAGE 107, VERS 5.

A la voix de Louis, leur naissante industrie
D'un tribut indigent secourut la patrie.

Le Canada coûtoit beaucoup et rapportoit peu. Selon Raynal, le revenu public ne s'y éleva jamais au-dessus de 300,000 francs. Il n'en étoit pas moins important par les secours et les approvisionnemens qu'il fournissoit à nos îles, et surtout par les ressources qu'il offroit à la pêche, à la marine et au commerce des pelleteries. Les Anglais l'attaquèrent deux fois inutilement. — En 1691, le chevalier Guill. Phips y débarqua deux mille cinq cents hommes, sous les ordres du lieutenant-général Walley, qui fut vivement repoussé par le comte de Frontenac, et forcé de se rembarquer, après avoir perdu son artillerie et

ses plus braves soldats. En 1711, les escadres britanniques, qui commençoient à dominer sur toutes les mers, parurent de nouveau sur le fleuve Saint-Laurent. Mais le chevalier Hoveden-Walker, avec 12 vaisseaux de ligne, 32 navires de transport, et 6,000 hommes de troupes, échoua complètement dans une entreprise, qui n'exigeoit pas des forces aussi considérables. Les Anglais y perdirent neuf cents hommes et huit de leurs bâtimens. Cependant l'empire immense qu'ils avoient fondé dans l'Amérique septentrionale leur sembloit mal affermi, tant que le Canada restoit à la France. Une époque, à jamais fameuse par nos malheurs et par nos fautes, le fit passer sous leur joug : et ce qui prouve combien les calculs de l'ambition sont incertains, c'est que la domination exclusive de l'Angleterre sur le nord de l'Amérique, cette domination achetée par des efforts si longs et des triomphes si pénibles, s'est écroulée tout à coup, au milieu de la paix, dans des jours de puissance et de gloire, quand elle croyoit n'avoir plus rien à craindre de ses rivaux humiliés; exemple frappant et mémorable qui ne corrigera ni les individus ni les nations.

[51] PAGE 107, VERS 8.

Les Barts, les Duguay-Trouins, les Cassards, les Forbins.

Ne pouvant offrir à chacun de nos marins célèbres un hommage séparé, j'ai réuni dans ce vers les noms de ceux qui se rendirent les plus redoutables par l'audace de leurs entreprises, par la multitude de leurs succès, et par une manière de combattre qui leur fut commune. La bataille de la Hogue avoit affoibli la puissance navale de Louis XIV. Cassard, Duguay-Trouin, Forbin, Jean Bart, abandonnant alors le système des grandes armées, ne voulurent que des escadres légères pour désoler le commerce de l'ennemi. Ce plan fut exécuté par eux avec tant de talent et de persévérance, que, dans les deux guerres terminées par les traités de Ryswick et d'Utrecht, l'Angleterre perdit plus de quatre mille cinq cents navires, fut souvent insultée sur ses propres rivages, et vit enlever, jusque sous le canon de ses forts, les richesses qu'elle attendoit de l'Asie et de l'Amérique.

[52] PAGE 107, VERS 13.

A balancer Toulouse, et Tourville, et Duquêne.

Le même motif qui m'a fait réunir les noms cités dans la note précédente m'engageoit à ne point

séparer ceux qui sont l'objet de celle-ci. Les uns furent illustrés par nos armateurs les plus intrépides; les autres rappellent nos plus habiles amiraux. Tourville et Duquêne sont assez connus. Quant au comte de Toulouse, fils naturel de Louis-le-Grand, il ne dut point au seul avantage de sa naissance le commandement de nos flottes; et l'on sait qu'il gagna sur les Anglais la bataille navale de Malaga, dont la marine française a droit de s'enorgueillir.

(*Voyez les notes du septième chant.*)

53) PAGE 107, VERS 14.

La victoire incertaine,
Aux rives de la Hogue infidèle aux Français...

(*Voyez la première note du septième chant.*)

54) PAGE 107, VERS 16.

Lagos les vengeant par de nouveaux succès...

Il est reconnu que les suites de la bataille de la Hogue n'ont jamais été complètement réparées; et l'on regarde avec raison cette journée funeste comme l'époque et la cause d'une décadence marquée dans la puissance maritime de la France. Mais il falloit plus d'une défaite pour achever la ruine de ce grand édifice, le monument le plus extraordinaire du règne et du génie de Louis XIV. Aussi nos armateurs conti-

nuèrent à désoler le commerce des ennemis; et leurs succès furent si multipliés, les plaintes qui retentirent dans le parlement d'Angleterre furent si douloureuses, que le gouvernement britannique se vit obligé d'employer toute sa marine à la protection des flottes marchandes. Il avoit environ 90 vaisseaux de ligne en mer, sous les ordres du chevalier Roock. Cet amiral en détacha 26 pour escorter lui-même les convois du Levant et de la Méditerranée, composés de plus de 300 voiles. Les deux tiers appartenoient à l'Angleterre; le reste à la Hollande et aux villes Anséatiques. Le maréchal de Tourville, avec 72 bâtimens de guerre, alla mouiller dans la baie de Lagos pour attendre que les Anglais doublassent le cap Saint-Vincent. Un peu d'impatience, et les signaux prématurés des vaisseaux observateurs, le firent courir au-devant de l'ennemi, qui venoit se livrer lui-même. Ce mouvement précipité, joint à la faveur du vent, qui changea dans le moment de l'attaque, sauva la moitié de la flotte anglaise. Le reste fut pris ou détruit. Plus de 60 navires furent brûlés; plusieurs se brisèrent sur la côte; environ 30 tombèrent entre les mains de Tourville. Roock, témoin impuissant de ce désastre, engagea, malgré l'avis de l'amiral hollandais Vandergoës, un combat inégal avec une partie de l'armée française, et, forcé bientôt à prendre la

fuite, il abandonna trois vaisseaux bataves de 60 canons, qui se rendirent après une vive résistance. On poursuivit les restes de cette flotte opulente. Le chevalier de Coëtlogon alla, jusque sous les batteries de Gibraltar, brûler cinq vaisseaux de 36 à 50 canons. Quatre autres se détruisirent eux-mêmes dans la baie de Lagos. Enfin, le commerce britannique, seul, perdit en cette occasion près de 80 navires, évalués 36 millions; et c'est ainsi que le maréchal de Tourville, s'il n'eut pas l'avantage de réparer tous les malheurs de la Hogue, eut au moins le plaisir de les venger.

55) PAGE 108, VERS 9.

C'est lui qui féconda ce rivage inhumain
D'où le Cimbre farouche entraîné par la faim,
Conquérant qu'exiloit sa stérile patrie,
S'élançoit autrefois sur l'heureuse Italie.

On peut en croire le témoignage des historiens, quand il est d'accord avec la nature des lieux, monument toujours plus véridique et plus durable que les écrits des hommes. C'est la pauvreté d'un territoire qui ne suffisoit point à la nourriture de ses habitans, qui fit sortir de la Chersonèse-Cimbrique ces hordes féroces, qui ravagèrent en courant la Germanie et les Gaules, pour venir tomber sous le fer de Marius, aux

environs d'Aix (en Provence), et sous les murs de Vérone.

[56] PAGE 108, VERS 14.

L'Europe les a vus, dans un combat fameux,
Vengeant de tout le Nord la liberté commune,
D'Albion triomphante étonner la fortune.

Les Anglais ne s'attendoient point que le gouvernement danois, exclusivement livré depuis un siècle à des travaux pacifiques et bienfaisans, oseroit combattre, avec des forces très-inférieures, une escadre commandée par le plus audacieux de leurs amiraux: c'est ce qu'ils ont éprouvé devant Copenhague, le 2 avril 1801. Si le succès presque indécis de cette sanglante journée n'a pas suffi pour assurer aux Danois l'usage de ces droits imprescriptibles, qu'une nation indépendante n'abandonne jamais sans péril et sans déshonneur, il a suffi du moins pour modérer les prétentions d'une puissance qui, dans le dictionnaire de sa politique, semble avoir mis le mot *utile* à la place du mot *juste*.

[57] PAGE 109, VERS 10.

Sa main vient de lancer sur l'onde hyperborée
Ce navire léger qui porte sur les flots
L'avenir d'un empire et l'espoir d'un héros.

Le vaisseau construit par Pierre-le-Grand fut en

effet conduit dans la Baltique, et doit être conservé religieusement dans l'arsenal de Cronstadt; mais il n'est pas exact de dire, comme je l'ai fait dans ce poëme, qu'il ait porté le créateur de la Russie des ports de Hollande à l'embouchure de la Néva.

[58] PAGE 110, VERS 1.

Des drapeaux lumineux s'agitent dans les airs....

On trouvera dans l'*Encyclopédie*, et dans l'utile dictionnaire de M. Valmont de Bomare, la description des aurores boréales qui m'a fourni les principaux traits de ce tableau. — Ces espèces d'étendards qui brillent dans l'air, cette couronne d'étoiles qui se fixe ordinairement au zénith, ne sont pas des inventions poétiques, mais des phénomènes aujourd'hui bien connus.

[59] PAGE 112, VERS 7.

» Des sommets du Caucase aux portes de Byzance,
» Catherine a dicté les lois de sa vengeance....

Cette grande femme (je répète ici l'expression de M. de Buffon) a sans doute usé rigoureusement des droits de la victoire. La justice, qui pose froidement les bornes de l'ambition, peut condamner l'invasion de la Tauride, et ces brillans projets sur la Grèce que

la philosophie et la poésie ont célébrée tant de fois : il faut observer cependant que les conseils d'une politique intéressée avoient rendu les Turcs coupables de deux agressions téméraires; et Catherine, forcée de vaincre, n'étoit pas obligée de pardonner. La malheureuse Pologne n'avoit pas les mêmes torts : mais si le bonheur de ses peuples doit un jour absoudre la force, du crime de les avoir conquis, on aime à croire qu'Alexandre Ier. justifiera Catherine, et n'aura pas besoin de l'être à son tour.

60) PAGE 113, VERS 20.

Un jour l'heureux Orloff, triomphant sur les flots...

Soixante ans après que Pierre-le-Grand eut bâti la première cabane à l'embouchure de la Néva, une armée navale est sortie de ce fleuve, sous les ordres du comte Orloff. Elle a traversé l'Océan germanique, la Manche, une partie de l'Atlantique, et a montré son pavillon victorieux sur toutes les côtes de la Méditerranée. Maîtresse de l'Archipel, elle a ranimé l'espérance de la liberté dans l'ancienne Grèce, et répandu la terreur jusqu'aux portes de Constantinople. Cette expédition n'a pas été l'ouvrage d'une puissance éphémère, qui consume d'avance tous ses moyens et dévore son avenir pour briller un moment : la grandeur de la

Russie n'a fait qu'augmenter depuis cette époque; ses armées dictent la loi dans le Nord et dans l'Orient, tandis que ses flottes dominent sur la Baltique et le Pont-Euxin. L'histoire n'offre aucun exemple d'une élévation si rapide et si soutenue; et sans doute il appartenoit au poëme de *la Navigation* de rappeler ce phénomène politique, ouvrage d'un empereur qui construisit des vaisseaux, et qui développa son génie dans les chantiers de Sardam.

ARGUMENT

DU CHANT SEPTIÈME.

Attachement des marins à leur patrie, même lorsqu'elle est ingrate. Bataille de la Hogue, et Jacques Stuart. Tactique navale inventée par André Doria, perfectionnée dans les siècles modernes. Élévation et puissance maritime de l'Angleterre : elle a trouvé des rivaux dignes d'elle. Mort de Ruyter à Syracuse, et victoire du comte de Toulouse devant Malaga. Décadence de la marine française ; la liberté la fait renaître, l'anarchie la détruit. Incendie de la flotte et de l'arsenal de Toulon.

LA NAVIGATION

POÉME.

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT SEPTIÈME.

Il est un sentiment dont le charme vainqueur
Au lieu qui nous vit naître attache notre cœur;
Qui, de nos souvenirs formant nos espérances,
Rapproche les climats, efface les distances,
Et s'emparant de l'homme au sortir du berceau,
Le conduit dans la vie, et choisit son tombeau.
Ce penchant, qu'à l'honneur confia la nature,
Au milieu des revers s'affermit et s'épure;
Ami de l'infortune, il suit ses pas errans;
Mille fois on l'a vu du peuple et des tyrans,
Également cruels dans leurs fougueux caprices,
Étonner la vengeance et braver les supplices.
Vous, qu'un arrêt barbare autant que solennel
Exila trop long-temps loin du toit paternel,

De nos tristes débats complices et victimes ;
Vous, dont on punissoit les erreurs par des crimes ;
Ce noble sentiment adoucit vos destins.
Hélas ! vos derniers vœux, sur les fleuves lointains,
Ne demandoient au ciel, après tant de misères,
Que d'unir votre cendre à celle de vos pères.
Mais quand Bellone en feu, poursuivant votre exil,
De l'Ister et du Rhin jusqu'aux sources du Nil
Porta du nom français la terreur et la gloire ;
Abattus, condamnés, trahis par la victoire,
Vos cœurs (tant la patrie a sur nous de pouvoir !)
Jouirent des succès qui trompoient votre espoir ;
Et votre ame étonnée, oubliant vos alarmes,
Osa s'enorgueillir du sujet de vos larmes.

Ainsi, lorsqu'à la voix de ses maîtres nouveaux,
L'audacieux Russel embrasa nos vaisseaux,
Nos vaisseaux qui portoient Stuart et sa fortune ;
Sur leurs débris fumans que vomissoit Neptune
Stuart sembloit revoir ses antiques lauriers ;
Plus Anglais que monarque, il vantoit ces guerriers
Qui, dans sa foible main, par des exploits funestes,
Du sceptre paternel avoient brisé les restes ;

Et, fier de ses sujets au sein de sa douleur,
De leur gloire ennemie il parait son malheur.
Mais celle des vaincus consola leur défaite :
L'honneur avoit parlé ; la prudence muette, (2)
Entraînée au combat qu'il falloit éviter,
Brava tous les périls au lieu de les compter.
Le nombre, dont la force enchaîne la fortune,
De deux peuples rivaux la vengeance commune,
Cet art qui, désormais vainqueur des élémens
De cent vaisseaux unis règle les mouvemens,
Et leur masse flottante et leur ligne immobile,
Rien n'a pu l'étonner ; rien n'arrête Tourville. (3)
Le pilote aguerri partage son ardeur ;
L'œil fixé sur la voile et l'aimant conducteur,
Il lance le vaisseau sur l'onde qui bouillonne ;
L'éclair sort de ses flancs, le feu luit, l'airain tonne ;
Sur ses mâts ébranlés voltigent dans les airs
Ces signes du combat, ces pavillons divers,
Qui, sans cesse guidant la valeur empressée,
Remplacent la parole et peignent la pensée ; (4)
Des volontés du chef interprètes certains,
Leur langage muet révèle ses desseins.

Mais l'ame des Français a deviné Tourville.
Sage et vaillant Nesmond, Villette, d'Amfreville,
Et toi, Château-Morand, guerrier long-temps fameux
Par les exploits d'un jour, et d'un jour malheureux!
Non, vous n'attendez point qu'un héros vous appelle;
La proue impatiente, à leurs transports fidèle,
Sur les pas de Tourville emporte leurs vaisseaux
Dans le sillon mouvant qu'il trace sur les eaux.
Russel les reconnoît à leur noble imprudence:
Sa flotte au même instant se divise, s'élance,
Et, par un long détour se ralliant soudain,
Entoure ses rivaux qui la pressent en vain.
Sous leurs coups redoublés la mer gronde, enflammée;
Du milieu de ses flots une ardente fumée
S'élève en tourbillons dans les champs de l'éther,
Comme un nuage affreux sillonné par l'éclair.
Bientôt enveloppé de ces vapeurs funèbres,
L'astre du jour s'éteint; Phébé dans les ténèbres,
De ce combat aveugle augmentant les terreurs,
Fuit, et rougit son front de sanglantes lueurs.
Cependant sur ses bords la Neustrie en alarmes
Voit la nuit s'enflammer; le bruit confus des armes,

Les cris des matelots, le peuple, les soldats,
Vers le rivage ému précipitant leurs pas,
Sur le sombre Océan l'airain qui tonne encore,
Les nocturnes signaux qu'un feu mouvant colore,[6]
Et qui semblent au port ramener les vainqueurs,
De crainte et d'espérance ont rempli tous les cœurs.
Le jour dévoile enfin la vérité terrible.
Mais Tourville vaincu semble encore invincible;
Tous ses vaisseaux, rendus aux rivages français,
De son heureux rival démentent les succès;
Que dis-je ? ils alarmoient sa victoire incertaine:
Soudain l'onde mugit, recule, et sur l'arène
Ces superbes vaisseaux s'agitent vainement;
Le flot qui les portoit s'écoule en écumant;
Il fuit, il se dérobe à leurs poupes captives,
Et la mer infidèle abandonne ses rives.[7]
O rochers de la Hogue ! ô momens pleins d'effroi!
Déplorable Stuart, hélas ! c'est devant toi
Que tes propres vengeurs, armés pour ta défense,
Viennent anéantir ta dernière espérance !
De ton destin jaloux le funeste ascendant
Avoit déjà trompé leur courage imprudent.

Il les presse, il poursuit leur défaite imprévue.
Au spectacle nouveau de leur flotte vaincue,
Neptune a soulevé ses flots tumultueux ;
Il s'étonne de voir ces vaisseaux glorieux,
Que suivit si long-temps la fortune docile,
De nos ports consternés solliciter l'asile,
Les autres sur le sable entr'ouverts et brisés,
Toi-même tout à coup dans les airs embrasés
Tu les vis se dissoudre, et Russel implacable
Consommer sans péril ta perte inévitable.
De l'erreur d'un moment tel fut le triste fruit !
Le courage exalté, que l'honneur seul conduit,
Souvent sut plaire à Mars, et régna sur la terre ;
Mais Neptune trahit sa fougue téméraire.
Eh ! que peut, en effet, dans ses combats savans,
La valeur d'un soldat contre l'onde et les vents,
Contre cet art nouveau dont l'étude profonde
Agrandit tous les arts pour commander au monde ?
Rebelles ou soumis, les élémens rivaux
Assurent son triomphe et servent nos vaisseaux.
C'est peu qu'ils aient bravé, d'une course assurée,
L'inclémence des airs tourmentés par Borée ;

Que de l'onde écumante ils déchirent le sein ;
Que la terre affermie et changée en bassin
S'élève sur la mer et leur offre un asile ;
Que le feu, maîtrisé par le nocher tranquille,
Dans les flancs de l'airain s'embrase, et sans effort
Chasse un fer arrondi qui porte au loin la mort ;
Il faut que désormais l'art chéri d'Uranie
Par un pouvoir plus grand signale son génie.
Depuis que nos destins s'agitent sur les flots,
Voyez par ses leçons nos rapides vaisseaux
Presser ou ralentir l'attaque et la poursuite ;
Tantôt d'un cercle immense envelopper la fuite ;
Tantôt, sur un seul rang, n'offrir à l'ennemi
Qu'un mur ceint par la foudre, et sur l'onde affermi.
Faut-il soudain briser cette masse enflammée ?
Un signal a paru : l'ordre change, et l'armée
Reconnoît, aux drapeaux qui flottent dans les airs,
Sa route, ses devoirs, sa gloire ou ses revers.
Vos rivaux étonnés perdent-ils leur audace ?
Volez : de l'onde à peine effleurant la surface,
Que vos vaisseaux serrés, de flamme étincelans,
De la ligne ébranlée élargissent les flancs ;

Qu'elle s'ouvre; isolez l'ennemi qui se trouble;
Son ardeur s'affoiblit, que la vôtre redouble;
Et que bientôt, cherchant ses vaisseaux fugitifs,
L'œil du chef éperdu les découvre captifs,
Au milieu de vos rangs, sur leurs poupes fumantes,
Portant avec effroi vos couleurs triomphantes.
Mais vous voyez du sort les caprices soudains:
L'inconstance des vents a trompé vos desseins;
Votre heureux ennemi, saisissant la victoire,
Confie aux aquilons sa vengeance et sa gloire;
Arrêtez: gardez-vous que la proue en son cours
De la toile légère implore le secours;
Téméraire un moment, il faut que la prudence
Affecte encor l'audace, irrite la vaillance,
Et semble disputer un triomphe douteux.
Bientôt la nuit viendra, favorable à vos vœux,
Couvrir l'azur des flots et le front des étoiles;
A l'aquilon qui siffle alors livrez les voiles;
Éteignez tous ces feux dont les sombres lueurs
Trahissent votre marche, éclairent vos malheurs;
Qu'un seul cherche le port qui vous garde un asile.
On le suit: vous, soudain, par un détour facile,

Revenez, et, trompant votre ennemi jaloux,
Loin des bords qu'il menace allez porter vos coups :
Ainsi vous balancez son heureuse fortune.

Doria le premier, dans les champs de Neptune,
De ces grands mouvemens dirigea les ressorts.
Le pilote, éclairé par ses nouveaux efforts,
Trompa des aquilons la fougue mugissante;
Et n'ouvrant qu'à-demi la voile frémissante,
Dans le port, que les vents disputoient à ses vœux,
Il entra, soutenu de leur souffle orageux.
Des succès plus hardis, des victoires savantes
Suivirent ces progrès : aux rives de Lépantes,
On vit un Espagnol, fier du sang des Césars,
Unir de cent vaisseaux les mobiles remparts,
Ébranler d'un coup-d'œil ces masses insensibles,
Et des fiers Ottomans, jusqu'alors invincibles,
Par un art inconnu maîtrisant la fureur,
Apprendre à leurs drapeaux la fuite et la terreur.
Cet art doubloit la force en guidant le courage;
L'Europe audacieuse en étendit l'usage.
Par leur accord puissant ses vaisseaux enhardis,
Sous le compas guerrier chaque jour agrandis,

Changèrent des combats la science cruelle;
Les vents emprisonnés dans la toile fidèle
Du pilote vainqueur entendirent la voix,
Et forcés d'obéir mugirent sous ses lois;
L'Océan fut soumis à ses voiles rapides;
L'aviron, relégué sur des barques timides,
De la fureur des flots prompt à s'épouvanter,
Du rivage connu n'osa plus s'écarter.
Si quelquefois encor dans les mers de la Grèce
La galère porta sa fragile vitesse,
Et des siècles passés rappela les exploits;
Si, même de nos jours, en ses golfes étroits,
La Baltique écumant sous des rames guerrières
A vu rougir de sang ses ondes prisonnières;
Ces flottes, ces combats, de l'enfance des arts
Sont la dernière image offerte à nos regards.
C'est par d'autres efforts, prodiges du génie,
Qu'unissant les travaux de Mars et d'Uranie,
Nous disputons des mers le sceptre impérieux:
Mais fixé dans les mains d'un peuple ambitieux,
Du Gange au Canada dominateur des ondes,
Ce sceptre ensanglanté pèse sur les deux mondes.

Tel que Virgile a peint ce dieu sombre et jaloux,
Qui des noirs aquilons déchaînant le courroux,
Assis au sein des mers sur des rochers sauvages,
Livre la terre et l'onde au souffle des orages;
Telle, aux vents mutinés confiant sa grandeur,
Du sommet de la tour qu'éleva son vainqueur, (15
La superbe Albion, couverte de ses armes,
Sur les peuples trompés verse au loin les alarmes,
D'un commerce oppresseur dévore les trésors,
Et règne sur les flots qui grondent sur ses bords.
Hélas! un seul moment, dans un siècle de gloire,
De nobles souvenirs remplissant votre histoire,
Français, vous avez su de vos rivaux altiers
Sur l'humide élément partager les lauriers!
Leur trace vous guidoit: à leurs leçons fidèles,
Nos marins belliqueux bravèrent leurs modèles; (16
Et l'on vit le Batave et l'Anglais confondus
Dans l'art qui les fit vaincre égalés et vaincus.
J'en atteste Ruyter et la cité fameuse
Où, d'un soldat sans nom victime glorieuse,
Méditant sous le fer qui trancha son destin,
Archimède expira, le compas à la main;

Là, frappé comme lui par la guerre inhumaine,
Ruyter, fier de son sort, ne céda qu'à Duquêne :
L'intrépide Béthune, et Valbelle, et Forbin,
De leurs coups réunis le poursuivoient en vain ;[17]
Trois fois de le trahir la fortune étonnée
Prolongea d'un héros la dernière journée ;
Trois fois, son art profond réparant ses malheurs,
Sa fuite redoutable arrêta ses vainqueurs :
Il tombe et meurt enfin[18] ; mais sur la rive sombre
L'illustre d'Alméras accompagne son ombre.[19]
Duquêne triomphant n'est heureux qu'à-demi :
Du rival qu'il admire et du plus digne ami
Dans ses justes regrets unissant la mémoire,
Sa douleur généreuse attriste sa victoire.
Vivonne s'en saisit : des vaincus frémissans
Palerme avoit caché les débris impuissans ;
Jusqu'au fond de ses ports, sous un rempart qui tonne,
Je les vois embrasés par les mains de Vivonne.[20]
Mais tandis qu'il poursuit ces triomphes heureux,
France ! d'un ennemi plus fier, plus dangereux,
La haine infatigable à ta perte s'applique.
De ses vieux oppresseurs allié politique,

Le Batave redoute et chérit ta grandeur. (a1)
L'Anglais sur ta ruine a fondé sa splendeur;
Maître de l'Océan que son commerce embrasse,
Il s'en croiroit banni, si jamais ton audace
Osoit à son orgueil disputer le tridênt.
Eh bien, fils de Louis, cet honneur vous attend:
O vous qui, par l'amour, offert à la patrie, (a2)
Forcez par vos vertus la sagesse attendrie
A chérir une erreur qui produit des héros,
Allez, vaillant Toulouse; et devant vos drapeaux
Que du tyran des mers la fortune s'arrête.
L'Espagne vous implore, assurez sa conquête;
L'aigle qu'elle a vu fuir devant nos étendards
Revole sur ces bords, unie aux léopards;
Fixez, il en est temps, la fortune incertaine. (a3)
Château-Renaud, d'Ailly, Colbert, et vous, Lorraine,
Vous, dont le noble sang doit par un sort plus beau
Ranimer les Césars au bord de leur tombeau! (a4)
Villars, Coëtlogon (a5), vous tous dont la vaillance,
Des fils du grand Louis glorieuse espérance,
Du jour de leur triomphe accuse la lenteur,
Volez; vos ennemis partagent votre ardeur.

Roock, qui guide au combat leur flotte téméraire, (26)
A peine un jour douteux la rassemble et l'éclaire,
Aux accens de l'airain lui donne le signal;
Fier de ses longs succès, plus fier de son rival,
Il porte sur lui seul son attaque rapide. (27)
Toulouse la prévient; vigilant, intrépide,
Par le mélange heureux des signes inégaux,
Son œil dirige au loin l'ordre de nos vaisseaux;
Et de plus près, bravant l'ennemi qui s'avance,
Au-devant de ses coups, hors des rangs il s'élance.
La voile en vain résiste à leurs savans efforts; (28)
Leurs vaisseaux l'un de l'autre ont effleuré les bords;
Vainqueurs impétueux des vents qui les éloignent,
Ces colosses ailés se rapprochent, se joignent;
Un immense nuage autour d'eux est formé;
De leur sein mugissant l'airain sort enflammé;
Les éclairs sont moins prompts, la foudre est moins terrible:
On croit voir tout à coup, par un prodige horrible,
Le Vésuve et l'Etna, sur les ondes errans,
De leurs feux destructeurs confondre les torrens,
Et dans un choc affreux, sur les mers écumantes,
L'un sur l'autre lancer leurs entrailles fumantes.

Non, jamais, en cédant, l'Anglais audacieux
Ne reçut, ne porta des coups plus glorieux.
Toulouse en a frémi : le trépas l'environne ;
Ici le fer brûlant qui se brise et qui tonne
Tombe en grêle de feu sur ses braves soldats,
Sur ses hardis marins vieillis dans les combats ;
Là, ces guerriers enfans, dont le jeune courage
Brille de leur foiblesse et des grâces de l'âge,
Élèves d'un héros et fiers de son appui,
Par la foudre en éclats sont frappés devant lui.
Au retour des hivers, ainsi quand la tempête
Ébranle un chêne antique en sifflant sur sa tête,
Elle brise à ses pieds les fleurs, les arbrisseaux,
Que protégeoit encor l'ombre de ses rameaux.
France, c'est par des pleurs qu'on t'annonce ta gloire :
Lorraine de son sang a payé la victoire ;
Ce sang audacieux, la terreur des Valois,
Plus soumis et plus pur, coule enfin pour ses rois.
Relingue est expirant ; Château-Renauld succombe,[30]
Les lauriers paternels s'inclinent sur sa tombe,
Et ce deuil belliqueux console son malheur.
Belle-Isle, tu n'es plus ! mais Toulouse est vainqueur ;[31]

Les larmes qu'il te donne irritent son courage;
Langeron qui le suit achève son ouvrage. (32
C'en est fait : d'Albion les vaisseaux embrasés
Vengent de nos guerriers les mânes apaisés.
Son orgueil convaincu déguise en vain ses pertes; (33
De ses débris fumans les vagues sont couvertes;
Sa flotte réunie, après mille détours,
De la nuit et des vents implore le secours,
Et fuyant vers ces monts divisés par Hercule, (34
Jusque sous leur appui s'épouvante et recule.

Triomphes d'un grand roi, mémorables succès,
Gloire de nos aïeux, respect du nom français,
Puissance de l'état trop souvent méconnue,
Sous un prince avili qu'étiez-vous devenue!
Jours de honte et de deuil! tout changea sur nos bords;
Nos vaisseaux oubliés languirent dans les ports.
Par ses conseils trompeurs, une avare imprudence
Enrichit Albion des fautes de la France,
De Neptune étonné dédaigna le trident,
Et vendit l'avenir au repos d'un moment. (35
Telle fut de nos maux l'origine féconde :
Une erreur passagère a fait le sort du monde.

Nos rivaux l'accablant, du poids de nos revers,
Sans partage et sans loi régnèrent sur les mers;
L'Inde fut attachée à leur chaîne cruelle;
Aux plus doux souvenirs le Canada fidèle
Conserva vainement sous le joug des vainqueurs
Les noms de nos aïeux, notre langue et nos mœurs.[36]
Que dis-je? enorgueillis de leurs flottes guerrières,
Ils ont de l'univers reculé les barrières,
Comme si, sous le pôle, à leurs puissans efforts
Un peuple libre encore eût caché ses trésors.
Leur fière autorité sur la terre opprimée
Par les plus saintes lois n'étoit plus réprimée;
De leur empire même avides possesseurs,
Ils chargeoient leurs enfans de tributs oppresseurs.[37]
L'Europe à leurs genoux étouffoit ses murmures,
Lorsqu'enfin soulevant le poids de tant d'injures,
La Liberté parut, et, pour venger ses droits,
Des portes de Boston fit entendre sa voix.
Soudain brille à ses yeux le glaive parricide.
Le courroux d'Albion, froidement homicide,
Pour enchaîner ses fils ou leur percer le flanc,
Achète des Germains le courage et le sang.[38]

Leurs bataillons vendus à son or tyrannique,
Esclaves de l'Europe, effroi de l'Amérique,
Sur un sol affranchi portent de nouveaux fers.
La Liberté frémit, et traversant les mers
Fait retentir au loin le cri de la vengeance;
Ses regards inquiets sont fixés sur la France.
Un prince jeune encore y régnoit sur les cœurs;
Juste dans ses projets, sévère dans ses mœurs,
En des jours corrompus pour lui seul sans foiblesse,
Les vices redoutoient son austère jeunesse;
Parmi les droits du trône et les devoirs des rois,
Aimer et pardonner furent ceux de son choix;
Il préféroit son peuple à son pouvoir suprême;
Le sceptre lui pesoit; et la Liberté même,
Pour punir les tyrans qu'elle avoit combattus,
Osa se confier au bruit de ses vertus:
Elle arrête son vol, et descend à Versailles.
Au spectacle pompeux de ces nobles murailles,
De ces temples du luxe élevés par les arts,
De ce trône sacré dont les enfans de Mars
N'abordent qu'en tremblant la majesté sévère,
La déesse étonnée hésite et délibère.

Étrangère importune au milieu des flatteurs
Ira-t-elle grossir leurs flots adulateurs,
Et, couvrant ses desseins d'un voile indigne d'elle,
Élever en rampant sa fortune nouvelle ?
Ah ! plutôt mille fois revoler sur les eaux !
Mais, sans humilier ni montrer ses faisceaux,
D'un sage qu'éclaira sa lumière céleste,
Elle emprunte l'image imposante et modeste ;
Sur son front adouci flottent des cheveux blancs ;
Sa main n'agite plus ces javelots sanglans,
L'effroi de l'injustice et de la tyrannie ;
Son arme est la raison, son titre le génie.
Dans le conseil des rois elle est admise enfin :
Fière alors de parler par la voix de Franklin, (39)
Elle peint d'Albion les forfaits politiques,
Ses avares combats, ses traités despotiques,
Le joug impérieux qu'elle étend sur les mers,
Et la France, appelée à venger l'univers,
Qu'implorent tour à tour sa gloire et la justice,
Gardant sur tant d'audace un silence complice.
L'honneur, qui se réveille à ces mâles accens,
Cesse enfin de gémir sur nos affronts récens ;

Il s'indigne ; il bannit de nos tristes rivages
Un insolent témoin, garant de nos outrages. (40)
Dunkerque de ses ports soulève les débris ;
Nos peuples irrités font entendre leurs cris ;
Et, rappelant ce jour d'éternelle mémoire
Où nos vaisseaux, ravis sans effort et sans gloire,
Aux bords du Canada réclamoient vainement
La paix, la foi jurée et la loi du serment, (41)
Ils bravent à leur tour un ennemi perfide.
Le monarque hésitoit : sa prudence timide
Des plus justes combats redoutoit le malheur :
Tout à coup, ô prodige ! ô spectacle d'horreur !
Comme un fantôme errant, sans tombeau, sans asile,
Apparoît au conseil l'ombre de Jumonville, (42)
Qui, l'œil fixé sur l'onde, un poignard dans le sein,
Du geste et du regard poursuit son assassin.
A ce fatal aspect tous nos guerriers frémissent ;
Sous les marteaux fréquens les chantiers retentissent :
La vengeance et l'honneur, excitant nos travaux,
Sur les flots oubliés rappellent nos vaisseaux.
Aux bords où tant de fois triompha leur audace,
D'Estaing, qui de d'Estrée a reconnu la trace, (43)

Comme lui de ces mers insulte les tyrans.
Suffren donne aux Français des exemples plus grands. (44
Météore imprévu, levé sur l'Inde esclave,
Ses rayons, dont l'éclat ranime le Batave,
Font pâlir d'Albion l'astre dominateur.
De ses mille vaisseaux l'accord observateur
Protège vainement ses rives alarmées ;
Nos ports tumultueux enfantent des armées.
Fière de leur appui, sûre de ses destins,
La Liberté revole aux champs américains.
Là, de sa main guerrière, aux travaux indulgente,
Elle aime à féconder une terre indigente. (45
A peine une paix sainte a consacré ses droits,
Les hommes et les arts y naissent à sa voix :
Au malheur, à l'exil, à l'active industrie,
Dans vingt états nouveaux elle offre une patrie :
Mais sa noble fierté n'admet point en ces lieux
Des rangs et du pouvoir l'héritage orgueilleux :
Les mortels n'ont ici, par cet arrêt propice,
De maître que la loi, de loi que la justice :
L'Égalité tranquille, un niveau dans les mains,
A côté de Thémis, préside à leurs destins.

Peuple sage en naissant! ce code incorruptible
Emprunta de tes mœurs sa force irrésistible:
Crains que d'autres trésors, ennemis du bonheur,
D'un commerce fécond l'intérêt suborneur,
De tes jeunes cités la précoce richesse,
Tout cet éclat d'un jour n'aveugle ta sagesse:
Par nos revers du moins tes yeux sont éclairés.
O de la vieille Europe enfans régénérés!
Dans son sein corrompu rejetez cette flamme
Qui fatigue l'esprit et qui dessèche l'ame;
Cette inquiète ardeur, si prompte à s'égarer,
Qui veut approfondir ce qu'il faut révérer;
Qui, d'un doute superbe affectant la prudence,
Pèse le sentiment, discute l'évidence,
Repousse de la foi l'appui mystérieux,
Désenchante la terre et dépeuple les cieux.
Ah! la vérité même et ses droits respectables
Ont pour nos foibles yeux des bornes redoutables.
Malheur au peuple vain qui, prêt à les franchir,
De toutes ses erreurs ose enfin s'affranchir!
Plus le principe est saint, plus l'abus est funeste.
Ainsi la Liberté, vierge pure et céleste,

Que l'orgueil corrompit par ses propres succès,
Enfanta l'anarchie au milieu des Français.
Ce monstre à mille bras, aveugle dans ses crimes,
Ignore ses desseins en frappant ses victimes.
C'est par lui qu'on a vu des scélérats obscurs,
A lui-même inconnus, faire trembler nos murs,
Embraser par ses mains nos villes sans défense,
Et, tour à tour jaloux de leur lâche puissance,
Orgueilleux de leur honte et des maux de l'état,
Sur les débris du trône assassins du sénat,
S'arracher, en bravant l'Europe épouvantée,
De leurs nouveaux honneurs la fange ensanglantée.
Ah! s'il faut un exemple, un gage à l'avenir,
Que de ces temps affreux l'immortel souvenir
N'appelle plus les noms dont la vengeance abuse;[46]
Mais qu'en vain repoussé par tous ceux qu'il accuse,
Il demeure imprimé sur des tables d'airain,
Et que la tyrannie y lise son destin.
Sa chute a consolé la nature outragée:
Mais du monstre détruit la trace prolongée,
Loin de nous, près de nous, dans nos champs, dans nos ports,
Atteste les forfaits qui souillèrent nos bords.

Oui, du sang innocent la tache est éternelle.
Toi, qu'importune en vain cette image cruelle,
Souviens-toi de Macbeth. Et vous, dont la douleur[47]
Murmure encor la plainte en des jours de bonheur,
Approchez; de Catane observez les rivages;
L'Etna les engloutit: sur ces tristes ravages[48]
Deux siècles impuissans ont glissé comme un jour;
Ce port, long-temps célèbre, est fermé sans retour.
Du moins vous espérez; une main protectrice
Sur ses autels brisés relève la justice.
Eh! quel dieu tout à coup, achevant ses travaux,
Pouvoit tarir vos pleurs et réparer nos maux?
Croyez-vous que le temps, qui de sa nuit profonde
Couvre les bienfaiteurs et les tyrans du monde,
Puisse un jour étouffer sous le sable rongeur
Le sang, le sang français, qui pousse un cri vengeur,
Et ces crimes, cachés dans les ondes plaintives,
Que la Loire indignée a vomis sur ses rives?
Lyon, noble cité, souveraine des arts,
A la voix d'un héros, tes antiques remparts
Ont enfin soulevé leurs fumantes ruines:
Mais, tant que l'équité dont les armes divines

Ont triomphé du crime et vengé le malheur,
Tant que l'humanité, la pensive douleur,
La pitié bienfaisante, auront pour nous des charmes,
On ira te porter des tributs et des larmes.
Et toi, qui renfermois nos flottes dans ton sein,
Toulon, ville superbe, où Neptune et Vulcain (49)
Sous les lois d'Uranie unissoient leur puissance,
Réponds-moi; qu'as-tu fait des vaisseaux de la France?
Où sont ces vieux marins qui défendoient tes ports?
Les uns dans la tempête errent loin de nos bords;
Les autres, le front ceint de lauriers périssables,
Tombent sur l'échafaud, victimes mémorables
Des brigands oubliés dont ils furent l'appui:
Ils ont servi le crime et sont jugés par lui. (50)
Cependant, ô douleur! dans nos rades guerrières
Albion triomphante a montré ses bannières:
A la fausse pitié de ses jaloux rivaux
Toulon livre ses ports, ses murs, ses arsenaux,
Ses flottes, qui des mers gardoient l'indépendance.
O délire fatal! tout ce que la puissance
Du génie et des rois, des siècles et des arts,
Réunit ou créa dans ces vastes remparts;

Les trésors de l'état, les fruits de la victoire;
Ce hardi monument, l'honneur de notre histoire,
Où les flots prisonniers à Vulcain sont soumis;
Le Malheur confiant l'ouvre à nos ennemis :
L'Anglais jouit de tout : protecteur téméraire,
Dans nos foyers, honteux de sa gloire étrangère,
Il entre : il a juré qu'au sein de nos remparts
La victoire et la paix suivroient ses étendards;
Qu'il rendroit le bonheur à nos villes calmées.....
Dieu ! d'où partent soudain ces vapeurs enflammées !
Qui fait tonner le bronze en éclats inégaux ?
Que vois-je! un peuple entier sur l'abîme des eaux
S'élance, au bruit confus de l'orage et des armes !
Et l'Anglais, dont l'orgueil condamnoit ses alarmes,
Perfide défenseur de ce peuple séduit,
Appelé dans ses murs, les embrase.... et s'enfuit.
La flamme dévorante éclaire son passage :
Dissous par le salpêtre et lancés sur la plage,
Fument de nos vaisseaux les débris confondus :
Des nuages brûlans, sur l'onde suspendus,
S'élèvent jusqu'au ciel, et sous un voile immense
Cachent aux malheureux leur dernière espérance.

Voyez-vous ces canots que le flot menaçant
Pousse, enlève, repousse, emporte en mugissant?
Là, quittant pour jamais une terre chérie,
Des pères, des époux, citoyens sans patrie,
Espèrent vainement un asile à leurs maux.
La mort est dans nos murs, la honte sur les flots:
Les flots sont asservis par l'Anglais inflexible;
Nos murs par des tyrans; et dans ce jour terrible,
Nul ne peut, du destin désarmant la rigueur,
S'affranchir à la fois du crime et du malheur.
Un seul homme, un vieillard, que son mâle courage,
Ses souvenirs, sa gloire, attachoient au rivage,
Sur une ancre brisée appuyant sa douleur,
Contemploit d'un œil sec ce spectacle d'horreur.
Aux portes de Toulon, dans ce combat rapide,
Comme un roseau frappé par la foudre homicide,
Son fils étoit tombé dans ses bras paternels:
Déchiré, mais fidèle à ses devoirs cruels,
Le vieillard étouffant un intérêt si tendre
Ne pleura point son fils dans sa patrie en cendre;
Il frémit, indigné de survivre à tous deux.
Bientôt de son asile à travers mille feux,

Entraîné vers le port dans la foule éperdue,
Sur ce vaste incendie il arrête sa vue;
Il cherche ces vaisseaux qu'il guidoit autrefois,
Quand, de Suffren vainqueur accomplissant les lois,
Son courage, ennemi des rivaux de la France,
Alloit au Gange esclave annoncer la vengeance;
Ces vaisseaux ne sont plus: nos remparts ébranlés,
Dans la flamme et le sang nos chantiers écroulés,
Nos pavillons captifs traînés sur la Tamise,
L'airain tonnant encor sur la ville soumise,
Et, pour combler l'horreur de ces tristes succès,
Les Français expirans sous les coups des Français;
Tel est l'affreux tableau qui partout l'environne.
Du vieillard citoyen la force l'abandonne;
L'avenir sur son ame a perdu son pouvoir:
Accablé du fardeau d'un âge sans espoir,
Il imploroit du moins un trépas sans outrage;
D'avides étrangers délaissés sur la plage,
Insultant dans leur fuite au vœu qu'il a formé,
Frappent d'un fer vaincu ce vieillard désarmé.
Il tombe; et tout à coup, à son heure dernière,
Un prodige éclatant vient frapper sa paupière.

Soit que le ciel voulût, touché de son destin,
Par un songe flatteur en adoucir la fin;
Soit qu'aux yeux des mourans, comme l'ont cru des sages,
S'offrent de l'avenir les fidèles images;
De ses derniers regards attachés dans les airs
Il perce le nuage étendu sur les mers,
Et de nos vieux marins, ses guides, ses modèles,
Il croit voir devant lui les ombres immortelles.
Il reconnoît ce Paul, si long-temps redouté; (51)
Ce Forbin, dont Venise admira la fierté; (52)
Nesmond, Château-Renaud, Valbelle, d'Amfreville,
Et le sage d'Estrée, et le vaillant Tourville;
Duquêne, la terreur du rivage africain; (53)
Cassard, que ses exploits recommandoient en vain
Quand sur lui d'un rival l'estime courageuse
Appela les regards d'une cour dédaigneuse; (54)
Duguay-Trouin, ce rival si modeste et si grand,
Des trésors du Brésil généreux conquérant; (55)
Et Barth, qui tant de fois alarma l'Angleterre: (56)
Parmi tant de héros, Toulouse solitaire
Apparoît au vieillard sous les voiles du deuil,
Près d'un lis renversé pleurant sur un cercueil.

Le mourant tressaillit à cet aspect funeste.
Soudain brille à ses yeux une flamme céleste;
Et les mânes guerriers qui planent sur les eaux
Lui découvrent au loin deux rapides vaisseaux
Qui des rives du Nil ont volé vers la France.
Assise sur nos bords, la timide espérance
Attendoit un héros promis à nos malheurs:
Il paroît; et déjà ses pavillons vainqueurs
Ont touché ces débris consacrés par la gloire,
Qui gardent de César le nom et la mémoire. (57)
O prodige! un moment a vu changer l'état:
L'honneur rentre au conseil, la prudence au sénat:
Le héros a parlé: la victoire fidèle
Entend et reconnoît la voix qui la rappelle;
Soumise, elle s'élance, et fixe le destin:
La paix la suit de loin, des palmes à la main;
Elle dicte des lois à l'Europe docile;
Et, seule dans le fond de ce tableau mobile,
On voit au sein des mers la jalouse Albion
Rallumer les flambeaux de son ambition,
Craindre pour sa grandeur le repos de la terre,
Et confier encore au démon de la guerre

Son destin, qui dépend, dans ces funestes jeux,
D'une nuit sans étoile ou d'un jour orageux....
Alors tout disparoît : un voile favorable
Couvre de l'avenir l'arrêt inexorable ;
Le vieillard, qui l'entend, perd la voix et le jour ;
Dans la nuit éternelle il tombe sans retour.
Il expire ; et ses yeux, fermés par l'espérance,
Ont du moins entrevu le vengeur de la France.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

NOTES

DU CHANT SEPTIÈME.

[1] PAGE 182, VERS 18.

Sur leurs débris fumans que vomissoit Neptune,
Stuart sembloit revoir ses antiques lauriers.

Louis XIV, dans tout l'éclat de sa puissance et de sa gloire, voulut donner à l'Angleterre un roi qu'elle rejetoit, et qui, dit-on, ne souhaitoit pas très-vivement de remonter sur son trône. La flotte française destinée à ramener Jacques Stuart dans sa patrie attaqua l'armée navale d'Angleterre et de Hollande avec des forces très-inégales. La victoire se déclara pour le parti le plus nombreux, et cette journée funeste commença la décadence de notre puissance maritime. C'est un fait historique, généralement connu, que Jacques II, qui, n'étant encore que duc d'Yorck, avoit plusieurs fois conduit les flottes britanniques à la victoire, sentit un plaisir involontaire en voyant triompher le peuple qui le repoussoit. Il avoit déjà mani-

festé ce sentiment et sa partialité pour les marins anglais, au point de faire douter si l'orgueil national et l'amour aveugle de la patrie ne l'emportoient pas dans son cœur sur l'ambition de régner.

*) PAGE 183, VERS 4.

L'honneur avoit parlé; la prudence muette,
Entraînée au combat qu'il falloit éviter,
Brava tous les périls au lieu de les compter.

Cette fameuse bataille de la Hogue, dont les suites déplorables n'ont jamais été complètement réparées, ne fut peut-être livrée que par cette espèce de point d'honneur qui paroît plus puissant sur la nation française que sur toutes les autres. Le comte de Tourville étoit sorti de Brest, par ordre du roi, pour aller chercher l'ennemi, et le combattre, quelque fort qu'il fût. Sa flotte étoit composée de quarante-quatre vaisseaux de ligne; elle devoit être augmentée de douze vaisseaux que le comte d'Estrées amenoit de la Méditerranée, et de onze autres qui formoient deux divisions sous les ordres de MM. de la Porte et de Château-Renaud. Les vents du nord mirent un obstacle insurmontable à la réunion de l'armée française, tandis qu'ils favorisoient celle des Anglais et des Hollandais. Louis XIV en fut instruit: l'ordre d'éviter le combat fut expédié de Versailles; mais le

roi Jacques et le maréchal de Bellefonds, qui étoient alors à la Hogue, essayèrent inutilement de le faire parvenir au comte de Tourville. Ainsi, conformément à ses premières instructions, il entra dans la Manche, où bientôt il découvrit l'armée navale des ennemis, forte d'environ quatre-vingt-dix vaisseaux. Quoique inférieur en nombre de plus de moitié, l'amiral français n'hésita pas. Le conseil de guerre ne fut assemblé que pour entendre la lecture des ordres du roi : immédiatement après, au grand étonnement de l'amiral Russel, la flotte française attaqua les alliés avec un dévoûment héroïque et la plus audacieuse intrépidité.

3) PAGE 183, VERS 12.

Rien n'a pu l'étonner, rien n'arrête Tourville.

Anne-Hilarion de Costentin de Tourville, né dans le diocèse de Coutances en 1642, chevalier de Malte au berceau, distingué dès sa première jeunesse par des courses heureuses et des actions brillantes dans les mers du Levant, devint en peu de temps le plus grand général dont la marine française ait droit de s'enorgueillir : Duquêne seul peut lui disputer ce titre. Sous les ordres de ces deux grands hommes, la puissance navale de Louis XIV s'éleva rapidement au plus haut degré de gloire, et força les Anglais à partager

avec elle l'empire de l'Océan. Duquêne emporta dans le tombeau l'honneur de n'avoir jamais essuyé de défaite; mais celle de la Hogue fut si glorieuse pour le comte de Tourville, qu'elle égale, aux yeux des maîtres de l'art, les plus savantes victoires. On aimera peut-être à trouver ici les détails de cette sanglante journée, tels qu'ils sont rapportés dans un *Précis historique sur la marine de France.*

« Le comte de Tourville étoit au corps de bataille, » et montoit le *Soleil-Royal* de cent six pièces de » canon; l'avant-garde étoit commandée par le mar- » quis d'Amfreville, qui montoit un vaisseau de » quatre-vingt-dix; et l'arrière-garde étoit sous les » ordres de M. de Gabaret, qui montoit le *Mer-* » *veilleux*, de quatre-vingt-quatorze.

» Du côté des ennemis, l'amiral Russel comman- » doit le corps de bataille, ayant le chevalier Delaval » pour vice-amiral, et le chevalier Shovel pour contre- » amiral. L'avant-garde, composée de Hollandais, » avoit à sa tête le vice-amiral Allemonde; et l'ar- » rière-garde étoit conduite par le chevalier Ashbi, » ayant pour vice-amiral M. Rook, et pour contre- » amiral M. Caster. La flotte ennemie mit en panne » pour attendre la nôtre, qui s'approcha jusqu'à la » portée du pistolet, sans qu'il fût tiré un seul coup » de part ni d'autre.

» A dix heures du matin, un vaisseau hollandais, » impatient de combattre, tira un coup de canon qui » fut le signal du plus furieux combat qui se soit » jamais donné sur mer : au même instant on vit un » feu terrible dans toute la ligne, et surtout au corps » de bataille.

» Chaque vaisseau français étoit attaqué par trois » vaisseaux ennemis, quelquefois par quatre, surtout » dans les divisions du comte de Tourville et du mar- » quis de Villette. L'amiral anglais, qui attaquoit » Tourville, avoit seize des plus gros vaisseaux de » son escadre, et le général français n'en avoit que six » à lui opposer ; cependant l'activité de ses manœu- » vres et la promptitude du service firent plier deux » fois l'ennemi. Le marquis de Nesmond eut le même » avantage sur les Hollandais. Les deux autres divi- » sions de notre escadre combattirent aussi : mais leur » principal soin fut de tenir le vent, en quoi elles » sauvèrent l'armée ; car il étoit à craindre que la » ligne des alliés ne doublât la nôtre qui étoit plus » courte, et ne la mît entre deux feux.

» L'arrière-garde n'eut pas le même bonheur. Elle » étoit éloignée de l'escadre blanche, lorsque le comte » de Tourville fit le signal de se mettre en ligne de » bataille : cependant, à force de voiles, les deux pre- » mières divisions, commandées par MM. de Gabaret

» et de Coëtlogon, se trouvèrent en ligne; mais M. de » Pannetier, commandant la troisième, ne put jamais » joindre, de sorte qu'il se trouva un très-grand in- » tervalle entre l'arrière-garde et lui. Vingt-cinq vais- » seaux anglais entreprirent de le couper, et se pla- » cèrent dans cet intervalle; alors M. de Pannetier, » sentant qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de » joindre l'avant-garde pour ne pas tomber entre les » mains des ennemis, força de voiles et réussit à se » rallier.

» A six heures du soir, voulant réparer le temps per- » du à suivre M. de Pannetier, les Anglais revinrent sur » notre corps de bataille, et mirent le comte de Tour- » ville entre deux feux. Ce grand homme, qui avoit à » résister au vent et au courant, soutenoit toujours » le combat avec la même vigueur. Il avoit vu couler » à fond un vaisseau des alliés, un autre sauter en » l'air; et ni leur grand nombre, ni le vent qui étoit » toujours pour eux, ne lui avoient fait perdre aucun » avantage.

» Cependant les Anglais l'ayant enveloppé, le » combat devint si rude, le feu si actif et si meur- » trier, qu'il risqua souvent de périr; chaque vaisseau » français couroit presque le même danger, par la » multitude d'ennemis qu'il avoit à combattre; les » vaisseaux du comte de Tourville et du marquis de

de cette journée mémorable rendirent à la supériorité de l'ennemi tous les avantages que la valeur française lui avoit si opiniâtrément disputés. Louis XIV, plus grand et plus juste dans ses revers qu'au milieu de ses prospérités, envoya le bâton de maréchal de France au comte de Tourville, pour le consoler de sa glorieuse infortune. — Au reste, il prit sa revanche à Lagos l'année suivante, ainsi qu'on l'a vu dans les notes du sixième chant. — Le comte de Tourville mourut à Paris, à l'âge de 59 ans, dix ans après la bataille de la Hogue (1702).

PAGE 183, VERS 17.

Sur ses mâts ébranlés voltigent dans les airs
Ces signes du combat, ces pavillons divers,
Qui, sans cesse guidant la valeur empressée,
Remplacent la parole et peignent la pensée.

Tous les mouvemens d'une armée navale sont dirigés par des signaux qui se font, pendant le jour, avec des pavillons de différentes couleurs. La place qu'ils occupent au haut des mâts ou au bout des vergues, leurs formes et leurs combinaisons, varient assez les expressions de ce langage, pour que le chef transmette tous les ordres qu'il veut donner, aussi loin que la vue peut s'étendre et distinguer les couleurs.

PAGE 184, VERS 2.

Sage et vaillant Nesmond, Villette, d'Amfreville,
Et toi, Château-Morand, guerrier long-temps fameux
Par les exploits d'un jour, et d'un jour malheureux!

On vient de voir, dans la relation de la bataille de la Hogue, combien le chevalier de Château-Morand, qui montoit le vaisseau le *Glorieux*, de 88 canons, se fit remarquer dans l'action par son infatigable intrépidité.

M. de Nesmond commandoit le *Monarque*, de 92 canons, et M. de Villette le *Victorieux*, de 96. L'un et l'autre se couvrirent de gloire.

Il y avoit trois d'Amfreville. Le marquis d'Amfreville, chef d'escadre, montoit l'*Orgueilleux*, de 92 canons; ses deux frères commandoient, l'un l'*Ardent*, de 70 canons, l'autre le *Vermandois*, de 60. Tous les trois combattirent avec la plus grande bravoure; et leur nom, qu'on retrouve dans toutes les occasions dangereuses, est un des plus distingués de la marine française, au siècle de Louis XIV.

Les deux MM. de Château-Renaud, dont l'un montoit le *Dauphin-Royal*, de 100 canons, l'autre le *Vigilant*, de 54; MM. de Colbert-Sainte-Maure, de Belle-Isle, de Genlis, de Lévi, de la Galissonière, de Langeron, d'Amblimont et d'Ailly, méritoient éga-

lement d'être nommés dans la relation de ce combat mémorable. Le fameux Jean Barth y commandoit le vaisseau l'*Entendu*, de 64 canons, et le chevalier de Forbin, son compagnon d'armes, la *Perle*, de 56 Celui-ci a parlé de la bataille de la Hogue dans ses *Mémoires* avec cette confiance un peu présomptueuse, que ses ennemis reprochoient à son caractère. On doit le citer comme un de nos plus illustres marins; mais il est loin d'avoir l'autorité d'un historien impartial.

6) PAGE 185, VERS 4.

Les nocturnes signaux qu'un feu mouvant colore...

Les signaux de nuit se font à coups de canon, ou par le moyen des feux qu'on suspend aux vergues et aux mâts des vaisseaux. L'on conçoit aisément qu'au milieu d'un combat les signaux à coups de canon ne seroient point distingués.

7) PAGE 185, VERS 14.

Le flot qui les portoit s'écoule en écumant;
Il fuit, il se dérobe à leurs poupes captives,
Et la mer infidèle abandonne ses rives.

Dans le grand combat qui fit tant d'honneur à son courage et à ses talens, le comte de Tourville n'avoit

perdu aucun de ses vaisseaux ; mais la nuit ou les vents contraires les empêchèrent de se rallier en présence d'un ennemi supérieur. Quelques-uns gagnèrent la rade de Saint-Malo. Le général lui-même en ramena trente-sept sur la côte de Normandie, dans un canal étroit, nommé le *Raz-de-Blanchard*, qui s'étend depuis le cap de la Hogue jusqu'à Flamanville. Ce passage a cinq ou six lieues de long, sur une et demie de large : les courans y sont très-violens, et le fond mauvais : vingt-deux vaisseaux parvinrent à le franchir. M. de Tourville, avec quinze autres, n'étoit plus qu'à une portée de canon de la pleine mer, lorsque la marée lui manqua : il fut contraint de mouiller au milieu des écueils ; ses ancres chassèrent. Le *Soleil-Royal*, l'*Admirable* et le *Triomphant* gagnèrent la rade de Cherbourg alors sans défense ; l'ennemi les y brûla. Les douze autres, bloqués ou échoués dans le Raz, eurent le même sort. Il fut arrêté, dans un conseil où le roi Jacques étoit présent, qu'on y mettroit le feu, après en avoir retiré les canons et les agrès. On voulut exécuter ce dessein ; mais on n'avoit que douze chaloupes ; les Anglais en mirent en mer plus de cent cinquante, et vinrent eux-mêmes brûler ces douze vaisseaux, sous les yeux de leur prince détrôné et de ses généreux défenseurs.

8) PAGE 186, VERS 11.

De l'erreur d'un moment tel fut le triste fruit.

On reproche au comte de Tourville de n'avoir pas rallié son armée, en cédant à l'ennemi le champ de bataille; il est douteux que la chose fût possible, avec des vaisseaux désemparés, la plupart hors d'état d'obéir à ses signaux. Cependant on regarde assez généralement comme une faute d'avoir ramené la plus grande partie de l'escadre dans un passage tel que le Raz-de-Blanchard. Ce qui paroît certain, c'est que la bataille de la Hogue, au lieu d'entraîner la décadence de la marine française, en auroit été l'époque la plus brillante et la plus heureuse, si nous avions eu sur la Manche un port capable d'offrir une retraite à notre armée. La possession de Flessingue et les travaux de Cherbourg mettent aujourd'hui la France dans une position maritime bien plus favorable; ses flottes, même après une défaite, n'auroient plus à redouter dans la Manche le malheur qu'éprouva le comte de Tourville après une bataille indécise.

9) PAGE 187, VERS 21.

Que vos vaisseaux serrés, de flamme étincelans,
De la ligne ébranlée élargissent les flancs;
Qu'elle s'ouvre...

Cette manœuvre savante, qui consiste à couper la

ligne de bataille de l'ennemi, n'a été perfectionnée que dans les dernières guerres maritimes du siècle qui vient de finir; il ne paroît pas qu'elle ait été souvent employée dans les combats livrés sous Louis XIV. Ayant à peindre, dans ce chant, les progrès de la marine militaire et de la tactique navale, j'ai cru devoir, sans m'asservir à l'ordre des temps, offrir d'abord au lecteur un grand tableau et de grands résultats: c'est ce qui m'a fait choisir la bataille de la Hogue. Voltaire a dit avec raison (sans être rigoureusement exact) que, de tous les combats livrés sur mer par les peuples modernes, celui-ci a été le seul décisif. Mais, depuis cette époque fameuse, la science de la guerre et de la tactique navale a fait des progrès considérables; aujourd'hui quarante vaisseaux de ligne n'en attaqueroient pas quatre-vingts; et, s'ils étoient forcés de combattre par des circonstances irrésistibles, il est probable que les manœuvres et le succès seroient différens.

(22) PAGE 189, VERS 4.

. . . . Doria le premier, dans les champs de Neptune,
De ces grands mouvemens dirigea les ressorts...

Il n'y a pas eu, dans le quinzième siècle, d'homme plus illustre, et, dans une condition privée, plus puissant et plus redouté qu'André Doria, le libérateur de

Génes, le vainqueur des Turcs, et tour à tour l'appui de Charles-Quint et de François Ier. Les flottes de ces deux souverains, alternativement victorieuses quand il les commanda, dominèrent sous ses ordres les mers du Levant et les côtes méridionales de l'Italie. Il trouva cependant un rival digne de ses talens dans le fameux Barberousse, général des galères turques. On attribue à André Doria l'invention de la tactique navale, parce qu'il asservit les vaisseaux dont on se servoit alors à des mouvemens combinés et réguliers, et surtout parce qu'il entreprit le premier de faire manœuvrer des flottes nombreuses contre la direction du vent; (c'est ce qu'on appelle *louvoyer*.) Mais il est douteux que les marins vénitiens n'aient pas employé cette manœuvre hardie avant Doria, ou du moins à la même époque.

PAGE 189, VERS 11.

Des succès plus hardis, des victoires savantes
Suivirent ces progrès...

André Doria étoit né en 1468, et dès l'âge de vingt-quatre ans il donna l'essor à son génie, qui l'appeloit impérieusement à la science de la navigation et à la guerre maritime. C'est en 1492 que Colomb partit de Palos pour découvrir l'Amérique;

et en 1498 que Vasco de Gama arriva aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance.

(12) PAGE 189, VERS 12.

Aux rives de Lépantes
On vit un Espagnol, fier du sang des Césars,
Unir de cent vaisseaux les mobiles remparts....

C'est don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint; il commandoit les forces navales de la chrétienté à la bataille de Lépantes, la plus sanglante qu'on ait livrée en Europe, dans l'enfance de la marine militaire. Sa flotte étoit composée de plus de deux cents galères, et celle des Turcs de deux cent soixante: l'Italie seule avoit construit ce prodigieux armement. « Les Chrétiens et les Musulmans, disent » les auteurs du *nouveau Dictionnaire historique*, en » vinrent aux mains le 7 octobre 1571, avec un acharn nement sans exemple. Don Juan, par sa valeur, » força la victoire à se déclarer pour lui; il s'empara » de la capitane ennemie, et obligea les Turcs à » prendre la fuite. Les vainqueurs prirent cent trente » galères, en brûlèrent ou coulèrent à fond cin» quante-cinq, tuèrent vingt-cinq mille Turcs, parmi » lesquels étoit Hali-Pacha leur général, firent dix » mille prisonniers, et délivrèrent quinze mille es» claves chrétiens. Cette victoire insigne coûta dix

» mille hommes à la flotte victorieuse, et fit appli-
» quer à don Juan d'Autriche ce mot heureux de
» l'Écriture : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen*
» *erat* JOANNES. »

PAGE 189, VERS 16.

Et des fiers Ottomans, jusqu'alors invincibles,
Par un art inconnu maîtrisant la fureur,
Apprendre à leurs drapeaux la fuite et la terreur.

La marine des Turcs, aujourd'hui si peu redoutable, portoit la terreur dans toute la Méditerranée au quinzième et au seizième siècles; c'est alors que les chevaliers de St.-Jean de Jérusalem, successivement maîtres de Rhodes et de Malte, rendirent de grands services à l'Europe; et cette institution religieuse et militaire est du petit nombre de celles qui ont conservé leur considération en perdant leur utilité. — Quand Mahomet II assiégea Constantinople, il en fit bloquer le port par une escadre de trois cents galères et de deux cents vaisseaux légers; ces forces subjuguèrent ensuite toutes les côtes de la Grèce et de la mer Noire. L'un de ses successeurs, Soliman *le Magnifique*, déploya bientôt après une puissance navale encore plus formidable; c'est lui qui prit Rhodes. A cette époque, ni l'Angleterre, qui veut aujourd'hui placer l'origine de sa prétendue souveraineté sur les

mers dans les ténèbres du moyen âge, et qui, comme toutes les nations modernes, n'eut point de marine avant le seizième siècle ; ni la France, bien mieux située pour dominer sur la Méditerranée ; ni l'Espagne, dont les flottes nous ont donné le Nouveau-Monde ; ni les empereurs d'Occident, regardés comme les premiers monarques de l'ancien, n'étoient en état de balancer la supériorité navale des Turcs. Ce fut l'Italie seule qui, sous les ordres de don Juan d'Autriche, gagna la bataille de Lépantes ; et la décadence de la marine des Ottomans date de cette journée.

(4) PAGE 190, VERS 12.

Si, même de nos jours, en ses golfes étroits
La Baltique écumant sous des rames guerrières
A vu rougir de sang ses ondes prisonnières...

La Russie et la Suède sont les seules puissances de l'Europe qui aient encore des galères dans leur marine militaire. Les golfes nombreux que les rivages des deux états décrivent sur la mer Baltique, le peu de fond qu'on y trouve, et l'impossibilité d'y combattre sur de grands vaisseaux, les obligent à conserver cette espèce de construction, abandonnée partout ailleurs. Dans la courte et sanglante querelle qui éclata tout à coup entre Gustave III et Catherine II, en 1788, les flotilles à rames rendirent de part et d'autre d'assez

grands services. Elles se livrèrent des combats obstinés et meurtriers, entr'autres celui où le prince de Nassau perdit environ six mille hommes; rarement une bataille navale entre deux grandes escadres coûte une perte aussi considérable. Au reste, les galères du moyen âge et celles de la mer Baltique n'ont aucune ressemblance avec les bâtimens à voiles et à rames qui composent aujourd'hui la flotille française dans les ports de la Manche.

15) PAGE 191, VERS 6.

Du sommet de la tour qu'éleva son vainqueur,
La superbe Albion...

La tour de Londres fut bâtie en 1076 par Guillaume le Conquérant.

16) PAGE 191, VERS 15.

A leurs leçons fidèles,
Nos marins belliqueux bravèrent leurs modèles...

Les Hollandais et les Anglais avoient déjà porté bien loin la science des évolutions et de la tactique navales, quand Louis XIV voulut élever la France au rang qu'elle doit occuper parmi les puissances maritimes. L'inexpérience de nos marins avoit besoin d'être éclairée par les exemples de deux peuples qui devoient bientôt devenir nos ennemis. Louis XIV s'allia

d'abord avec les Hollandais, et les secourut contre l'Angleterre, par une escadre commandée par le duc de Beaufort; il s'unit ensuite avec Charles II contre la Hollande, et joignit une flotte de quarante vaisseaux, commandée par le comte d'Estrées, à l'armée anglaise, réunie sous les ordres du duc d'Yorck; Ruyter commandoit les Hollandais. Il y eut une action sanglante et long-temps indécise, pendant laquelle les historiens anglais prétendent que les Français se tinrent toujours au vent et fort éloignés du combat. Le père Daniel s'attache au contraire à les justifier; mais il avoue qu'*ils y apprirent l'ordre que les grandes flottes doivent observer dans les batailles, et qu'ils avoient ignoré jusqu'alors*. Quoi qu'il en soit, ils égalèrent bientôt leurs maîtres, et leur rendirent les leçons sanglantes qu'ils en avoient reçues.

[7] PAGE 192, VERS 3.

L'intrépide Béthune, et Valbelle, et Forbin,
De leurs coups réunis le poursuivoient en vain.

Les progrès de la marine française furent si rapides, que, trois ans après l'époque dont je viens de parler, Duquêne combattit Ruyter à forces égales, et gagna contre lui deux batailles, l'une devant Messine, l'autre devant Syracuse. C'est dans cette dernière que l'intrépide Ruyter finit sa carrière, après

avoir fait des prodiges de valeur. MM. de Forbin, de Valbelle, de St.-Aubin et de Châteauneuf, se distinguèrent avec éclat dans cette action. Le chevalier de Béthune sortit du port d'Augusta pendant que les deux flottes s'approchoient, et pour joindre les Français il n'hésita point à passer avec son seul vaisseau entre les deux lignes ennemies. Tourville commandoit sous Duquêne; on comptoit parmi les capitaines de vaisseau MM. d'Amfreville, de Château-Renaud, de Thiéry et de Beaujeu. Tous ces noms sont illustres dans la marine, et sembloient être réunis dans cette occasion pour honorer la défaite du plus grand homme de mer qu'il y eût alors en Europe.

(18) PAGE 192, VERS 9.

Il tombe et meurt enfin...

Ruyter eut le pied gauche et la jambe droite brisés d'un coup de canon; il tomba, et se fit une troisième blessure à la tête. La flotte hollandaise, mise en déroute, rentra dans le port de Syracuse, où Ruyter expira deux ou trois jours après le combat. Sa mort et sa défaite sont le sujet d'une médaille qui fut frappée en France l'année suivante: on y voit la Victoire au sommet d'une colonne rostrale; la légende est, *Devictâ hostium classe, duce interempto*; on lit sur l'exergue, *Ad Augustam Siciliæ*, 1676.

PAGE 192, VERS 9.

Mais sur la rive sombre
L'illustre d'Alméras accompagne son ombre.

Le marquis d'Alméras commandoit l'avant-garde de l'escadre française; c'étoit un officier d'un rare courage, honoré de l'estime et de la confiance particulière de Duquêne. Il fut tué vers le milieu de l'action, et sa mort empêcha de remporter une victoire complète. Le trouble qu'elle causa sur son vaisseau ne permit pas de profiter d'un moment favorable pour envelopper Ruyter; si le chevalier de Valbelle, chef d'escadre, qui devoit remplacer d'Alméras, avoit été plus tôt informé de ce malheureux évènement, il n'y a nul doute que l'avant-garde française n'eût manœuvré avec plus de célérité, et n'eût rendu plus décisive la perte de l'ennemi.

PAGE 192, VERS 15.

Des vaincus frémissans
Palerme avoit caché les débris impuissans;
Jusqu'au fond de ses ports, sous un rempart qui tonne,
Je les vois embrasés par les mains de Vivonne.

Quelques mois après la bataille de Syracuse, les Hollandais, réunis aux Espagnols, se retirèrent dans le port de Palerme. Le maréchal de Vivonne, ayant

sous lui Duquêne, lieutenant-général, Tourville, Valbelle et Gabaret, chefs d'escadre, vingt-huit vaisseaux de ligne et vingt-cinq galères, vint reconnoître les ennemis. Leur flotte, composée de vingt-sept vaisseaux, quatre brûlots et dix-neuf galères, formoit une ligne prolongée sous le canon de Palerme, ayant à sa gauche le môle et ses deux forts, au milieu le château de Castellamare, à droite un autre fort et les bastions de la ville. Ce fut dans cette position si avantageuse que Vivonne les attaqua; le succès de cette entreprise audacieuse illustra particulièrement Tourville. Les alliés perdirent douze vaisseaux, parmi lesquels l'amiral et le contre-amiral espagnols, et le contre-amiral hollandais, quatre brûlots, la galère royale, et cinq autres, dont deux appartenoient à Naples et deux à la ville de Gênes; tous ces bâtimens ayant coupé leurs câbles s'étoient échoués sur le rivage, où les Français y mirent le feu. Les ennemis eurent quatre mille hommes tués ou noyés, et six à sept cents pièces de canon restèrent au pouvoir des vainqueurs. Après Tourville, MM. de Béthune et de Preuilly, le marquis de Langeron, les chevaliers de Forbin et de Lafayette eurent la plus grande part à la gloire du général français.

PAGE 192, VERS 22.

De ses vieux oppresseurs allié politique,
Le Batave redoute et chérit ta grandeur.

La Hollande, dans cette guerre comme dans plusieurs autres, combattit pour ses véritables ennemis; pour l'Espagne, dont elle avoit secoué le joug; pour l'Angleterre, dont la jalousie cherchoit à ruiner son commerce et sa marine. Une fausse politique inspiroit aux Hollandais une crainte exagérée de la France, leur plus ancienne alliée et l'appui naturel de leur indépendance; il a fallu plus d'un siècle pour les ramener au système fédératif qui convient le mieux à leur position et à leurs intérêts.

PAGE 193, VERS 7.

O vous qui, par l'amour, offert à la patrie,
Forcez par vos vertus la sagesse attendrie
A chérir une erreur qui produit des héros,
Allez, vaillant Toulouse...

Le comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV et de madame de Montespan, n'avoit pas besoin de la faveur que lui donnoit sa naissance pour arriver au commandement des armées navales; avec le courage d'un soldat français, il avoit toute l'activité d'un officier qui auroit eu sa fortune à faire. La bataille de

Malaga fit le plus grand honneur à sa bravoure personnelle et à ses connoissances dans la tactique navale.

[23] PAGE 193, VERS 15.

Fixez, il en est temps, la fortune incertaine...

Philippe V, couronné par les Espagnols, et reconnu d'abord par les principales puissances de l'Europe, eut bientôt à soutenir une guerre générale contre ses ennemis et contre une partie de ses sujets. Les Catalans, et presque toutes les provinces qui formoient autrefois les états d'Aragon, avoient embrassé le parti de l'archiduc. Les Anglais dominoient sur les côtes, et venoient de s'emparer de Gibraltar, qu'ils ont toujours conservé depuis. C'est à cette époque que se livra la bataille de Malaga.

[24] PAGE 193, VERS 16.

Château-Renaud, d'Ailly, Colbert, et vous, Lorraine,
Vous, dont le noble sang doit, par un sort plus beau,
Ranimer les Césars au bord de leur tombeau...

Le comte de Château-Renaud, fils du maréchal de ce nom, l'un de nos plus grands hommes de mer, commandoit le vaisseau l'*Oriflamme*, de 64 canons.

Le commandeur d'Ailly, d'un nom célèbre par les beaux vers de Voltaire, montoit le *Sceptre*, de 88

canons; M. de Colbert-Sainte-Maure commandoit l'*Heureux*, de 70; et M. le Bailli de Lorraine, le *Vainqueur*, de 80.—Tout le monde sait que cette maison de Lorraine, si malheureusement illustrée dans les guerres civiles et religieuses de la France, est une branche de la nouvelle maison d'Autriche, formée par l'impératrice Marie-Thérèse, et François de Lorraine, son époux.

[25] PAGE 193, VERS 20.

Villars, Coëtlogon...

M. de Coëtlogon, vice-amiral, officier de la plus haute réputation, commandoit le corps de bataille, sous le comte de Toulouse, et montoit le vaisseau le *Tonnant*, de 90 canons; le comte de Villars montoit le *Lis*, de 88.

Parmi les marins célèbres qui combattirent dans cette journée, et qu'il ne m'a pas été possible de nommer, il faut encore distinguer M. de Villette, vice-amiral, qui montoit le *Fier*, de 88 canons, et conduisoit l'avant-garde. Il ajouta beaucoup à la gloire dont il étoit déjà couvert. M. d'Amfreville commandoit sous lui, et montoit le *Saint-Philippe*, de 90 canons. Ducasse, officier célèbre par ses exploits en Amérique, étoit dans la même division sur le vaisseau l'*Intrépide*, de 84 canons.

Au corps de bataille, on distinguoit MM. du Blénac, de Béthune, de Château-Morand, de la Luzerne et de Chammelin, commandant les vaisseaux le *Parfait*, de 74 canons, le *Furieux*, le *Vermandois*, le *Sérieux* et le *Fendant*, tous les quatre de 60 canons.

L'arrière-garde étoit sous les ordres de M. de Langeron, qui montoit le *Soleil-Royal*, de 100 canons. MM. de Beaujeu, sur le *Saint-Louis*, de 60; d'Oumont, sur le *Gaillard*, de 58; Duquêne-Monnier, sur le *Toulouse*, de 64; et d'Aligre, sur l'*Ardent*, de 66, combattoient dans cette division, qui contribua le plus à la victoire.

L'armée entière étoit composée de 49 vaisseaux de ligne, de 19 galères françaises, commandées par M. de la Rochefoucauld-Roye, et de 15 galères espagnoles, sous les ordres du duc de Tursi-Doria. M. le maréchal d'Estrées, qui portoit le nom de maréchal de Cœuvres, commandoit en chef, sous le comte de Toulouse.

[26] PAGE 194, VERS 1.

Rook, qui guide au combat leur flotte téméraire.

Je ne pouvois pas éviter de nommer le chef de l'armée ennemie, malgré la dureté de son nom, qui d'ailleurs diffère fort peu de celui de Cook, si heureusement placé dans des vers français par M. Delille.

Les noms des autres officiers-généraux, anglais et hollandais, m'ont souvent rappelé ce qu'a dit Boileau:

D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poème entier ou burlesque ou barbare.

Comment, en effet, pouvois-je introduire dans la poésie française l'amiral Clodesly-Showel, qui conduisoit l'avant-garde ennemie, et l'amiral hollandais Kallemborg, commandant de l'arrière-garde? La flotte combinée étoit fort supérieure à la nôtre, et n'avoit pas moins de 60 vaisseaux de ligne.

[27] PAGE 194, VERS 4.

Fier de ses longs succès, plus fier de son rival,
Il porte sur lui seul son attaque rapide.

Le chevalier Rook étoit un des plus habiles amiraux de la marine anglaise, à une époque féconde en hommes supérieurs dans cet art difficile: il venoit de prendre Gibraltar. Il s'attacha particulièrement au vaisseau le *Foudroyant*, de 104 canons, sur lequel étoit le comte de Toulouse. Mais le général français, par la hardiesse de ses manœuvres, par la rapidité de son coup-d'œil et de son commandement, par un feu extraordinaire et la bravoure la plus tranquille, le repoussa constamment, et l'obligea de plier avec toute la division. Les alliés, maîtres du vent qui

nous étoit contraire, changeoient continuellement de position, ce qui ne permit pas aux Français d'en venir à un abordage général. La fumée d'ailleurs, qui portoit sur notre escadre, l'empêchoit de voir les mouvemens de l'ennemi.

[28] PAGE 194, VERS 11.

La voile en vain résiste à leurs savans efforts.

Voici les principales circonstances de cette journée glorieuse, telles qu'elles sont rapportées dans le *Précis historique de la marine de France :*

« L'armée ennemie faisoit vent arrière sur celle » du roi ; et le comte de Toulouse se gouvernoit sur » la perpendiculaire du vent, lorsqu'il s'aperçut que » l'avant-garde anglaise arrivoit sur lui, et qu'elle » quittoit le corps de bataille pour profiter du vent » arrière. Voulant mettre l'ennemi entre deux feux, » au moyen de la manœuvre du marquis de Villette » qui commandoit son avant-garde, il retint le vent » et força de voiles ; mais le vent étant contraire, il » ne put réussir.

» L'amiral Rook, qui avoit le vent de son côté, » voyant le danger que couroit son avant-garde, » s'avança au plutôt et donna le signal du combat.

» Aussitôt il se fit un feu terrible dans toute la

» ligne. Le corps de bataille des alliés s'avança sur » l'avant-garde française, et l'amiral Rook attaqua le » comte de Toulouse; mais celui-ci fit un si grand » feu, qu'il le força de se retirer : deux nouveaux » vaisseaux tombèrent encore sur lui, mais il les mit » en fuite. L'amiral Rook, remis de son désordre, » revint à la charge pour faire plier le comte de Tou- » louse; mais l'amiral français le mit, lui et sa divi- » sion, dans un tel état, qu'il fut obligé d'abandonner » la partie.

» Repoussé avec perte, Rook se replia contre le » bailli de Lorraine, qui déjà avoit éprouvé le feu de » trois vaisseaux de soixante canons : M. de Grand- » Pré, qui remplaçoit le bailli blessé dangereuse- » ment, reçut l'amiral anglais et son matelot avec » tant de fierté, qu'ils furent obligés l'un et l'autre » de s'éloigner.

» Les Français vouloient en venir à l'abordage; » mais l'ennemi ayant le vent pour lui l'évita conti- » nuellement; d'ailleurs, la mer étoit si grosse, que » les galères ne pouvoient rendre aucun service : la » fumée, poussée par le vent sur la flotte française, » l'empêchoit de voir les mouvemens de l'ennemi. » Aussi M. de Chammelin fut-il le seul qui put » réussir à l'abordage; trois fois il aborda un vaisseau » plus grand que le sien, et il alloit y monter, lors-

» qu'il aperçut qu'il étoit enflammé dans trois en-
» droits différens : il ne put enlever qu'un pavillon,
» qu'il envoya au comte de Toulouse.

» Le marquis de Villette se distingua à l'avant-
» garde. L'amiral Shovel s'attacha à M. Ducasse,
» brave officier, qui le maltraita extrêmement ; le
» marquis de Villette força le matelot à se retirer
» derrière son amiral ; trois autres vaisseaux, qui
» l'attaquèrent successivement, éprouvèrent le même
» sort. Le vice-amiral de l'escadre ennemie vint les
» remplacer ; et il eût été aussi bien reçu, si une
» bombe qui tomba sur la dunette du vaisseau de
» M. de Villette, et qui pénétra jusqu'à la troisième
» batterie, n'eût mis le feu dans toute la poupe, et
» fait sauter l'arrière de son vaisseau. Le désordre que
» cet accident occasionna fut d'autant plus grand,
» qu'il y avoit dans la galerie cinq mille cartouches
» de fusil, et que le feu s'y mit ; deux officiers qui
» étoient sur le gaillard avec le marquis de Villette
» furent tués, et lui-même blessé : c'est alors que son
» vaisseau arriva de deux aires de vent pour éteindre
» le feu de sa poupe, ce qui fit cesser l'action (1).

(1) La manœuvre du marquis de Villette, indispensable pour lui, mais qui ne devoit être d'aucune conséquence pour le reste de sa division, fut par malheur imitée par l'avant-

» Les bombes endommageoient beaucoup notre » flotte ; les ennemis en jetoient une quantité aussi » considérable que s'ils eussent assiégé une ville. Les » vaisseaux de MM. de Belle-Isle, de Grancey, d'Os- » mont, de Rouvroi, de Pontac et de la Roche- » Allard, en furent très-maltraités ; mais ils étei- » gnirent le feu, et revinrent se mettre en ligne avec » une ardeur incroyable.

» Le combat ne fut pas moins vigoureux à l'ar- » rière-garde ; plusieurs de nos vaisseaux obligés de » se radouber quittèrent leur ligne, mais ils y re- » vinrent et se battirent avec avantage. Le marquis » de Langeron coula à fond un vaisseau hollandais, » et l'amiral Kallemborg eut le même sort ; huit cents » hommes furent submergés ; l'amiral et neuf matelots » furent les seuls qui se sauvèrent : enfin la nuit fit » cesser le combat, qui fut des plus meurtriers et des » plus glorieux, pour les Français. »

[29] PAGE 195, VERS 7.

Là, ces guerriers enfans, dont le jeune courage
Brille de leur foiblesse et des grâces de l'âge...

Le comte de Toulouse eut quatre de ses pages tués

---

garde, qui cessa tout à coup un combat commencé avec beaucoup de valeur et d'avantage.

à côté de lui : il fut lui-même blessé à la tempe par un éclat de bois ; un autre coupa sa cravate.

[30] PAGE 195, VERS 19.

Relingue est expirant ; Château-Renaud succombe...

M. de Relingue, officier très-instruit, et le comte de Château-Renaud, fils du maréchal, furent tués dans l'action. Le bailli de Lorraine mourut de ses blessures, dans la nuit qui suivit le combat.

[31] PAGE 195, VERS 22.

Belle-Isle, tu n'es plus...

M. de Belle-Isle, chef d'escadre, montoit le vaisseau le *Magnifique*, de quatre-vingt-six canons, et commandoit une division de l'avant-garde, sous le marquis de Villette. C'étoit un officier du plus grand mérite ; il fut particulièrement regretté du comte de Toulouse et de toute la marine. L'armée française eut quinze cents hommes tués dans l'action ; la perte de l'ennemi fut d'environ quatre mille.

[32] PAGE 196, VERS 2.

Langeron, qui le suit, achève son ouvrage...

On a vu, dans la relation du combat, que M. de Langeron, commandant de l'arrière-garde, coula à

fond le vaisseau de l'amiral hollandais qui lui étoit opposé, et contribua beaucoup au gain de la bataille.

[33] PAGE 196, VERS 5.

Son orgueil convaincu déguise en vain ses pertes...

La victoire remportée par l'armée française n'étoit pas assez décisive, pour que l'orgueil national des Anglais manquât de consolations. Le gouvernement fit chanter un *Te Deum* à Londres. La France, de son côté, consacra la mémoire de cet évènement par une médaille, sur laquelle on voit l'Espagne assise, et appuyée sur une demi-colonne; la Victoire paroît dans les airs, tenant une palme dans ses mains; la légende est formée de ces trois mots, *Oræ hispanicæ securitas;* on lit sur l'exergue, *Anglorum et Batavorum classe fugatâ ad Malacam*, 1704.

[34] PAGE 196, VERS 9.

Et fuyant vers ces monts divisés par Hercule,
Jusque sous leur appui s'épouvante et recule.

La flotte des alliés, poursuivie par le comte de Toulouse, profita de la nuit pour gagner la côte d'Afrique; et s'étant ralliée à la faveur du vent d'est, elle entra dans la rade de Gibraltar. L'amiral Rook ne s'y crut pas en sûreté sous le feu des batteries de la place; il se hâta d'y jeter quelques renforts, sortit

ensuite du détroit, et vint réparer ses vaisseaux à Lisbonne.

[35] PAGE 196, VERS 17.

Par ses conseils trompeurs une avare imprudence
Enrichit Albion des fautes de la France,
De Neptune étonné dédaigna le trident,
Et vendit l'avenir au repos d'un moment.

On a beaucoup loué, non sans raison, la politique réparatrice et l'administration pacifique du cardinal de Fleury : il n'en est pas moins incontestable que son imprudente économie et sa confiance dans le caractère d'Horace Valpole, chef du ministère anglais pendant que Fleury gouvernoit la France, lui firent laisser notre marine dans un abandon absolu. Cette faute prépara les honteux revers du règne de Louis XV. Fleury mourut en 1743, sans avoir pu conserver la paix à laquelle il avoit fait un si grand sacrifice ; et deux guerres assez courtes suffirent à l'Angleterre pour anéantir notre puissance maritime, et nous dicter cet odieux traité de 1763, dont la honte est enfin effacée, mais dont tous les malheurs ne sont pas encore réparés.

[36] PAGE 197, VERS 6.

Aux plus doux souvenirs le Canada fidèle
Conserva vainement, sous le joug des vainqueurs,
Les noms de nos aïeux, notre langue et nos mœurs.

Les Canadiens, enlevés à la France depuis près d'un demi-siècle, lui conservent un attachement digne de nos regrets. Le bienfait de ses lois criminelles que l'Angleterre leur a données, l'accroissement de leur commerce et de leur industrie, la sécurité de leur navigation, tous ces nouveaux avantages ne leur ont pas fait oublier leur ancienne métropole, si souvent coupable envers eux d'une négligence imprudente. Malgré l'influence du gouvernement anglais, notre langue, nos goûts, nos habitudes, se perpétuent dans ce beau pays, où tous les noms et tous les souvenirs sont encore français.

[37] PAGE 197, VERS 13.

De leur empire même avides possesseurs,
Ils chargeoient leurs enfans de tributs oppresseurs.

Les causes de l'insurrection qui a fait des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale un état libre et indépendant sont si généralement connues, qu'il est, je crois, inutile de les rappeler ici. Personne n'ignore que le parlement britannique, s'arrogeant

le droit de les taxer arbitrairement, voulut mettre des impôts onéreux sur le timbre et sur le thé. La ville de Boston donna l'exemple et le signal de l'insurrection, qui s'étendit bientôt des environs du fleuve Saint-Laurent jusqu'aux frontières de la Floride.

38) PAGE 197, VERS 20.

Le courroux d'Albion, froidement homicide,
Pour enchaîner ses fils ou leur percer le flanc,
Achète des Germains le courage et le sang.

Depuis le jour où la guerre fut déclarée entre la Grande-Bretagne et ses colonies, le ministère anglais ne cessa d'acheter des soldats en Allemagne pour aller exercer ses vengeances en Amérique. Ces troupes, étrangères à la cause qu'elles venoient défendre, ne commirent que d'horribles dévastations, et scellèrent de leur sang la liberté qu'elles devoient étouffer. Mais il est au moins douteux que, sans l'intervention de la France, l'Amérique eût terminé si heureusement cette guerre inégale. La marine française, que cette époque mémorable fit renaître, affermit l'indépendance américaine par ses victoires, et lui fut utile même dans ses défaites.

39) PAGE 199, VERS 14.

Fière alors d'y parler par la voix de Franklin...

Benjamin Franklin, député du congrès pour sol-

liciter les secours de la France, obtint qu'un gouvernement qui passoit pour despotique défendît par ses armes l'insurrection et la liberté. Ce traité fut sans doute l'ouvrage de la politique; mais les talens, la conduite et le caractère personnel du négociateur y contribuèrent beaucoup.

40) PAGE 200, VERS 1.

Il bannit de nos tristes rivages
Un insolent témoin, garant de nos outrages.

La France n'a jamais subi de loi plus humiliante que celle qui lui fut imposée en 1763, de recevoir et d'entretenir à Dunkerque un commissaire anglais, chargé de veiller sur les ruines du port, et de nous empêcher de le rétablir. On ne sait, dans cette occasion, ce qui doit étonner davantage, de l'insolence des vainqueurs ou de l'avilissement des vaincus. Il y avoit bien loin de Louis XV, forcé de signer à Paris ce traité de 1763, à Louis XIV, dictant la paix de Nimègue. Louis XVI effaça du moins cette tâche récente de notre histoire. Mais la vengeance paroît être réservée à une main plus ferme, plus puissante et plus courageuse.

41) PAGE 20C, VERS 5.

Et rappelant ce jour d'éternelle mémoire
Où nos vaisseaux, ravis sans effort et sans gloire,
Aux bords du Canada réclamoient vainement
La paix, la foi jurée, et la loi du serment...

En 1755, les Anglais commencèrent cette fameuse guerre *de sept ans* par une piraterie jusqu'alors sans exemple. Tandis que l'Europe entière jouissoit de la paix d'Aix-la-Chapelle, sans aucune déclaration, sans formalité quelconque, ils nous enlevèrent dans le golfe Saint-Laurent et sur les bancs de Terre-Neuve deux vaisseaux de ligne, (le *Lis* et l'*Alcide*) et plus de trois cents navires qui faisoient tranquillement la pêche de la morue, sur la foi des traités. Peu de temps auparavant, ils avoient, à coups de canon, chassé les Français d'Anamabon, comptoir situé sur la côte d'Afrique, où nos négocians étoient appelés par les naturels du pays. L'ambassadeur que la France avoit à Londres se plaignit de cette violence imprévue: « Monsieur, lui répondit un ministre » fameux dans les annales britanniques, si nous vou» lions être justes envers les Français, nous n'aurions » pas pour trente ans d'existence. » On ose croire, malgré cette autorité, que l'Angleterre, moins dominée par son ambition, auroit des moyens plus nobles

de soutenir la grandeur qui lui est propre, et qu'elle exagère aux dépens de son repos et de sa véritable dignité.

(42) PAGE 200, VERS 13.

Comme un fantôme errant, sans tombeau, sans asile,
Apparoît au conseil l'ombre de Jumonville...

L'assassinat de Jumonville est un des crimes les plus odieux qu'on ait reprochés à la politique du gouvernement anglais, à l'époque où les frontières incertaines de ses colonies et du Canada servoient d'aliment et de prétexte aux guerres des deux nations. Thomas a fait un poëme sur la mort de ce brave et malheureux officier qui fut victime de son patriotisme et de la perfidie de nos ennemis.

(43) PAGE 200, VERS 22.

D'Estaing, qui de d'Estrée a reconnu la trace...

Le comte d'Estrées, l'un des meilleurs amiraux de Louis XIV, fit la guerre dans la Méditerranée et aux Antilles avec autant de succès que de bravoure : il brûla l'escadre hollandaise à Tabago, défendit nos colonies, et porta la terreur dans celles de l'ennemi. La campagne du comte d'Estaing, en 1779, fut sans doute moins heureuse : mais il s'empara de la Grenade avec une intrépidité brillante, et rendit inutiles

tous les efforts des Anglais, qui n'étoient plus accoutumés à partager avec nous les succès maritimes. Les îles de Saint-Vincent, de la Dominique et de Tabago, leur furent enlevées; les Américains furent secourus; et M. d'Estaing eut au moins la gloire d'apprendre aux anglais à redouter notre marine renaissante, dont il dirigea les premiers efforts.

44) PAGE 201, VERS 2.

Suffren donne aux Français des exemples plus grands.

Parmi ceux qui depuis la mort de Louis XIV ont commandé les flottes françaises, nul ne paroît avoir réuni dans un degré aussi éminent que le bailli de Suffren le sang-froid et l'activité, le courage et l'instruction la prévoyance et l'audace; nul n'a mieux connu l'art de profiter des circonstances et de créer au besoin des ressources inattendues. Ces traits, qui caractérisent fortement un homme fait pour commander, justifient le mot connu de M. d'Estaing. Il dînoit chez un ministre avec le bailli de Suffren; quelqu'un, adressant la parole au comte d'Estaing, l'appela *général.* — *Voici le seul qu'il y ait ici,* répondit le vainqueur de la Grenade en montrant le défenseur de l'Inde; et cet hommage honoroit également celui qui le rendoit et celui qui le reçut. Au reste, les succès de la marine française sous M. de Suffren sont encore présens

à la mémoire de ceux qui aiment la gloire de leur patrie : il attaqua dans la baie de Saint-Yago (l'une des îles du Cap-Vert) l'escadre du commodore Johnstonne, plus forte que la sienne, la battit, la devança dans les mers de l'Inde, sauva le cap de Bonne-Espérance, reprit Trinquemale, seule retraite de ses vaisseaux et seule place forte de l'île de Ceylan, et parvint à conserver à la Hollande ses colonies sans défense, qui étoient menacées par un ennemi supérieur. Souvent vainqueur, jamais vaincu, il rétablit la considération du nom français dans l'Asie, et fit chanceler dans ces belles contrées le colosse de la tyrannie britannique. Les Anglais, juges si éclairés des talens de leurs rivaux, avouent qu'il hasarda le premier cette manœuvre savante qui consiste à mettre entre deux feux la moitié de la ligne ennemie, en empêchant l'autre moitié de prendre part à l'action. Leurs amiraux l'ont employée depuis avec un succès que les circonstances ont rendu plus décisif. Le bailli de Suffren mourut à Paris en 1788, laissant à la France une marine florissante, des officiers formés à son école, et tout ce qui sembloit garantit pour long-temps l'équilibre maritime et la liberté des mers.

45) PAGE 201, VERS 12.

Elle aime à féconder une terre indigente...

Malgré les pompeuses descriptions dont on amuse

trop souvent la crédulité publique, il est reconnu que le sol des États-Unis manque généralement de profondeur et de fertilité. Les nouveaux états formés sur les bords de l'Ohio et du Mississipi, le Kentukey, le Tennessée, renferment des terres excellentes. Mais partout ailleurs, même en Pensylvanie, les meilleures sont d'une qualité médiocre. Il appartenoit à M. de Volney, dont l'excellent *Voyage en Égypte et en Syrie* avoit détruit beaucoup d'illusions, de présenter un tableau fidèle de l'Amérique septentrionale. Le premier volume du nouvel ouvrage qu'il a publié m'a paru d'une exactitude remarquable sur tout ce qui regarde la nature du sol, les productions du climat et la topographie des États-Unis.

46) PAGE 203, VERS 14.

Que de ces temps affreux l'immortel souvenir
N'appelle plus les noms dont la vengeance abuse...

Après douze années d'une révolution souillée par trop de crimes, que si peu de personnes ont eu le bonheur de traverser exemptes de foiblesse et d'erreur, et qu'un grand homme a terminée d'une manière si inattendue et si glorieuse, il est impolitique et cruel de se reprocher mutuellement les fautes qu'on a commises. Plusieurs même sont déjà réparées avec éclat par des hommes à qui leurs talens et leurs qua-

lités sont propres, tandis que leurs écarts furent l'ouvrage du temps et d'un délire universel. Je crois donc former un vœu patriotique, en désirant qu'on oublie le nom des coupables, mais qu'on se rappelle à jamais les crimes, pour en prévenir le retour.

[47] PAGE 204, VERS 3.

Souviens-toi de Macbeth.

Ces taches sanglantes que l'épouse de Macbeth croit voir sur sa main parricide, et qu'elle s'efforce inutilement d'effacer, sont une idée sublime de Shakespeare. — M. Ducis en a fait une scène admirable, dans sa belle imitation de la tragédie anglaise.

[49] PAGE 204, VERS 5.

De Catane observez les rivages;
L'Etna les engloutit : sur ces tristes ravages
Deux siècles impuissans ont glissé comme un jour;
Ce port, long-temps célèbre, est fermé sans retour...

La ville de Catane n'avoit point de port. Une éruption de l'Etna lui fit ce présent. La lave vomie par le volcan roula jusque dans la mer, et vint former devant la ville un môle naturel que l'art n'avoit point osé tenter. Cent ans après (en 1590), une seconde éruption détruisit ce bienfait inappréciable : le môle fut englouti, le port comblé, la ville bouleversée.

Elle s'est rétablie depuis; mais elle n'a plus de port; et ses habitans ont perdu, par un phénomène terrible, tout le commerce maritime que le même prodige leur avoit procuré. (*Voyage de* Brydone *en Sicile et à Malte, trad. par M.* Démeunier.)

[49] PAGE 205, VERS 6.

Toulon, ville superbe, où Neptune et Vulcain
Sous les lois d'Uranie unissoient leur puissance...

Par ces vers et par ceux qu'on trouve plus bas,

Ce hardi monument, l'honneur de notre histoire,
Où les flots prisonniers à Vulcain sont soumis...

j'ai tâché de donner une idée de l'entreprise audacieuse exécutée par M. Groignard, dans la construction du bassin de Toulon.

[50] PAGE 205, VERS 14.

Ils ont servi le crime et sont jugés par lui...

Ce vers rappelle la fin déplorable de MM. d'Estaing, de Kersaint et de plusieurs autres officiers, à qui l'on ne pouvoit reprocher que des complaisances inutiles et coupables pour les tyrans révolutionnaires. Voici ce qu'ont écrit sur M. de Kersaint les auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique*: « Armand-Gui-Simon, comte

» de Kersaint, né à Paris, capitaine des vaisseaux du » roi, embrassa d'abord avec chaleur les opinions ré- » volutionnaires de 1789, et fut nommé député de » Paris à la première législature. Attaché au parti de » la Gironde, il s'y montra constamment l'ennemi » des terroristes et des provocateurs des mesures san- » guinaires: élu de nouveau membre de la Convention, » il y devint encore plus modéré; et *la veille* de la » condamnation de Louis XVI, il écrivit au prési- » dent que s'il avoit été réduit à être le collègue des » panégyristes et des promoteurs des massacres de » septembre, il vouloit du moins défendre sa mémoire » du reproche d'avoir été leur complice; qu'il ne lui » restoit plus qu'un moment; que *demain* il ne seroit » plus temps, et qu'il donnoit sa démission. — Dénoncé » aussitôt sur cette lettre, comme ennemi de la répu- » blique, il fut mandé à la barre, y parut avec sang » froid, s'y défendit avec noblesse, et refusa aussitôt » de rentrer dans le sein de la Convention, et même » de profiter des honneurs de la séance qu'on avoit » proposé de lui accorder. Ce courage lui devint fatal. » En vain Kersaint se retira-t-il immédiatement après » cette comparution dans une profonde retraite; il » fut découvert par les agens du comité de salut public, » arrêté, et condamné à mort le 5 décembre 1793, à » l'âge de cinquante-deux ans. »

[51] PAGE 209, VERS 9.

Il reconnoît ce Paul si long-temps redouté...

Le commandeur Paul, d'une famille de Provence qui joint l'illustration des lettres à celle des armes, et qui est plus connue aujourd'hui sous le nom de *Lamanon*, fut un des meilleurs officiers de la marine française sous Louis XIV. Il protégea efficacement le commerce de la Méditerranée, prit un grand nombre de corsaires algériens, alla brûler les vaisseaux de Tunis jusque sous le canon de la Goulette, et porta la terreur sur toutes les côtes de Barbarie. (Voyez le *Précis historique sur la marine royale de France*, t. I.)

[52] PAGE 209, VERS 10.

Ce Forbin, dont Venise admira la fierté...

Le chevalier de Forbin, cité déjà plusieurs fois dans ce poëme et dans les notes, étoit un officier d'une valeur brillante et d'une générosité peu commune. Il fut amiral du roi de Siam. L'on trouve dans ses *Mémoires* plusieurs aventures assez romanesques de son séjour dans l'Inde. Il retira beaucoup plus de gloire de sa campagne dans la mer Adriatique, pendant laquelle il humilia l'orgueil des Vénitiens, et les

punit de leur mauvaise foi. Sa naissance l'appeloit à la cour ; et son mérite l'ayant fait distinguer de Louis XIV, il se servit de ces avantages pour lui présenter Jean Barth, son compagnon d'armes, qui n'avoit d'autre titre que ses exploits. Le monarque venoit d'accorder une pension à Forbin : celui-ci représente avec tant de force que Jean Barth ne l'a pas moins méritée et qu'il en a plus besoin que lui, qu'il en obtient une semblable pour son ami. Louis XIV dit alors à M. de Louvois : *Le chevalier de Forbin a fait une action bien généreuse, et qui n'a guère d'exemples dans ma cour.* Cependant, malgré la faveur du prince, les ministres, qui dans sa vieillesse commençoient à gouverner sous son nom, donnèrent des sujets de mécontentement au chevalier de Forbin. Son caractère indépendant et ferme déplaisoit à M. de Pontchartrain. Il refusa de flatter, et quitta le service, sans autre grade que celui de chef d'escadre, dans un âge où ses talens mûris par l'expérience étoient plus que jamais nécessaires à son pays.

[53] PAGE 209, VERS 13.

Duquêne, la terreur du rivage africain...

Abraham Duquêne, qui, dans le commandement des grandes escadres, n'a jamais eu parmi les Fran-

çais d'autre égal que Tourville, son élève et son ami, et qui, plus heureux que lui, ne perdit aucune des batailles qu'il livra, étoit né à Dieppe en 1610. Nous avons parlé plus haut de la gloire qu'il acquit dans les guerres de Sicile, en combattant le grand Ruyter, qui fut tué dans la seconde victoire remportée par Duquêne. Il alla depuis, par ordre de Louis XIV, punir les régences barbaresques de leurs longues pirateries. La flotte de Tripoli fut détruite dans le port de Scio, malgré la protection du grand-seigneur; et les Algériens, bombardés dans leur ville, furent forcés d'implorer la clémence du vainqueur. Tant de services firent excepter le seul Duquêne de la détestable persécution excitée contre les calvinistes par la révocation de l'édit de Nantes. Le roi, malgré sa religion, le combla de faveurs jusqu'à son dernier moment. Il mourut à Paris en 1688, laissant une famille dont la postérité a long-temps servi dans la marine, et soutenu dignement le fardeau de son nom.

54) PAGE 209, VERS 14.

Cassard, que ses exploits recommandoient en vain,
Quand sur lui d'un rival l'estime courageuse
Appela les regards d'une cour dédaigneuse...

Cassard, fils d'un armateur de Nantes, l'un des

plus intrépides marins que la France ait produits, se distingua par des actions d'une valeur extraordinaire, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il prit ou rançonna la principale des îles du cap Vert, Surinam, Berbice, Antigue, Curaçao, et la plupart des colonies anglaises et hollandaises dans le Nouveau-Monde. Son caractère indomptable et sa dureté grossière firent oublier ses services sous la régence du duc d'Orléans. Duguay-Trouin étant à Versailles, dans l'antichambre du roi, et s'entretenant avec des courtisans, aperçut tout à coup dans un coin un homme seul, dont l'extérieur annonçoit la misère ; c'étoit Cassard. Duguay-Trouin quitte aussitôt les seigneurs dont il est entouré, et va causer avec lui près de trois quarts d'heure. Les courtisans étonnés lui demandent à son retour, *avec qui il étoit.* — *Comment!* s'écria-t-il, *avec qui j'étois ? avec le plus grand homme de mer que la France ait aujourd'hui.* — Ce témoignage éclatant ne procura cependant à Cassard qu'une justice passagère. Son humeur s'aigrit ; il fatigua le ministre de plaintes et d'injures, et finit par se faire enfermer au château de Ham, où il termina sa carrière en 1740, à l'âge de soixante-huit ans.

[55] PAGE 209, VERS 17.

Duguay-Trouin, ce rival si modeste et si grand,
Des trésors du Brésil généreux conquérant...

Celui-ci conserva, dans la rudesse de son métier, toute la politesse d'un homme aimable. Il est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rappeler ses titres à la reconnoissance et à l'admiration. Sa campagne du Brésil, dans laquelle il prit Rio-Janeiro, détruisit l'escadre portugaise, et enleva des contributions immenses, est ce qui a fait le plus d'honneur à sa prudence, à ses talens et à son caractère. Ce fut la dernière expédition maritime qui signala les armes françaises dans la longue guerre de la succession ; elle fit le plus grand bruit en Europe, tant par la hardiesse du dessein, que par la vigueur avec laquelle il fut exécuté. Duguay-Trouin y fut glorieusement secondé par MM. de Courserac, de la Jaille, de Goyon et de Beauharnais, qui dans plusieurs occasions avoient déjà partagé ses triomphes. Peu d'hommes ont joui plus long-temps que cet habile marin d'une gloire plus brillante et moins contestée. Il étoit né à Saint-Malo en 1673. Sa fortune étoit médiocre, et son père étoit un simple négociant. Il mourut à Paris, en 1736, lieutenant-général des armées navales, grand'croix de l'ordre de St.-Louis, ayant conservé, sous la régence

et sous les deux règnes, la considération la plus éclatante et la faveur la mieux méritée.

[56] PAGE 209, VERS 19.

Et Barth, qui tant de fois alarma l'Angleterre...

Le nom de Jean Barth, fils d'un pêcheur de Dunkerque, est plus connu que celui de plusieurs souverains. Il mérita sa réputation par une foule d'actions d'éclat contre les Anglais et les Hollandais. Trente-deux vaisseaux de guerre ennemis bloquoient le port de Dunkerque; Jean Barth trouva le moyen d'en sortir avec six ou sept frégates; et, dès le lendemain, il enleva quatre navires anglais; il en détruisit quatre-vingt-six dans cette seule campagne; fit une descente vers Newcastle, y brûla plus de deux cents maisons, et rentra à Dunkerque avec cinq cent mille écus de prise. Sa vie entière est remplie de détails semblables. Il n'avoit guère que les talens d'un armateur et l'audace d'un soldat; il fut cependant chef d'escadre, et rendit à son pays des services signalés.

[57] PAGE 210, VERS 8.

Déjà ses pavillons vainqueurs
Ont touché ces débris consacrés par la gloire,
Qui gardent de César le nom et la mémoire.

Fréjus, en latin *Forum Julii*, dont le port servoit

autrefois de station aux flottes romaines, n'a plus qu'une rade dangereuse et quelques ruines qui attestent son ancienne splendeur. Mais le nom de cette rade oubliée est attaché désormais à la plus grande époque de notre histoire moderne : c'est là qu'abordèrent, au mois de vendémiaire de l'an 8, les deux frégates commandées par le contre-amiral Gantheaume, qui ramenoient d'Égypte le général Bonaparte.

ARGUMENT

DU CHANT HUITIÈME.

La navigation perfectionnée agrandit toutes les sciences humaines, et s'enrichit à son tour de leurs tributs. Productions de l'Asie, naturalisées en Amérique par la navigation. Usage cruel que les haines politiques ont fait de cet art bienfaisant. Déportations. Voyages de découvertes, respectés au milieu de la guerre. Maladies épidémiques et souffrances courageuses des navigateurs. Les quatre parties du jour à la mer. État de l'ame au milieu de ces grands spectacles de la nature. St.-Preux sur le vaisseau de l'amiral Anson. Circonnavigations du globe. Hommage à la mémoire de Magellan, de Sébastien Cano, et des modernes qui ont pénétré dans la mer du Sud: Malespine, Wallis, Biron, Bougainville, et surtout le capitaine Cook. Voyage et mort de la Pérouse. Épilogue.

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT HUITIÈME.

Muses, filles du ciel, déesses que j'adore,
Vous dont la voix consacre et dont la main décore
Des héros et des arts les travaux immortels!
Si ma foible jeunesse aux pieds de vos autels
D'un trophée inconnu vint déposer l'hommage;
Si j'osai tant de fois sur des flots sans rivage
Célébrer votre culte en suivant nos vaisseaux,
Muses! daignez sourire à mes derniers tableaux.
Vous le savez : jadis par sa naissante audace
L'art des navigateurs illustra le Parnasse.
Calliope lui dut ces chants harmonieux,
Ces récits animés, où le cœur et les yeux
Suivent avec effroi sur l'onde mutinée
Les pénates errans et d'Ulysse et d'Énée.

Quand cet art, tout à coup vainqueur de ses revers,
Après mille ans d'enfance eut conquis l'univers,
L'épopée aussitôt, souveraine des ondes,
Peupla de nouveaux cieux, créa de nouveaux mondes,
Et courba l'Océan sous les pas des humains.
Alors, maîtres du globe agrandi par nos mains,
Nous couronnions de fleurs le char de la Victoire;
Clio vint la juger : l'incorruptible histoire
Troubla dans leurs tombeaux les héros et les rois,
De cent peuples éteints ressuscita les droits,
Et, frappant les vainqueurs d'un trop juste anathème,
Des siècles détrompés porta l'arrêt suprême.
C'est vous, maîtres des flots, guerriers navigateurs,
C'est vous seuls qui livrez à ses pinceaux vengeurs
D'un hémisphère entier les sanglantes annales.
La muse qui guida sur ses plages fatales
L'audacieux Raynal, le sage Robertson,
Doit au plus grand des arts sa plus haute leçon.(1)
Cependant sur ces bords, devenus son empire,
Melpomène à son tour vient s'emparer d'Alzire;
Son poignard, altéré du sang des malheureux,
Y poursuit Montézume et ses derniers neveux.

Instrument des vertus, des crimes, des conquêtes,
Cet art majestueux qui dompte les tempêtes
A de tous les talens inspiré les travaux.
Chaque jour les neuf sœurs, dans ses progrès nouveaux,
Trouvent un champ plus vaste ouvert à leur génie :
Toi, surtout, ô déesse ! ô puissante Uranie !
Qui, le front couronné d'astres consolateurs,
Règnes sur l'Océan, et des navigateurs
Sans cesse agrandissant la science immortelle,
Animes tous les arts par sa gloire et pour elle,
Si des signes de feu rayonnant dans les airs
Dirigent le nocher sur l'abîme des mers,
C'est toi qui, pour guider nos voiles alarmées,
Fais briller devant lui ces routes enflammées :
Pour lui tu prolongeas le tube ingénieux
Qui mesure l'espace et rapproche les cieux :[c]
C'est pour lui que, traçant une ligne plus sûre,
Ton compas a du globe arrondi la figure.[d]
Tu commandes : la proue en cherche les confins ;
Et si, pour lui fermer ces mobiles chemins,
L'éclair luit, le ciel tonne, et fait trembler la terre,
Un fil court dans la nue arrêter le tonnerre ;[e]

Il défend à ses traits de toucher nos vaisseaux ;
La foudre obéissante expire sous les eaux.
Ainsi, pour le pilote, affermi sur les ondes,
Le génie inventeur, les sciences fécondes,
Épuisent à ta voix leurs tributs généreux :
Mais tu veux qu'à son tour, par un échange heureux,
L'art des navigateurs, dans sa noble carrière,
De leur flambeau sacré nourrisse la lumière.
Juges et confidens de ses rêves divins,
La sagesse a livré l'univers aux marins :
Qu'ils aillent désormais, témoins irrécusables,
Soulever lentement ces voiles redoutables
Que perça de Newton l'effort audacieux,
Ou qu'un dieu tout à coup déchira sous ses yeux.
Sous le Tropique ardent, sous les glaces de l'Ourse,
Fleurieu, Mulgrave, Cook, vont diriger leur course.(5
Les voyez-vous, vainqueurs des climats et des vents,
De la terre et des cieux observateurs savans,
Du grand astre du jour mesurer l'orbe immense ;
Tantôt, sur l'horizon qu'enflamme sa présence,
Dans un cristal fragile abaisser sa hauteur ;(6
Tantôt suivre le cours des travaux de sa sœur ;(7

Et par elle éclairés, dans la nuit la plus sombre,
Interroger encor ses rayons et son ombre ?
Ces globes lumineux, leurs mouvemens égaux,
Leur distance, leur marche, en guidant nos vaisseaux, (8)
Révèlent aux mortels qu'un feu céleste anime
Des lois de l'univers le mystère sublime :
C'est alors qu'entouré de ces sages fameux,
Une main sur les flots, et l'autre dans les cieux,
Laplace, triomphant de l'erreur détrônée, (9)
Dévoile tout l'olympe à la terre étonnée :
Ses immortels rivaux, Copernic et Newton,
Laissoient entre eux un rang que va remplir son nom.
Cependant enrichis, sur les bords Atlantiques,
De trésors innocens, de tributs pacifiques,
Revolent vers le port nos vaisseaux voyageurs :
Dans leurs flancs nourriciers, des arbustes, des fleurs,
L'insecte, les métaux, l'arbre, l'oiseau rapide,
Mille êtres inconnus, que la science avide
Des quatre parts du monde appelle au même lieu,
Viennent subir les lois que leur dicte Jussieu :
Faujas, qui les soumet à ces règles savantes,
Divise et réunit ces richesses vivantes,

Abrégés merveilleux de la terre et des flots.
Le vulgaire étonné jette sur ces tableaux
Ce regard inconstant que chaque objet réclame ;
Mais les mortels heureux que la nature enflamme,
Qui savent en aimans, sous ses voiles discrets,
D'un œil infatigable épier ses secrets,
Dans ces lieux, que peupla sa puissance infinie,
Révèrent ce grand art qui livre à leur génie
Des trésors dispersés au bout de l'univers,
Sous les gouffres de l'onde et sur ses bords déserts.
Là, du monde animé développant l'histoire,
Libre de ses honneurs, mais fidèle à sa gloire,
Vous verrez de Buffon le modeste rival,
Lacépède, appelé par le coq matinal
A ses travaux chéris que respecte l'envie,
Interroger l'instinct, la matière et la vie.
Là, plus souvent encor, ces utiles mortels
Qui du dieu d'Épidaure encensent les autels,
Des fruits que nous livra l'un et l'autre hémisphère
Exprimeront pour nous la liqueur salutaire,
Et l'épurant au creux de leurs brûlans fourneaux,
Par le mélange adroit de ces philtres nouveaux,

Sauront, comme Portal, par des efforts sublimes,
Au trépas menaçant dérober ses victimes.
L'art des navigateurs prépara leurs bienfaits.
Et quand, pour expier ses illustres forfaits,
Du monde qu'il ouvrit à nos armes sanglantes
Il veut fertiliser les campagnes brûlantes,
Pour enrichir leur sein des tributs les plus chers,
Voyez-le, désarmé, sans foudres, sans éclairs,
Préférant des affronts à la victoire injuste, (10)
Conquérant d'un roseau, ravisseur d'un arbuste,
Des rives de l'aurore aux champs américains
En triomphe porter ces glorieux larcins.
Et quels soins assidus ! quelle active constance
De ces fragiles plants doit préserver l'enfance !
Rappelez-vous d'Esclieux (11) : sur son léger vaisseau
Voyageoit de Moka le timide arbrisseau ;
Le flot tombe soudain, Zéphyr n'a plus d'haleines ;
Sous les feux du cancer, l'eau pure des fontaines
S'épuise, et du besoin l'inexorable loi
Du peu qui reste encore a mesuré l'emploi.
Chacun craint d'éprouver les tourmens de Tantale ;
D'Esclieux seul les défie ; et d'une soif fatale

Étouffant tous les jours la dévorante ardeur,
Tandis qu'un ciel d'airain s'enflamme de splendeur,
De l'humide aliment qu'il refuse à sa vie,
Goutte à goutte il nourrit une plante chérie.
L'aspect de son arbuste adoucit tous ses maux;
D'Esclieux rêve déjà l'ombre de ses rameaux,
Et croit, en caressant la tige ranimée,
Respirer en liqueur sa graine parfumée.
Heureuse Martinique! ô bords hospitaliers![12]
Dans un monde nouveau vous avez les premiers
Recueilli, fécondé ce doux fruit de l'Asie,
Et dans un sol français mûri son ambrosie.
Multipliez encor ses tributs opulens,
Beaux lieux, où j'ai trouvé des soins si consolans,
Où l'amitié m'offrit tant d'aimables retraites:
L'art que chante ma voix vous acquitte mes dettes.
De l'Yémen jaloux vous lui devez le fruit:
Par lui, de ces roseaux qu'Otaïti produit
La racine féconde, en vos champs déposée,
Rend au sol appauvri sa richesse épuisée;[13]
Et du prix de ces biens qu'il porta sur vos bords
A lui-même aujourd'hui vous payez nos trésors;

L'olive, dont Minerve enrichit ma patrie,
Ce doux lin qu'ont tissu la Flandre et la Neustrie,
La grappe et le nectar sur nos côteaux mûris,
Et tous ces riens brillans qui, du sein de Paris
Emportés jusqu'à vous par la mode infidèle,
De nos goûts inconstans vous offrent le modèle.
C'est ainsi que sur l'onde, au gré de nos désirs,
S'échangent nos travaux, nos biens et nos plaisirs.
Mais en ces jours de deuil, qu'oublie enfin la France,
Quand des partis rivaux l'hypocrite vengeance,
Sous des noms si sacrés et si mal définis,
Ensanglantoit ses bras de crimes impunis;
O douleur! ces vaisseaux, dont les voiles fécondes
Unissent les mortels et rapprochent les mondes,
N'ouvroient qu'un champ plus vaste aux destins du malheur;
Sur des bords empestés, sous l'humide équateur,
Complices d'un forfait qui souille leur histoire,
On les vit exiler les vertus et la gloire.
Oui, tout fut avili dans nos tristes remparts.
O vous qui corrompiez les mœurs comme les arts,
Lâches, dont la foiblesse armant la barbarie
Payoit aux délateurs les pleurs de la patrie,

Tyrans capricieux, qui des deux univers
Voulûtes par l'exil repeupler les déserts,
Enfin j'ai vu tomber votre empire et nos chaînes!
Votre implacable effroi, vos insolentes haines
Cessent de nous livrer à nos destins errans :
L'affreux Sinamari, sur ses bords dévorans,
Ressent d'un jour plus doux l'influence féconde ;
Et César a vaincu pour le repos du monde.
Retournez maintenant dans vos foyers heureux,
Respectables bannis, fugitifs généreux,
Qui dans ces champs de mort, tombeaux de l'innocence,
N'avez désespéré du ciel ni de la France ;
Orateurs, magistrats, vous tous de qui la voix
Demandoit aux tyrans des juges et des lois :
Les tyrans ne sont plus ; la voile vous appelle ;
Allez : c'est aujourd'hui que la vertu fidèle
Doit l'oubli de ses maux en tribut à l'état :
Que Thraséas enfin parle dans le sénat ;[15]
Que ce sénat lui-même, et plus libre et plus juste,
Conserve des Catons sous l'empire d'Auguste.
Vous, portez dans son sein, par l'exil consacrés,
Un courage adouci, des talens épurés :

Rendez-nous ces mortels, ornemens de notre âge;
Celui qui le premier sut, dans nos jours d'orage,
Au char de la victoire attachant des bienfaits,
Cueillir sur nos lauriers l'olive de la paix; (16
Cet orateur fécond, l'ami de l'infortune,
Qui des droits du naufrage étonna la tribune,
Et d'un arrêt barbare attendrit la rigueur; (17
Surtout ce magistrat, de l'équité vengeur,
Dont les mâles vertus et l'austère sagesse
Effrayoient tour à tour le crime et la mollesse; (18
Qui, dès lors convaincu d'un zèle glorieux,
Victime nécessaire à ces vils factieux
Qui déchiroient la France et les lois avec elle,
Fut puni du forfait de leur rester fidèle;
Et qui doit désormais, ministre d'un héros,
D'une main ferme et pure assurant ses travaux,
Féconder sous ses yeux la richesse publique:
Enfin, tous ces proscrits dont le malheur stoïque
Offre aux regards du ciel le tableau le plus doux,
Et triompha du sort en cédant à ses coups.
Mes vœux sont exaucés: adieu, plages funèbres!
Fleuve, image du Styx! forêts, dont les ténèbres

D'une immonde vapeur souillent l'astre du jour !
Adieu, marais funeste, exécrable séjour,
Tartare, où si long-temps la patrie abusée
Relégua des mortels qu'attendoit l'Élysée !
Adieu, tombeau sacré, lugubre monument,
Cendres de l'orateur dont le zèle éloquent
Défendit sans espoir, mais avec tant de charmes,
La grandeur dans les fers, la beauté dans les larmes ![19]
Ombre illustre, enchaînée à ces bords pleins d'effroi,
L'amitié désolée, en les quittant sans toi,
Sur ta tombe du moins courbe un fidèle ombrage,
Et le vent du couchant gémit dans le feuillage.
Ce bois sombre, ces lieux sont pleins de nos douleurs;
Le farouche Africain vient y verser des pleurs;
Là de ses vrais amis les exemples sévères
Montroient à son malheur des vertus nécessaires,
Et maintenant leur voix répète au bord des flots
L'adieu de Philoctète aux rochers de Lemnos.
C'en est fait : le vaisseau fend l'onde obéissante;
Prêtres saints, entonnez l'hymne reconnoissante;
Ne craignez ni les mers, ni les vents en courroux,
Les flots respectueux s'abaissent devant vous :

Que du sort des humains Bellone ailleurs décide,
Le malheur vous protège, et la guerre homicide
N'oseroit, abusant des droits sanglans de Mars,
Refuser aux vertus ce qu'elle accorde aux arts.
Oui, quand de nos vaisseaux les voiles pacifiques
Au choc tumultueux des tempêtes publiques
S'échappent, pour instruire et servir les humains,
Le démon des combats respecte leurs destins;
La discorde adoucit son féroce génie,
Et le glaive de Mars tombe aux pieds d'Uranie. (20)
Eh! n'est-ce point assez que ces vastes travaux,
Monumens partagés par les peuples rivaux,
Et garans mutuels de leur gloire commune,
Étonnent la nature et domtent la fortune?
Quelle rage insensée en troubleroit le cours?
Ah! Bellone elle-même offre un noble secours
Au nocher généreux qui, sur des mers nouvelles,
Cherche de l'Océan les bornes infidèles,
Des arts qu'il agrandit resserre les liens,
Et peuple l'univers de nouveaux citoyens.
En vain de tous ses maux la nature complice
Irrite ses besoins et les change en supplice;

Sa constance dispute, au milieu des tourmens,
A l'insecte affamé les plus vils alimens;
L'eau même, prodiguée à sa soif imprudente,
De son sang qui s'aigrit corrompt la masse ardente,
Et d'un trépas certain l'aspect contagieux,
Sans arrêter ses pas, partout frappe ses yeux.
Les bienfaits qu'il médite exaltent son courage;
Seul sur les flots déserts, entouré du naufrage,
Pressé de mille morts, son cœur n'a palpité
Que de l'amour des arts et de l'humanité.

Souvent aussi, du sein de ces ondes funestes
Des prodiges pompeux, des spectacles célestes,
Au pilote intrépide offerts de toutes parts,
Consolent ses regrets et charment ses regards.
L'Aurore, dont les pleurs accusent l'hyménée,[22]
Paroît vers l'orient, de roses couronnée:
Dans nos climats chéris son éclat incertain
Pénètre lentement les ombres du matin;
La nuit déjà n'est plus, le jour n'est point encore;
Et le ciel indécis, qu'un feu léger colore,
Emprunte de la jeune et fraîche déité
Le teint de la pudeur et de la volupté.

Mais aux mers du midi, de ses flammes sacrées
A peine elle a rougi les voûtes éthérées,
A peine de la nuit le char silencieux
Vers le sombre occident touche aux bornes des cieux,
Tout à coup, entraînant l'astre qui le devance,
Comme un fleuve embrasé le dieu du jour s'élance,
Engloutit dans son sein l'épouse de Tithon,
Et d'un torrent de feux inonde l'horizon;
L'onde même s'enflamme, et la nature entière
En sortant de la nuit nage dans la lumière.
Éblouis du tableau qui frappe leur réveil,
Les nochers, prosternés à l'aspect du soleil,
D'un cœur simple et soumis qu'anime une foi pure,
Adorent les bienfaits du roi de la nature.
Alors, plus affermis, pleins d'un espoir nouveau,
A la voile qui s'enfle ils livrent le vaisseau;
Leur prudence a réglé sa marche solitaire,
La nuit la ralentit, et le jour l'accélère. (23)
Le jour plus confiant permet que de ces mers
La proue impétueuse ouvre les flots amers;
Et, quand d'un cours égal elle y creuse sa trace,
Le nautonnier charmé, qu'un doux moment délasse,

Maître de ces loisirs si long-temps attendus,
Tient l'hameçon mordant ou le fer suspendus;
Attentif, immobile, il suit d'un œil avide,
Et des poissons volans l'essor brusque et rapide,
Et les oiseaux pêcheurs qui fondent sur les eaux;
A ces signes connus, il poursuit sous les flots
Les monstres de ces mers qu'affronte son audace, (24
Et le souffleur bruyant, et le requin vorace
De qui l'onde sanglante atteste les fureurs, (25
Et la dorade enfin, dont les riches couleurs,
D'or, de pourpre et d'azur fugitif assemblage,
Du dauphin fabuleux nous retracent l'image. (26

Mais les momens sont chers: de l'astre des saisons,
Dans un cristal étroit concentrant les rayons,
Le pilote a fixé sa lumière épurée,
Et du jour qui s'enfuit partagé la durée. (27
Ce globe, sur sa tête arrêté dans les airs,
Lui trace dans le ciel sa route sur les mers.
Qui pourroit, ô soleil! démentir tes oracles? (28
L'art des navigateurs, fier de tant de miracles,
Redoute ton absence, et, timide, incertain,
N'ose se confier qu'à ton flambeau divin;

Mais tant que de tes feux l'azur des cieux rayonne,
Au souffle du zéphyr le nocher s'abandonne,
Et s'avance, orgueilleux de ton céleste appui,
Vers ces mondes nouveaux qui s'ouvrent devant lui.
C'est alors qu'assuré d'un moment sans alarmes
Chacun de l'avenir goûte déjà les charmes;
Le chef médite en paix ses desseins glorieux;
La justice du temps paroît devant ses yeux,
Le sage l'interroge et lui soumet sa vie:
Dût son siècle frivole, égaré par l'envie,
Dût son pays ingrat, jaloux de son bonheur,
De ses hardis succès lui refuser l'honneur;
En les servant tous deux, il voit déjà l'histoire
S'enrichir de son nom et venger sa mémoire;
Clio tresse pour lui le chêne et le laurier;
Tandis qu'à ses côtés le simple nautonnier,
Qui connoît peu la gloire et son ardente ivresse,
Rêve le doux repos promis à sa vieillesse;
Du salaire tardif de ses obscurs travaux,
Élève un toit rustique entouré de roseaux,
Près du lac solitaire ou de la mer immense;
Et là, toujours fidèle aux goûts de son enfance,

Il tend d'une main sûre aux poissons voyageurs
La ligne patiente et les filets trompeurs.
Cependant le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées;
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter;
Il s'éloigne, et Vesper commençant sa carrière
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatans
Appellent la prière et divisent le temps.
Pour la seconde fois, le nautonnier fidèle
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre du soir a brillé dans les airs,
Adresse l'hymne sainte au Dieu de l'univers;
A l'être universel, impénétrable, immense,
Qui sur l'azur des flots, dans leur vaste silence,
A la foi des humains qui lui porte ses vœux,
Apparoît plus terrible et plus majestueux.
Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,
Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages;
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Épure leur hommage, et console leur maux.

« Dieu créateur! dit-il, toi dont les mains fécondes
» Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes;
» Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur
» De l'océan qui gronde arrête la fureur,
» Et d'un regard chargé de tes ordres sublimes
» Suit un frêle vaisseau flottant sur ses abîmes,
» Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
» Dieu! que sont les mortels sous tes puissantes mains?
» Hélas! de tous nos arts la fragile science,
» Le courage affermi, la froide expérience,
» N'ont pas d'un fol orgueil séduit notre raison :
» Nos modestes succès rendent gloire à ton nom :
» Par des vœux plus pressans nos alarmes t'implorent;
» Bénis, Dieu paternel! tes enfans qui t'adorent;
» Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi;
» La force et la vertu ne viennent que de toi;
» Daigne remplir nos cœurs; éloigne la tempête;
» Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
» Devant ces pavillons qui te sont consacrés;
» Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
» Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
Appellent le respect et la foi dans tes temples. »

Il dit, et prie encor; ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs:
O spectacle touchant, ravissantes images!
Tandis que, l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre, dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautonniers émus répètent les accens;
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure;
L'océan de ses flots apaise le murmure;
Et seule, interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Éternel.

La nuit, qui dans les airs entend ces vœux timides,
Descend, et loin d'offrir, sous ses voiles humides,
Aux tranquilles nochers ses pavots consolans,
Ramène au milieu d'eux les soucis vigilans:
La toile qui gémit sous le nœud qui la presse (29
Modère du vaisseau l'imprudente vitesse;
On craint l'ombre perfide et les écueils couverts,
Et jusqu'au jour naissant tous les yeux sont ouverts.
Mais ces momens encore ont de paisibles charmes:
La lune, du pilote éclairant les alarmes,
Fait briller sur les flots, à son pouvoir soumis,
Son croissant favorable et ses rayons amis:

L'onde, qui réfléchit sa lumière argentée,
Du souffle le plus doux semble à peine agitée;
Et seul en mouvement, dans le calme des airs,
Zéphyr vient effleurer la surface des mers.
Du flambeau de la nuit la clarté vive et pure,
En guidant les nochers, dévoile la nature.
Peut-être en ce moment un jeune audacieux,
Que DELAMBRE instruisit à lire dans les cieux, (30)
Dans leur voûte d'azur voit tout à coup paroître
Une étoile échappée aux regards de son maître.
Aussitôt le pilote en observe le cours :
Son art, qui d'Uranie implore le secours,
Découvre les rapports de l'olympe et des ondes,
Et reconnoît la loi qui fait mouvoir les mondes.
Heureux, dans ces travaux, le sage révéré
Qui, des secrets du ciel interprète éclairé,
Confie à la raison ces augustes mystères !
Plus heureux le mortel qui des nuits solitaires
Admire sans regrets, sans trouble, sans douleur,
L'aspect mélancolique et le calme enchanteur !
Tel ne fut pas ton sort, cœur sensible et fidèle,
Des héros de l'amour noble et touchant modèle,

O Saint-Preux! cet air pur, ces flots silencieux,
Que l'ombre comme un lac resserre sous tes yeux,
Cette nuit si paisible et ce ciel sans nuage,
Tout de l'heureux Léman te rappelle l'image,
Et soudain ta pensée a volé sur ses bords:
O souvenirs sacrés! ineffables transports!
O du premier amour puissance tyrannique!
Sur le vaisseau d'Anson, sous le double tropique,
Seul, et sans avenir, dans ses destins errans,
Saint-Preux croit voir encor le bosquet de Clarens,
Le chalet dont le toit protégea sa tendresse,
Le réduit solitaire où son cœur dans l'ivresse,
Avide, et frémissant de l'espoir du bonheur,
Peignit, pour la tromper, sa dévorante ardeur:[31]
De ses jours fortunés la douloureuse histoire,
Son exil, son retour, oppressent sa mémoire;
Il voit encor Julie, en son délire affreux,
Mourante, et d'un regard cherchant en vain Saint-Preux,
Tandis qu'à ses genoux, et d'une bouche ardente,
Il suce le poison qui brûle son amante.
Son sort est mille fois plus cruel aujourd'hui:
Sa Julie est vivante, et ne vit plus pour lui.

Bien plus que l'océan, plus que la tombe avare,
Un mot, un mot fatal à jamais les sépare;
Et maintenant, en vain par l'honneur soutenu,
Il cherche le repos dans un monde inconnu;
Ni des pompes du ciel le spectacle sublime,
Ni les vents déchaînés sur les flots de l'abîme,
Ni ces vastes tableaux, ni ces dangers pressans,
Rien ne peut étouffer le trouble de ses sens:
Dans mille objets nouveaux son cœur retrouve encore
Les souvenirs puissans qu'il fuit et qu'il adore;
Et l'immortel amour qui s'attache à ses pas,
Aux bornes de la terre, au milieu des combats,
Vainqueur des lieux, du temps, de la gloire et des armes,
Même à côté d'Anson, lui fait verser des larmes.
Tel est des passions l'invincible ascendant:
Ce chef audacieux, ce mortel imposant
Qui remplit de son nom l'Amérique étonnée;
Cet Anson, dont Saint-Preux suivit la destinée,
Plus grand dans ses travaux et moins touchant que lui,
N'eut aussi qu'une erreur pour guide et pour appui.
L'ardente ambition, maîtresse de son ame,
Dans le calme des nuits le réveille et l'enflamme.

Si le jour sur les flots attache au loin ses yeux,
Il y cherche la guerre ou des maux glorieux:
De fléaux renaissans le sort en vain l'accable;
Il fuit de Fernandez le rocher secourable,[32]
Asile où le repos, devenu le bonheur,
Par ses charmes secrets amollissoit son cœur.
Des champs américains jusqu'aux mers de l'Asie,
Sur les deux océans, sa fière jalousie
Du peuple usurpateur qui règne sur ces bords
Insulte la mollesse et poursuit les trésors.
L'Espagne voit braver sa puissance affoiblie.
Par d'immenses dangers l'avarice ennoblie
Montre son front vainqueur à côté des héros.
Enfin l'heureux Anson termine ses travaux:
Un vaisseau, seul débris de sa flotte guerrière,
Long-temps l'effroi d'un monde, au bout de sa carrière,
Entr'ouvert, affamé, se traîne vers le port:
Tout prêt à s'engloutir, par un dernier effort
Il entre; Anson revoit la rive paternelle.
Eh bien, quel est le prix de sa course immortelle?
Des monceaux d'or, souillés de larmes et de sang;
Au terme de ses jours, l'orgueil d'un nouveau rang;[33]

De ses rivaux jaloux la haine rallumée,
Et de quelques honneurs l'éclatante fumée.
Ah! sans ravir leur gloire à ces travaux fameux,
Muse! chante plutôt ces mortels généreux
Qui, du double hémisphère embrassant la surface,
Par d'éternels bienfaits consacrent leur audace.
En vain, lasse d'errer sur des gouffres mouvans,
Tu fuis avec effroi de ces nochers savans
La route mémorable et la trace fidèle;
Chante ce Magellan, leur guide et leur modèle,
Qui, s'ouvrant vers l'Asie un chemin si fatal, (34
Successeur de Colomb, peut-être son rival,
Osa réaliser sa dernière espérance,
Et des deux univers acheva l'alliance.
Rappelle son ami, dont les soins éclairés
Ramenèrent au port ses mâts inespérés,
Et qui du globe entier, pilote infatigable,
Le premier, parcourut le cercle redoutable. (35
Enfin, si quelque dieu, soigneux de mon repos,
Après tant de malheurs, t'appelle loin des flots,
Avant de les quitter, dis les noms de ces sages
Dont les peuples rivaux couronnent les images,

Qu'un souvenir récent grave dans notre cœur,
Et qui, nés dans notre âge, en soutiennent l'honneur :
Malespine, Biron, et Wallis, et Surville,[36]
Et leur brillant rival, cet heureux Bougainville
Qui, noble favori de Mars et de Vénus,
Ouvrit à nos Français sur des flots inconnus
Un asile plus doux que l'antique Cythère ;
Otaïti, l'Éden du nouvel hémisphère,
Beaux lieux où de l'amour sans voile et sans bandeau
L'innocence hardie allume le flambeau ![37]

Mais au bout de ma course, échappé du naufrage,
Oserai-je à ton nom refuser un hommage,
O toi ! dont le génie et les nobles revers
Ont agrandi ton art et borné l'univers ;
Sage et malheureux Cook ! deux fois, par ton audace,
L'homme avoit poursuivi dans une mer de glace
Ce monde austral, objet de nos vœux indiscrets,
Et du pôle désert entrevu les secrets ;[38]
Pourquoi tenter encor son approche terrible ?
Pourquoi quitter Greenwich, ce monument paisible,
Ce temple de l'état, consacré par les arts
Au repos glorieux de Neptune et de Mars ?[39]

O Cook ! que manquoit-il aux honneurs de ta vie ?
Ton nom seul désarmoit et la guerre et l'envie :
Chers même à tes rivaux, tes desseins généreux
Des peuples divisés réunissoient les vœux ;
Tu voguois sur nos mers, triomphant et tranquille,
Protégé par Louis, et chanté par Delille :[40]
Des Grecs ont de Jason célébré les succès ;[41]
Navigateurs Bretons, votre Orphée est Français.
Oui, nous savons chanter et partager leur gloire.
La Pérouse, après Cook, s'empare de l'histoire,
Et, modeste héritier de son projet savant,
Sur sa trace immortelle expire en le suivant.
Hélas ! il s'éloignoit, il quittoit sa patrie,
Quand Louis, d'un front calme et d'une âme attendrie,
« Vous allez, lui dit-il, aux yeux de nos rivaux,
» Porter le nom français chez des peuples nouveaux ;
» Je veux qu'on leur en laisse un souvenir auguste :
» C'est peu d'être puissant ; soyez bon, soyez juste ;
» Je hais le triste orgueil de ces lauriers cruels
» Qu'ont arrosés les pleurs et le sang des mortels.
» Adieu : le sort jaloux peut tromper la prudence ;
» Mais je suis satisfait, si, dans ce globe immense,

» Instruit par vos leçons, par vos soins généreux,
» Un seul homme devient plus sage ou plus heureux. » (42)

Tel fut l'adieu touchant de son cœur magnanime:
O de nos temps affreux mémorable victime!
Monarque infortuné, digne d'un autre sort,
Méconnu dans ta vie, immortel par ta mort,
Tu ne reverras plus ce ministre fidèle:
De ces douces vertus dont tu fus le modèle
Il va porter l'exemple au nouvel univers.
Déjà sous ses vaisseaux blanchit l'azur des mers:
La Pérouse soupire; il contemple, il salue
Des rochers de Penmark la stérile étendue, (43)
Et la France qui fuit sous le sombre horizon:
Trois fois les matelots crurent que l'aquilon
Dans le calme des vents mugissoit sur leurs têtes;
Trois fois l'oiseau plaintif, messager des tempêtes,
Au sommet de ces rocs s'offrit à leur regard,
Et de son cri sinistre effraya leur départ.
Eh! qui, prêt à chercher sur les ondes émues
De la terre et des flots les bornes inconnues,
N'a pas senti son cœur en ce moment fatal
Frémir, et s'attacher au rivage natal?

Le plus brave guerrier, quand la Parque jalouse
Le ravit lentement à l'amour d'une épouse,
N'aborde point sans crainte et sans être agité
La nuit de l'avenir et de l'éternité:
Tel se présente à nous, immense, solitaire,
Cet océan glacé qui borne l'hémisphère,
Et qui de Cook lui-même arrêta les destins.
La Pérouse, affermi dans ses nobles desseins,
Des maux qu'il va braver détourne le présage:
Il s'éloigne; et bientôt une plus douce image
Ramène par degrés le calme dans son cœur;
Sur ces bords où jadis l'Européen vainqueur,
Demi-dieu malfaisant, précédé du tonnerre,
Descendoit, entouré des fureurs de la guerre;
Ministres de la paix, sous les drapeaux de Mars
Nous portons aujourd'hui le principe des arts,
Le fer agriculteur, et les biens qu'il enfante:
Un héros va semer de sa main triomphante,
Sous un ciel inconnu, dans le sein des frimas,
Les végétaux féconds, trésors de nos climats.
Des mers d'Otaïti le timide insulaire,
Le Zélandais sauvage et l'homme solitaire

Qui, sous l'astre du nord par le destin placé,
Habite de Behring le rivage glacé,(44
Reçoivent de nos mains les bienfaits de Cybèle:
Un jour, l'agneau docile et la brebis fidèle,
Descendus avec nous chez ces mortels errans,
Leur donneront des mœurs et des goûts différens;
La toison du bélier sous le chaume paisible
Adoucira les traits d'un hiver inflexible;
Peut-être même un jour, soumis dans sa fureur,
Le taureau de Neustrie, ami du laboureur,
Qui, par nous aujourd'hui déposé sur ces rives,
Disperse en mugissant les peuplades craintives,
Au soc de Triptolème attaché par leurs mains,
Viendra civiliser ces farouches humains,
Les unir par les soins d'une heureuse culture,
Féconder les déserts et changer la nature:
La Pérouse entrevoit cet avenir douteux.
Cependant il voguoit sur les flots orageux
Aux portes du couchant, vers ce triste rivage
Où l'immense Amérique, inconnue et sauvage,
Du char de Calisto semble se rapprocher.(45
Soudain l'onde à ses yeux se hérisse en rocher:

Autour de ses vaisseaux les vagues bouillonnantes
Roulent des monts de neige et des îles mouvantes;
Le jour fuit, l'autan gronde, et du pôle voisin
L'air, la terre et les flots ont fermé le chemin.
L'homme, maître du monde, ici perd son empire:
La Pérouse s'arrête où la nature expire.
Mais, bientôt poursuivant ses desseins généreux,
Sur une mer plus libre et des bords moins affreux
Il ramène sa voile et découvre un asile.
Caché par mille écueils, un port vaste et tranquille,
Dans son bassin formé par des monts inégaux,
Aux tempêtes du nord dérobe ses vaisseaux.
Un passage douteux en ouvre seul l'entrée;[46]
Là, d'éternels frimas la terre pénétrée
Couvre un ciel orageux de ses sombres vapeurs.
De lugubres sapins, épars sur les hauteurs,
D'un sourd gémissement attristent les campagnes;
L'Hiver, au front de neige, assis sur les montagnes,[47]
Vieillard qu'un doux soleil ne ranima jamais,
Sous son trône de glace affaisse leurs sommets:
Des torrens qu'il fait naître il enchaîne la course;
Les fleuves endurcis s'arrêtent à leur source;

Et des cristaux brillans suspendus aux rochers
D'une eau froide et limpide abreuvent les nochers.
Pour la première fois l'ancre a touché ces rives.
Bientôt des maux soufferts les traces fugitives
S'effacent par les soins des prudens nautonniers.
Accueillis et guidés par les mortels grossiers
Dont ce climat sauvage a nourri l'indigence,
De leurs noires forêts ils troublent le silence.
La hache retentit sur le côteau bruyant;
Le sapin sous le fer se divise en criant;
Et son bois voyageur, du temps et des orages,
Sur le flanc des vaisseaux, répare les outrages.
On resserre à grand bruit leurs membres entr'ouverts;
D'une gomme fumante ils sont déjà couverts;
L'aiguille industrieuse a parcouru les voiles;
Et quand l'astre des nuits brille, entouré d'étoiles,
La Pérouse, qui lit sur son front radieux
Les rapports mutuels de la terre et des cieux,
Léguant à ses rivaux son exemple et sa trace,
Du port qu'il a trouvé leur indique la place.
Il fixe dans ces lieux, pour prix de ses travaux,
Une route au commerce, un asile aux vaisseaux;

Veut que ces tristes bords, qu'un jour plus triste éclaire,
Du grand nom des Français illustrent leur misère,
Et de nos pavillons préparant le retour
Des rivages du port dessine le contour. (48
Confidens du projet mûri par sa prudence,
Sur deux frêles canots, qu'un vent léger balance,
Ses braves compagnons vont, la sonde à la main,
De ces flots inconnus interroger le sein. (49
Ici, le plomb, chargé d'une gomme onctueuse,
Recueille au fond des eaux la terre limoneuse
Que l'ancre ira choisir pour se fixer au port;
Là, le sable léger tromperoit son effort,
Ou les coraux aigus qui hérissent l'arène,
Des câbles déchirés rompant enfin la chaîne,
Du nocher confiant puniroient le sommeil:
Tous ces points sont marqués. — Les rayons du soleil
Déjà doroient les monts de leur pâle lumière,
Quand, laissant tout à coup la rade hospitalière,
D'Escure, qui préside à ces travaux divers,
Dirige sa nacelle au sein des vastes mers.
Il approche: bientôt des vagues effrayantes
L'entraînent sans retour vers ces roches bruyantes, (50

Dont les flancs prolongés se cachant sous les eaux
Ferment d'un triple écueil l'asile des vaisseaux;
Le canot disparoît sous le flot qui bouillonne.
Dans ce gouffre écumant que la mort environne,
De leur fatal naufrage embrassant les débris,
Voyez-vous ces soldats, entendez-vous ces cris,
Mêlés au bruit lointain des rochers et de l'onde?
Les voyez-vous lever sur l'abîme qui gronde
Leurs bras appesantis, dont le dernier effort
Cherche encore une main qui s'attache à leur sort?
O de l'honneur français modèles et victimes,
Frères infortunés, compagnons magnanimes,
Qui, nourris par Plutus, par ce dieu sans pitié,
Gardez encore un cœur sensible à l'amitié,
Trop généreux Laborde! ô vous dont la mémoire (52)
Vit avec la Pérouse et partage sa gloire,
D'Escure vous appelle! Ils ont volé tous deux;
Le gouffre dévorant s'est refermé sur eux.
Hélas! ni leurs talens, ni leur vaine opulence,
Ni d'un père abusé la superbe espérance,
Ni les vœux supplians de la plus tendre sœur,
N'ont pu de leur destin désarmer la rigueur.

O quel deuil couvrira la patrie alarmée!
Que de pleurs vont couler, dès que la renommée,
D'un récit trop sincère étonnant l'univers,
De la Pérouse errant lui dira les revers!
Tous les cœurs sont émus de ses nobles disgrâces;
Sur le tableau du monde on veut suivre ses traces;
Des amis qu'il n'a plus on y grave le nom:
De Langle, Pierrevert, toi surtout, Lamanon, [52]
De la plus douce erreur déplorable victime,
Toi qui, toujours trompé par un zèle sublime,
Nous vantois les vertus du sauvage inhumain
Qui, comblé de tes dons, te déchira le sein;
Les vents ont dispersé ta cendre inhonorée.
Mais que vois-je, ô douleur! une femme éplorée
Est assise au sommet de ces rochers déserts
Que la vieille Armorique oppose aux flots amers!
Les regards attachés sur l'onde menaçante,
Elle croit voir encor la voile blanchissante
Qui loin d'elle emporta le charme de ses jours.
Infortunée, hélas! plus d'espoir, plus d'amours!
N'entends-tu pas l'oiseau, précurseur de l'orage,
Qui, du jeune Céyx rappelant le naufrage, [53]

D'un vol précipité rase les flots mouvans,
Et mêle un cri lugubre au murmure des vents ?
O nouvelle Alcyone, ô jeune et tendre épouse,
Fuis ces bords désolés ; non, jamais la Pérouse
Ne viendra recueillir sur ton cœur agité
De ses vastes travaux le prix trop mérité.
Que lui sert-il d'avoir, en sa course héroïque,
Parcouru les deux mers qui ceignent l'Amérique,
Et d'assembler pour nous, sur ses hardis vaisseaux,
Les tributs réunis de la terre et des eaux ?
Il approchoit du terme, et la palme étoit prête ;
Conquérant pacifique, on eût orné sa tête
De la fleur immortelle et des lauriers flatteurs
Que l'humanité sainte offre à ses bienfaiteurs ;
Tout à coup le soleil, au bout de sa carrière,
D'une couleur sanglante a souillé sa lumière ;
Sur son axe éternel le globe suspendu
S'ébranle, et de Timor l'insulaire éperdu
Contemple avec effroi les dépouilles flottantes
Que l'ouragan vomit sur ses rives tremblantes.
Où sont ces deux vaisseaux, que j'ai vu si long-temps
D'un monde encor douteux chercher les habitans,

Et porter aux humains, sur les vagues rebelles,
Des trésors inconnus et des vertus nouvelles?
Les peuples effrayés ignorent leur destin;
La France aux flots émus les redemande en vain.
L'intrépide amitié qui s'attache à leurs traces (54
Aborde, en les suivant, les écueils et les glaces,
D'une mer infidèle embrasse le contour,
Et, du pôle étoilé jusqu'aux portes du jour,
Interroge à grands cris, dans sa douleur amère,
Et les deux océans et le double hémisphère:
Tout est sourd et muet à ces tristes accens.
Quoi! dans ces doux climats, chez ces peuples naissans,
A la voix d'un ami n'est-il rien qui réponde?
Ah! je n'entends que trop le silence du monde!
O fortune! ô néant! illustre malheureux!
Celui dont les efforts et les soins généreux,
Et de l'homme et des arts agrandissant l'histoire,
Remplissoient l'univers attentif à sa gloire,
Tombe, prêt à toucher le terme désiré,
Palinure nouveau, sur un sable ignoré. (55

Ah! si le sort jaloux, par un dernier outrage,
A voulu que son ombre, errant sur le rivage,

Implorer un moment la faveur d'un tombeau,
Du moins qu'à sa mémoire un hommage pieux
Par la patrie offert, loin des regards profanes
Trompe sa destinée et obsède ses mânes;
Qu'un cénotaphe simple, image de ses mœurs,
Instruise l'avenir et reçoive nos pleurs.
Dans ce jardin célèbre où la nature entière,
Sans voile, et riche encor de sa beauté première,
Découvroit à Buffon ses sublimes attraits,
Où ce peintre divin saisissoit de ses traits
La majesté féconde et la grâce éternelle,
Venez, amis des arts; que le marbre fidèle,
Gage de nos regrets, dans ces paisibles lieux
Rappelle la Pérouse et le rende à nos yeux.
Oui, sous les coups du sort quand pour nous il succombe,
De larmes et de fleurs je couvrirai sa tombe;
Je veux l'environner de ces arbres touffus,
Emblèmes des climats qu'il avoit parcourus,
Réunissons tous ceux dont il aima l'ombrage;
L'utile cocotier, et le houleau sauvage
Qui remplace Cérès chez le Lapon errant,
Le saule, ami du deuil, qui s'incline en pleurant

Sur l'urne funéraire et l'onde qui murmure ;
Du laurier belliqueux que la noble verdure
Par un dernier trophée honore sa valeur ;
Joignez-y le sapin témoin de son malheur,
Les palmes des héros, l'olive pacifique ;
Et toi, cyprès funèbre, arbre mélancolique,
Arbre religieux, compagnon des tombeaux,
Qui, vers l'azur du ciel élançant tes rameaux,
Montres à la vertu poursuivie et tranquille
Sa première patrie et son dernier asile !

Mais tandis que ma main, retraçant nos malheurs,
Offre aux mânes errans un bocage et des fleurs,
Dans nos ports consolés qui fait briller ces armes ?
Ces marins, dont le deuil répondoit à mes larmes,
Soudain frappent les airs d'un cri victorieux.
O toi qui gémissois dans ce bosquet pieux,
Pour un jour de bonheur, Muse, reprends ta lyre :
Il faut de nouveaux chants pour un nouvel empire ;
Des chants qui, des Français annonçant les destins,
Retentissent encor dans les âges lointains,

Et qui, dignes d'un trône entouré de miracles,
De l'obscur avenir révèlent les oracles.
Le premier qui régna sur des mortels grossiers
Fut peut-être un soldat couronné de lauriers;
Mais un peuple vainqueur, éclairé, magnanime,
Qui cède sans foiblesse au transport qui l'anime,
Et qui, des factions étouffant les complots,
Se choisit un monarque entre mille héros,
Aux droits des conquérans ne rend point cet hommage;
Il faut que le génie, arbitre du courage,
D'un grand homme ait long-temps guidé les étendards;
Il faut que la vertu, le goût fécond des arts,
Le sublime besoin de consoler la terre,
Dans sa main foudroyante aient désarmé la guerre,
Et qu'au sein des combats méditant des bienfaits,
Sur son char de triomphe il invoque la paix.
Muse, voilà le chef qu'au jour de sa clémence
En signe de pardon le ciel donne à la France;
Voilà l'homme inspiré qui grave sur ses lois
Le redoutable sceau du dieu qui fait les rois.
Du Tage à l'Éridan, de l'Yssel jusqu'au Rhône,
Le vœu des nations appelle sur le trône

Celui dont la sagesse enchaîna nos fureurs.
Voyez comme déjà ses travaux créateurs
Raniment, aux rayons qui ceignent la victoire,
L'éclat de ces beaux jours, de ces siècles de gloire,
Qui dans la nuit du temps semblaient évanouis,
Du second des Césars, du plus grand des Louis,
Les prodiges fameux parmi nous vont renaître :
La nature est vaincue, et reconnoît un maître.
Neptune est enchaîné dans ses gouffres profonds (*a*);
Les flots sont affermis, les rochers sont féconds.
Mer, soutiens nos remparts ! Marais, portez des gerbes (*b*) !
Du sein de nos débris sortez, palais superbes (*c*) !
Que le marbre pompeux s'élance dans les airs !
Courez, fleuves nouveaux, réunissez les mers (*d*) !
Napoléon commande ; il ordonne à vos ondes
D'apporter dans nos murs les tributs des deux mondes.
Et vous qui consacrez ses travaux immortels,
Pontife des chrétiens, monarque des autels,

(*a*) Travaux de Cherbourg et d'Anvers.
(*b*) Dessèchemens de marais ordonnés par le gouvernement.
(*c*) Nouveaux embellissemens des Tuileries et du Luxembourg.
(*d*) Canaux de Saint-Quentin et de la Belgique, etc.

Venez : que dans le temple un feu sacré s'allume ;
Qu'en nuage odorant l'encens s'élève et fume.
Dieu ! qui fait tressaillir ces guerriers à genoux ?
Du maître des humains descendu parmi nous,
La majesté terrible a rempli cette enceinte ;
Le ministre du ciel a versé l'huile sainte ;
Le héros sur l'autel prend le sceptre des rois :
Tel ce fils de Pépin qui nous donna des lois,
Au pied du sanctuaire appelé par Dieu même,
Des Césars renaissans ceignit le diadème,
Et fixa leur empire au sein de nos remparts ;
Son destin recommence, et loin de nos regards,
Déjà de l'anarchie emportant les images,
Le passé s'engloutit dans le torrent des âges.
C'en est fait : j'ai rempli ma carrière et mes vœux.
Témoins de ce grand jour, et témoins plus heureux,
D'autres célèbreront sa pompe solennelle ;
Ma foible voix expire ; et ma muse infidèle,
En quittant sans retour le rivage des eaux,
A suspendu sa lyre aux mâts de nos vaisseaux.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

NOTES

DU CHANT HUITIÈME.

PAGE 268, VERS 16.

La muse qui guida sur ses plages fatales
L'audacieux Raynal, le sage Robertson,
Doit au plus grand des arts sa plus haute leçon.

Je n'ai pas prétendu, dans ces vers, élever l'*Histoire philosophique* de Raynal, ni celle d'*Amérique* par Robertson, au-dessus de beaucoup d'ouvrages historiques qui me paroissent supérieurs à l'une et à l'autre. Je sais qu'on a droit de reprocher à Raynal d'abandonner trop souvent le ton simple et majestueux de l'histoire, pour se livrer à des déclamations qui ne font honneur ni à son goût ni à sa raison. Quant à Robertson, dont le principal mérite est dans la clarté de son style, l'étendue de ses recherches et la solidité de ses jugemens, il me semble qu'il s'élève rarement à l'éloquence du genre et à la grandeur de son sujet. Mais il est incontestable que l'histoire n'eut jamais un champ plus vaste et plus fécond à parcourir,

qu'en suivant les grandes navigations du quinzième siècle, et les événemens mémorables qui en furent le résultat ; et c'est ce que j'ai tâché d'exprimer.

2) PAGE 269, VERS 15.

Pour lui tu prolongeas le tube ingénieux
Qui mesure l'espace et rapproche les cieux.

Les découvertes récentes de l'astronomie et le perfectionnement progressif des instrumens qu'elle emploie ont fourni à la navigation de nouveaux moyens de calculer les longitudes, et de les déterminer avec plus de précision.

3) PAGE 269, VERS 17.

C'est pour lui que, traçant une ligne plus sûre,
Ton compas a du globe arrondi la figure.

Peu de sciences ont entre elles des rapports plus directs, et sont plus naturellement liées ensemble, que la géographie et la navigation. La première doit beaucoup sans doute aux travaux de la seconde ; mais la navigation n'est pas moins redevable aux géographes, qui, profitant de ses découvertes et de ses observations, ont multiplié les cartes qui la dirigent, et leur ont donné plus d'étendue et de fidélité.

[4] PAGE 269, VERS 22.

Un fil court dans la nue arrêter le tonnerre...

Les conducteurs électriques, imaginés par Franklin, sont aussi utilement employés sur nos vaisseaux de guerre que sur les grands édifices qui décorent nos cités.

[5] PAGE 270, VERS 15.

Sous le Tropique ardent, sous les glaces de l'Ourse,
Fleurieu, Mulgrave, Cook, vont diriger leur course.

Le voyage de M. de Fleurieu, sur la frégate l'*Isis*, est un dépôt de recherches et d'observations nautiques, dont les étrangers connoissent mieux que nous l'importance et la richesse. Le capitaine Phipps, aujourd'hui lord Mulgrave, a fait un voyage savant et périlleux vers le pôle boréal, pour y tenter le passage du nord-est; et le nom du capitaine Cook est connu même de ceux à qui les sciences et la navigation sont absolument étrangères. Je ne m'étendrai pas ici sur les travaux de cet Anglais célèbre, à qui toutes les nations rendent une égale justice; mais j'insiste avec plaisir sur celle qu'on doit à M. de Fleurieu. Ce n'est pas sans motif que j'ai placé son nom dans un vers qui rappelle le plus illustre des navigateurs modernes; nous avons souvent besoin qu'on nous avertisse qu'un

grand mérite est à côté de nous; et ces vers d'un poète lyrique,

Nous n'aimons que la gloire absente;
La mémoire est reconnoissante;
Les yeux sont ingrats et jaloux...

s'adressent particulièrement aux Français.

5) PAGE 270, VERS 20.

Tantôt, sur l'horizon qu'enflamme sa présence,
Dans un cristal fragile abaisser sa hauteur...

Les marins mesurent ordinairement la hauteur du soleil avec des instrumens auxquels on adapte des glaces mobiles, dont les plans doivent être perpendiculaires au plan de l'instrument. L'une, appelée le *grand miroir*, est entièrement étamée sur l'une de ses surfaces; l'autre, ou le *petit miroir*, n'est étamée que sur la moitié de la surface opposée au grand miroir, qui est aussi la partie la plus rapprochée du plan de l'instrument; la moitié de cette glace est donc transparente. En faisant les observations nautiques, on regarde l'horizon à travers cette partie transparente, et l'on donne au grand miroir une inclinaison telle, que l'image du soleil qu'il réfléchit vient se peindre sur la surface du petit miroir, au-dessus de l'horizon. On abaisse donc réellement l'image du soleil, et l'œil le fixe sur l'hori-

zon, dans la position où il se trouve au moment de son lever et de son coucher. L'angle d'inclinaison des deux miroirs est la moitié de celui qui mesure la hauteur du soleil ; il est donné directement par la graduation de l'instrument, qui, dans le *cercle de réflexion*, est tracée sur un cercle entier, et seulement dans une partie du cercle, dans le *sextant* et dans l'*octant*. Ces instrumens sont à peu près les seuls qui soient aujourd'hui en usage parmi les navigateurs européens.

PAGE 270, VERS 22.

Tantôt suivre le cours des travaux de sa sœur,
Et, par elle éclairés, dans la nuit la plus sombre,
Interroger encor ses rayons et son ombre?

On reconnoîtra dans le premier de ces trois vers une expression de Virgile, que la poésie française peut, je crois, adopter littéralement :

Defectus solis varios, lunæque labores.
GEORG.

Les observations lunaires ne sont point usitées dans les traversées communes ; mais elles sont familières à tous les astronomes navigateurs, et très-utilement employées dans les circonnavigations du globe, et dans les voyages de découvertes.

NOTES

9) PAGE 271, VERS 3.

Ces globes lumineux, leurs mouvemens égaux,
Leur distance, leur marche, en guidant nos vaisseaux,
Révèlent aux mortels, qu'un feu céleste anime,
Des lois de l'univers le mystère sublime.

La longitude, réduite en temps, est égale à la différence de l'heure que l'on compte au même instant à Paris et sur un point quelconque du globe. Les marins peuvent se procurer l'heure que l'on compte à Paris, en prenant une distance du soleil à la lune, et en calculant quelle heure il étoit à Paris, au moment où cette distance a été mesurée. Ils connoissent d'ailleurs l'heure qu'il est sur le vaisseau, en mesurant la hauteur du soleil. Ils peuvent donc se procurer la longitude, en observant au même instant une distance du soleil à la lune, et la hauteur du soleil. La différence des heures qui résulte du calcul de ces deux observations simultanées, lorsqu'elle est réduite en degrés, est la longitude du point du globe où se trouvoit le vaisseau, dans le moment où les deux observations ont été faites.

9) PAGE 271, VERS 7.

C'est alors qu'entouré de ces sages fameux,
Une main sur les flots, et l'autre dans les cieux,
Laplace, triomphant de l'erreur détrônée,
Dévoile tout l'olympe à la terre étonnée....

Il est une espèce de mérite si bien reconnue, et des

services rendus aux sciences tellement constatés, que c'est non seulement un droit, mais un devoir pour l'écrivain qui les respecte, de leur rendre un hommage public, quand il en trouve l'occasion. Je crains bien que les noms des hommes vivans, cités dans ce poëme, et l'éloge qui les accompagne, loin d'éveiller l'idée de la flatterie, ne paroissent au lecteur qu'une justice imparfaite et le tribut d'une impuissante admiration.

[10] PAGE 273, VERS 9.

Préférant des affronts à la victoire injuste...

Depuis près d'un demi-siècle, toutes les instructions données à nos navigateurs, dans les voyages entrepris pour les progrès des sciences, sont des monumens de philosophie et d'humanité. On peut consulter, à la fin de cet ouvrage, celles que reçut M. de la Pérouse, relativement à sa conduite envers les naturels des pays où il devoit aborder. On sera frappé de l'esprit de justice qui les avoit dictées, de cet ordre généreux de n'opposer aux caprices des sauvages, à leurs insultes, à leurs provocations, que des bienfaits et de la patience; et de ne recourir enfin à la supériorité des armes européennes, que dans les plus pressans et les plus inévitables dangers.

PAGE 273, VERS 15.

Rappelez-vous d'Esclieux...

« Le ministère français avoit reçu des Hollandais, » en présent, deux pieds de cafier, venus de l'Inde, » qui étoient conservés avec soin au Jardin du » roi. On en tira deux rejetons. M. d'Esclieux, » chargé, en 1726, de les porter à la Martinique, se » trouva sur un vaisseau où l'eau devint rare : il par- » tagea avec ses arbustes le peu qu'il en recevoit pour » sa boisson ; et par ce généreux sacrifice il parvint à » sauver la moitié du précieux dépôt qui lui avoit été » confié. Sa magnanimité fut récompensée. Le café » se multiplia avec rapidité et avec un succès ex- » traordinaire ; et ce vertueux citoyen a joui, jusqu'à » la fin de 1774, du bonheur si rare d'avoir sauvé, » pour ainsi dire, une colonie importante, et de » l'avoir enrichie d'une nouvelle branche d'indus- » trie. » (*Hist. polit. et phil.*, t. 7.) — L'administration de la Martinique, sous le gouvernement de l'amiral Villaret-Joyeuse, a fait élever un monument à la mémoire de M. d'Esclieux. Cette colonie doit encore plus de reconnoissance aux navigateurs qui lui ont apporté la canne à sucre d'Otaïti, qui, substituée à celle qu'on cultivoit autrefois, a presque doublé les productions de l'île. En 1787, le lieutenant Bligh

fit aussi, par ordre du gouvernement anglais, un voyage dans la mer du Sud, pour y prendre et transporter aux Antilles l'arbre à pain et d'autres plantes utiles.

(a) PAGE 274, VERS 9.

Heureuse Martinique! ô bords hospitaliers!...

Il doit être permis à l'auteur de ce poëme de consigner dans cette note le témoignage public de sa reconnoissance. Si la patrie absente pouvoit jamais être remplacée, le sentiment pénible du malheur qui l'éloignoit de la sienne auroit été consolé par l'accueil qu'il a reçu des habitans de la Martinique. C'est un besoin pour son cœur de nommer ici MM. de Tascher, Perrinelle, de Lahante et Grenonville; et, quoique les noms de ses amis soient aussi les noms les plus respectés de la colonie, il aime mieux être accusé de vanité que d'ingratitude.

(b) PAGE 274, VERS 18.

Par lui, de ces roseaux qu'Otaïti produit
La racine féconde en vos champs déposée,
Rend au sol appauvri sa richesse épuisée...

J'ai déjà dit que l'introduction de la canne d'Otaïti à la Martinique avoit presque doublé la quantité de sucre qu'on y recueille; et l'île ne jouit de ce bien-

fait que depuis une vingtaine d'années. A peu près à la même époque, elle reçut un pied de l'arbre qui produit la *mangue*, fruit précieux des Indes orientales : elle en possède aujourd'hui plus de cinquante mille, qui donnent à ses habitations un ombrage agréable et des fruits excellens. L'arbre à pain y a beaucoup moins réussi : ce n'est encore qu'un objet de curiosité.

(4) PAGE 275, VERS 21.

Lâches, dont la foiblesse armant la barbarie
Payoit aux délateurs les pleurs de la patrie...

Les délateurs furent sans doute très-riches et très-redoutés à Rome, sous les Tibère, les Néron et les Domitien; mais la faveur toute-puissante de ces monstres couronnés n'ennoblit pas ce métier infâme, et la délation fut toujours regardée comme le dernier degré de la bassesse et de la corruption. Les révolutionnaires français en avoient fait une vertu; aussi, jamais elle n'eut un champ plus vaste ni un caractère plus impudent. A Rome, on n'accusoit que du crime de lèse-majesté, ce qui, du moins, présente une idée fixe et suppose un véritable délit. Mais parmi nous, sous le nom général d'*émigration*, on punissoit également le malheur et la foiblesse, la résistance et la fuite, les affaires et les

voyages ; on condamnoit au supplice la modération, la science, la piété, l'amitié, la tendresse filiale ; et l'audace confiante des délateurs a été portée si loin, que tel homme, qui tour à tour mit à l'encan l'outrage de ses éloges et de ses satires, accusoit d'émigration à propos de littérature, dénonçoit un écrivain uniquement parce qu'il occupoit une place, et n'avoit pas même la pudeur de dissimuler son motif. Si l'on veut que le principal trait du caractère français ne s'efface point et que *l'honneur* ne soit pas un vain mot, c'est au mépris public à faire justice d'un pareil misérable : l'opinion doit suppléer à la loi.

[15] PAGE 276, VERS 18.

Que Thraséas enfin parle dans le sénat...

Rien n'est plus connu dans l'histoire que le silence de Thraséas, sous le règne de Néron, pendant que le sénat retentissoit d'adulations, et que, suivant l'expression de Tacite, le peuple romain tout entier se précipitoit dans la servitude : *in servitium ruebant*. Le supplice de Thraséas étoit un hommage rendu à l'éloquence de la vertu : les tyrans redoutent jusqu'à son silence ; et les grands princes n'ont point de plaisirs plus doux que de la forcer à les louer. On assure que César n'accorda la grâce de Marcellus que pour entendre, dans le sénat, les remercîmens de Cicéron.

[16] PAGE 277, VERS 2.

Celui qui le premier sut, dans nos jours d'orage,
Au char de la victoire attachant des bienfaits,
Cueillir sur nos lauriers l'olive de la paix...

Traité de paix entre la France et le roi de Prusse, et bientôt après entre la France et l'Espagne, conclu Bâle, en 1795, par M. Barthélemi.

[17] PAGE 277, VERS 5.

Cet orateur fécond, l'ami de l'infortune,
Qui des droits du naufrage étonna la tribune,
Et d'un arrêt barbare attendrit la rigueur...

Discours de M. Portalis en faveur des naufragés de Calais. La France lui doit peut-être de n'avoir pas renouvelé sur ses rivages le crime qui déshonoroit l'ancienne Tauride.

[18] PAGE 277, VERS 8.

Surtout ce magistrat, de l'équité vengeur,
Dont les mâles vertus et l'austère sagesse
Effrayoient tour à tour le crime et la mollesse...

Conduite et rapports de M. Barbé de Marbois, dans le conseil des anciens (1). Il est permis de

(1) On ne peut assez admirer l'indomptable courage de ceux qui, comme lui, transportés, au mépris de toutes les lois, sur

parler des vivans, quand on cite des faits qui sont déjà des souvenirs historiques. Grâces au 18 brumaire, les temps qui ont précédé cette journée réparatrice sont aujourd'hui si loin de nous, que les contemporains en parlent comme la postérité.

[19] PAGE 278, VERS 6.

Cendres de l'orateur dont le zèle éloquent
Défendit sans espoir, mais avec tant de charmes,
La grandeur dans les fers, la beauté dans les larmes...

M Tronçon du Coudrai, qui défendit Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France, devant le tribunal révolutionnaire, étoit l'un des avocats les plus célèbres du barreau de Paris, et l'un des orateurs les plus éloquens du conseil des anciens. Déporté en 1796, il périt à Cayenne, après de longues souffrances, victime du climat, et de cet affreux système qui n'osoit plus *tuer*, mais qui *faisoit mourir*.

[20] PAGE 279, VERS 9.

La discorde adoucit son féroce génie,
Et le glaive de Mars tombe aux pieds d'Uranie.

Dès que Louis XVI eut reconnu l'indépendance

les plages brûlantes de Sinnamary, refusèrent, même le secours d'une foule innocente, et demandèrent constamment à être jugés.

des États-Unis de l'Amérique, et que les hostilités eurent éclaté entre la France et l'Angleterre, le roi défendit aux officiers de ses vaisseaux, non seulement d'attaquer ceux du capitaine Cook dont on attendoit alors le retour en Europe, après son troisième voyage, mais il ordonna de leur offrir tous les secours dont ils pourroient avoir besoin après une longue et pénible navigation. Ce noble exemple d'une protection particulière, accordée aux sciences pendant les discordes publiques, a été depuis imité par tous les gouvernemens dans des circonstances pareilles.

[21]) PAGE 279, VERS 11.

Eh ! n'est-ce point assez que ces vastes travaux,
Monumens partagés par les peuples rivaux,
Et garans mutuels de leur gloire commune...

Rien n'est plus honorable pour les progrès de la philosophie en Europe, que l'esprit dans lequel les principales puissances maritimes ont tour à tour ordonné des voyages pour perfectionner la géographie et la navigation, et pour enrichir de nouvelles découvertes toutes les sciences humaines. L'Angleterre surtout a multiplié ces expéditions généreuses, dont la dernière, exécutée sous les ordres du capitaine Vancower, est digne d'un compagnon de Cook. La France ne les a point négligées, même au milieu des

orages de la révolution, et dans les embarras d'une guerre générale. — L'Europe savante s'étonne que l'Espagne garde un profond silence sur le voyage du chevalier de Malespine, qui a ramené heureusement ses frégates à Cadix, après trois ans de recherches intéressantes dans la mer Pacifique. Enfin, dans le moment où j'écris, deux bâtimens, expédiés par les ordres du jeune empereur de Russie, font le tour du monde, et placeront peut-être le nom d'un navigateur russe entre ceux de Cook et de la Pérouse. C'est pour la première fois que le pavillon de cette nation va paroître entre les tropiques : mais elle a depuis long-temps multiplié ses découvertes sur les côtes septentrionales de l'Asie et de l'Amérique, et dans les mers voisines du pôle.

[21] PAGE 280, VERS 15.

L'Aurore, dont les pleurs accusent l'hyménée,
Paroît vers l'orient, de roses couronnée...

Un homme distingué par la sagesse de son caractère, l'étendue de ses connoissances et la variété de ses talens, (M. Malouet) a fait imprimer une description en prose poétique *des quatre parties du jour à la mer*. Ce fragment se trouve inséré dans les *Soirées Provençales*, recueil très-agréable de M. Bérenger. Mais le tableau que j'ai voulu tracer est d'un

caractère tout différent. J'ai peint les quatre parties du jour, telles qu'elles se présentent aux navigateurs dans la mer Atlantique, dans ces régions où le soleil ne partage qu'avec la nuit l'empire du ciel. On sait qu'il n'y a ni aurore ni crépuscule entre les tropiques, et que le lever et le coucher du soleil y sont d'une magnificence dont on ne voit qu'une foible image dans les climats tempérés.

[23] PAGE 281, VERS 17.

Leur prudence a réglé sa marche solitaire ;
La nuit la ralentit, et le jour l'accélère.

Les navigateurs qui parcourent des mers peu connues, ou qui se trouvent dans le voisinage des terres, ne manquent jamais de diminuer de voiles pendant la nuit ; le jour, qui fait distinguer les objets de plus loin, inspire plus de sécurité. Mais les précautions d'usage deviennent infiniment plus nécessaires dans les voyages de découvertes, où les navigateurs peuvent rencontrer à chaque pas des écueils qui ne sont pas même soupçonnés.

[24] PAGE 282, VERS 6.

A ces signes connus, il poursuit sous les flots
Les monstres de ces mers qu'affronte son audace.

Les poissons volans, qu'on trouve en grand nombre

dans l'océan atlantique, y sont placés partout entre deux périls continuels ; le requin, la dorade, la palamyde, les poursuivent sous l'eau ; ils s'élancent dans l'air pour éviter ces ennemis domestiques, et deviennent la proie des oiseaux. Leur vol précipité avertit les matelots de l'approche de la dorade, qui est le meilleur poisson de ces mers et celui qu'il est le plus facile de harponner.

[25] PAGE 282, VERS 8.

Et le souffleur bruyant, et le requin vorace,
De qui l'onde sanglante atteste les fureurs...

Le souffleur est une espèce de cachalot ; il n'a qu'un évent sur le sommet de la tête, et la baleine en a deux ; l'eau qu'il aspire et qu'il fait jaillir dans l'air retombe à grand bruit, et l'annonce d'assez loin. Le requin est connu pour le plus vorace des animaux qui habitent l'Océan : c'est le vautour de la mer.

[26] PAGE 282, VERS 10.

Et la dorade enfin, dont les riches couleurs,
D'or, de pourpre et d'azur fugitif assemblage,
Du dauphin fabuleux nous retracent l'image.

La dorade mâle est, je crois, le seul poisson qui, par la forme de sa tête, ressemble au dauphin de la fable ; car le marsouin, qu'on appelle aussi dauphin

dans la Méditerranée, en est fort différent. Tant que la dorade est dans l'eau, et au moment où elle en est tirée, son corps brille des plus vives couleurs ; mais le jaune, le bleu, le violet, qui sont les teintes dominantes, s'effacent rapidement; et dès que le poisson expire, sa peau reste blanche et légèrement azurée vers la tête. On rencontre souvent les dorades par troupes nombreuses, et alors elles suivent assez volontiers la trace du vaisseau.

27) PAGE 282, VERS 13.

De l'astre des saisons
Dans un cristal étroit concentrant les rayons
Le pilote a fixé sa lumière épurée,
Et du jour qui s'enfuit partagé la durée.

A moins que le ciel ne soit entièrement couvert de nuages, les marins prennent toujours la hauteur du soleil pour déterminer l'heure de midi. Cette observation est la meilleure pour s'assurer de la longitude; elle est d'ailleurs indispensable pour mesurer la marche du temps. Nous avons décrit plus haut les instrumens dont on se sert pour cette opération; à l'aide des deux miroirs qui y sont adaptés, le pilote fixe le soleil; il le voit, lorsqu'il approche du méridien, ralentir son mouvement ascensionel et rester immobile un instant, dès qu'il est parvenu à sa plus

grande hauteur : c'est alors qu'il est midi. Le petit arc de cercle que le soleil parcourt dans ce moment étant parallèle à l'horizon, son image y paroît arrêtée; bientôt après, elle commence à s'abaisser.

[28] PAGE 282, VERS 19.

Qui pourroit, ô soleil ! démentir tes oracles?..

Virgile a dit :

. . . . . Solem quis dicere falsum
Audeat ?

GÉORG., LIV. I.

ce qui est beaucoup plus vrai pour la navigation que pour l'agriculture.

[29] PAGE 286, VERS 15.

La toile qui gémit sous le nœud qui la presse
Modère du vaisseau l'imprudente vitesse...

Les principales voiles de nos vaisseaux sont percées, sur des lignes parallèles, de deux ou trois rangs de trous, à travers lesquels on passe des cordes qui servent à replier la toile sur la vergue ; c'est ce que les marins appellent *prendre des ris*. On conçoit aisément que les voiles étant ainsi réduites donnent moins de prise au vent, et que la marche du navire en est considérablement ralentie. On se sert du même moyen pendant la tempête, pour que les mâts qui portent les voiles résistent plus sûrement à la violence du vent.

30) PAGE 287, VERS 7.

Peut-être en ce moment un jeune audacieux,
Que Delambre instruisit à lire dans les cieux,

La navigation perfectionnée est sans contredit le plus grand résultat des sciences humaines, et c'est surtout de l'astronomie qu'elle a reçu les plus utiles secours. Dans les voyages de découvertes, ordonnés depuis trente ans par les gouvernemens éclairés de l'Europe, les astronomes ont partagé les périls et la gloire des navigateurs. Il étoit donc naturel de placer ici le nom d'un homme dont les travaux ont agrandi cette science, qui n'est étranger à aucune, et qui les honore toutes par son caractère. Au reste, quoique ce foible hommage fût évidemment commandé par la justice et par la nature du poëme, je déclare que de tous les savans illustres qui y sont nommés, je n'ai l'honneur d'en connoître aucun personnellement; je n'ai fait que consulter l'opinion publique, et la réputation de leurs ouvrages, parmi les hommes capables de les apprécier.

31) PAGE 288, VERS 12.

Le réduit solitaire où son cœur dans l'ivresse,
Avide, et frémissant de l'espoir du bonheur,
Peignit, pour la tromper, sa dévorante ardeur...

Qui n'a pas lu, dans la *Nouvelle Héloïse*, la lettre

écrite par St.-Preux dans le cabinet de Julie, à l'instant même du rendez-vous ? Il est vraisemblable que jamais amant ne s'est avisé d'écrire dans une pareille position ; mais aussi jamais écrivain n'a fait parler à l'amour un langage si passionné, si séduisant, et j'oserois dire si contagieux.

32) PAGE 290, VERS 4.

Il fuit de Fernandez le rocher secourable,
Asile où le repos, devenu le bonheur,
Par ses charmes secrets amollissoit son cœur..

« Si l'industrie et l'audace des nations modernes, » dit Voltaire, ont un véritable avantage sur les tra- » vaux de l'antiquité, c'est par nos expéditions mari- » times. On n'est pas assez étonné de voir sortir des » ports de quelques petites provinces, inconnues aux » anciennes nations civilisées, des flottes dont un » seul vaisseau eût détruit tous les navires des Grecs » et des Romains....., Rarement le succès est-il pro- » portionné aux entreprises, non seulement parce » qu'on ne peut prévoir tous les obstacles, mais parce » qu'on n'emploie presque jamais d'assez grands » moyens. Cependant l'expédition de George Anson » est la preuve de ce que peut un homme intelligent » et ferme, malgré la foiblesse des préparatifs et la » grandeur des dangers. » Ce commodore partit de

Portsmouth avec cinq vaisseaux de guerre, une corvette de huit canons, et deux navires chargés de provisions et de marchandises. Ceux-ci devoient faire le commerce à la faveur de la guerre : c'est un des traits caractéristiques des anciens Carthaginois et des Anglais modernes. La flotte, après avoir touché à Madère, aux îles du cap Vert et à celle de Ste.-Catherine, sur les côtes du Brésil, entra dans la mer du Sud par le détroit de Lemaire. En doublant le cap Horn, elle fut battue par des tempêtes violentes qui dispersèrent tous les vaisseaux; un scorbut d'une nature affreuse fit périr la moitié des équipages, et le vaisseau d'Anson aborda seul dans l'île déserte de Fernandez.

« Un lecteur raisonnable, dit encore Voltaire, qui » voit avec horreur les soins prodigieux que prennent » les hommes pour se rendre mutuellement mal- » heureux, apprendra peut-être avec satisfaction » que George Anson, trouvant dans cette île déserte » le climat le plus doux et le sol le plus fertile, y » sema des légumes et des fruits, dont il avoit apporté » d'Europe les graines et les noyaux, et que bientôt » l'île entière en fut couverte. Des Espagnols, qui y » relâchèrent quelques années après, ayant été faits » depuis prisonniers en Angleterre, jugèrent qu'il n'y » avoit qu'Anson qui eût pu réparer, par cette atten-

» tion généreuse, le mal que fait la guerre, et ils le » remercièrent comme leur bienfaiteur. »

Le séjour prolongé de Juan Fernandez amollissoit les équipages d'Anson; plusieurs matelots, épouvantés des maux qu'ils avoient soufferts et de ceux que l'avenir leur gardoit encore, avoient formé le projet de rester dans cette île, à l'exemple d'un Écossais nommé Selkirk, qui, dit-on, y avoit passé seul plusieurs années. Le commodore les prévint, il mit à la voile, et les ramena sur les côtes du Pérou.

[33] PAGE 290, VERS 20.

Eh bien, quel est le prix de sa course immortelle?
Des monceaux d'or souillés de larmes et de sang;
Au terme de ses jours, l'orgueil d'un nouveau rang...

Après avoir fait le tour du monde en vainqueur, Anson rentra dans les ports d'Angleterre le 4 juin 1744. Le vaisseau le *Centurion*, le seul qu'il ramenoit de cette expédition mémorable, étoit près de couler bas; son équipage, au milieu des richesses dont il étoit chargé, avoit souffert tous les maux imaginables. On fit porter à Londres sur trente-deux chariots, au bruit des tambours et des acclamations populaires, les trésors enlevés aux Espagnols: c'étoit environ dix millions tournois en argent et en or, et quelques marchandises précieuses; tout fut abandonné

au commodore, à ses officiers et à ses matelots : l'état refusa de partager le prix de leurs fatigues et de leur valeur. Anson fut créé pair d'Angleterre, et mourut quelques années après.

[19] PAGE 291, VERS 10.

Chante ce Magellan, leur guide et leur modèle,
Qui, s'ouvrant vers l'Asie un chemin si fatal,
Successeur de Colomb, peut-être son rival,
Osa réaliser sa dernière espérance,
Et des deux univers acheva l'alliance.

Ferdinand Magelhaëns, que nous nommons Magellan, fut le premier navigateur qui traversa l'Océan pacifique, et qui conçut le plan d'un voyage autour du globe. Cet homme, d'un génie supérieur, ayant essuyé des injustices à la cour de Lisbonne, passa au service de l'Espagne, qui s'enrichit de ses ressentimens. Il seroit trop long de le suivre dans les détails de sa périlleuse navigation. Le détroit, auquel il donna son nom, est un passage difficile auquel on préfère aujourd'hui généralement celui du cap Horn. On a tenté plusieurs fois, et toujours sans succès, de former quelque établissement sur la côte du détroit de Magellan, habitée par les Patagons. Une colonie, qui y périt misérablement, a donné le nom de *Port-Famine* à l'endroit qu'elle occupa. Mais la découverte de

[37] PAGE 292, VERS 9.

Beaux lieux où de l'amour, sans voile et sans bandeau,
L'innocence hardie allume le flambeau.

Le chantre des *Jardins* a dit plus heureusement que moi, en parlant d'Otaïti,

Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

Cette île délicieuse, que les dernières navigations savantes ont rendue si célèbre, fut découverte en 1767. M. de Bougainville est le premier navigateur français qui l'ait reconnue et qui s'y soit arrêté. Son voyage autour du monde joint au mérite de plusieurs découvertes intéressantes celui de fournir à la philosophie un grand nombre d'observations utiles.

[38] PAGE 292, VERS 15.

Deux fois, par ton audace,
L'homme avoit poursuivi dans une mer de glace
Ce monde austral, objet de nos vœux indiscrets,
Et du pôle désert entrevu les secrets.

Le capitaine Cook est certainement celui de tous les navigateurs qui a le plus approché du pôle austral, et dont les recherches infatigables ont le mieux prouvé la non-existence d'un continent qui a si long-temps occupé l'imagination des géographes. Si, contre toute

vraisemblance, le monde austral n'est point une chimère, il est au moins situé dans une mer inabordable, et l'Europe ne peut espérer aucune communication avec lui.

[39] PAGE 292, VERS 22.

Ce temple de l'état, consacré par les arts
Au repos glorieux de Neptune et de Mars?

Greenwich (on prononce *Grenick*) est un édifice magnifique, bâti sur les bords de la Tamise pour servir de retraite aux marins anglais; il est moins imposant et moins fastueux que l'hôtel des Invalides de Paris; mais il convient peut-être mieux à sa destination, par le spectacle que les rivages voisins présentent à ceux qui jouissent de cet honorable asile. Le capitaine Cook le quitta pour faire sa troisième expédition, dans laquelle il termina sa glorieuse carrière.

[40] PAGE 293, VERS 5.

Tu voguois sur nos mers, triomphant et tranquille,
Protégé par Louis, et chanté par Delille...

On a vu dans la vingtième note de ce chant l'ordre donné par Louis XVI, relativement aux vaisseaux de Cook. Quant à M. Delille, il est le premier qui ait offert un hommage durable à la mémoire de cet homme

illustre; et, quoique le poëme des *Jardins* soit entre les mains de tout le monde, on me saura gré de rappeler ici les vers consacrés par un grand poëte au plus grand des navigateurs modernes.

Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur de lointains rivages
Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs:
Toi surtout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France et l'Angleterre;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçoit jadis Triptolème nouveau,
Apportois le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiois la furie.
Ta voile, en arrivant, leur annonçoit la paix;
Et ta voile, en partant, leur laissoit des bienfaits:
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnoissance?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen;
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré;
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages?
L'ami des arts, hélas! meurt en proie aux sauvages!
Aux bords d'une eau limpide, en des bosquets fleuris,
Mêlez donc son image à nos hautes chéris.

Et que son doux aspect, ses malheurs et vos larmes,
A ces lieux enchantés prêtent encor des charmes.

On va retrouver quelques-unes de ces idées dans l'épisode de la Pérouse, dont l'expédition, les malheurs et le caractère, avoient plus d'une ressemblance avec ceux du capitaine Cook.

[41] PAGE 293, VERS 7.

Des Grecs ont de Jason célébré les succès...

Orphée étoit un des compagnons de Jason; et ce voyage, si célèbre dans l'antiquité, fournit au poëte le sujet de ses plus beaux chants. Apollonius de Rhodes a laissé un poëme sur l'expédition des Argonautes; et le philosophe Épiménide avoit, dit-on, composé sur le même sujet un ouvrage d'environ sept mille vers, qui fut lu tout entier dans une assemblée générale de la Grèce.

[42] PAGE 293, VERS 23.

Le sort jaloux peut tromper la prudence;
Mais je suis satisfait, si, dans ce globe immense,
Instruit par vos leçons, par vos soins généreux,
Un seul homme devient plus sage ou plus heureux.

Il s'en faut de beaucoup que j'aie pu rendre dans ces vers tout ce qui, dans les instructions de M. de la Pérouse, étoit honorable pour la philosophie et

l'humanité. Le mémoire remis par Louis XVI à ce malheureux navigateur, sous la date du 26 juin 1785, est un beau témoignage de cette bienveillance universelle que les écrivains philosophes du dernier siècle avoient inspirée à tous les gouvernemens. On a cru devoir placer ici la partie de ces instructions qui explique et justifie ce qu'on en a dit dans le poëme.

QUATRIÈME PARTIE DU MÉMOIRE REMIS PAR LOUIS XVI A M. DE LA PÉROUSE.

De la conduite à tenir avec les naturels des pays où les deux frégates pourront aborder.

« Les relations de tous les voyageurs qui ont précédé M. de la Pérouse dans les mers qu'il doit » parcourir lui ont fait d'avance connoître le caractère et les mœurs d'une partie des différens peuples » avec lesquels il pourra avoir à traiter, tant aux » îles du grand océan, que sur les côtes du nord-» ouest de l'Amérique.

» Sa majesté ne doute pas que, nourri de cette » lecture, il ne s'attache à imiter la bonne conduite » de quelques-uns des navigateurs qui l'ont devancé, » et à éviter les fautes de quelques autres.

» A son arrivée dans chaque pays, il s'occupera » de se concilier l'amitié des principaux chefs, tant

» par des marques de bienveillance que par des pré-
» sens, et il s'assurera des ressources qu'il pourra
» trouver sur le lieu, pour fournir aux besoins de
» ses vaisseaux. Il emploiera tous les moyens hon-
» nêtes pour former des liaisons avec les naturels du
» pays.

» Il cherchera à connoître quelles sont les mar-
» chandises ou objets d'Europe auxquels ils pa-
» roissent attacher le plus de prix, et il en compo-
» sera un assortiment qui leur soit agréable, et qui
» puisse les inviter à faire des échanges.

» Il sentira la nécessité de mettre en usage toutes
» les précautions que la prudence suggère, pour
» maintenir sa supériorité contre la multitude, sans
» être obligé d'employer la force; et, quelque bon
» accueil qu'il reçoive des sauvages, il est important
» qu'il se montre toujours en état de défense, parce
» qu'il seroit à craindre que la sécurité ne les en-
» gageât à tenter de le surprendre.

» Dans quelque circonstance que ce soit, il n'en-
» verra aucune chaloupe ou autre bâtiment à terre,
» qu'il ne soit armé de ses canons, muni de fusils,
» de sabres, de haches-d'armes, et de munitions de
» guerre en quantité suffisante, et qu'il ne soit com-
» mandé par un officier, à qui il ordonnera de ne
» jamais perdre de vue le bâtiment dont il est chargé,

» et d'y laisser toujours quelques hommes pour sa » garde.

» Il ne permettra pas qu'aucune personne de » l'état-major ou de l'équipage couche à terre pour » autre raison que celle du service; et ceux que » leurs fonctions obligeroient d'y rester se retire- » ront, avant la nuit, dans les tentes dressées à terre » pour servir d'observatoire et de magasin. Il y pla- » cera un corps-de garde, où devra toujours coucher » un officier pour maintenir le bon ordre parmi les » matelots et soldats affectés à ce service, et préve- » nir, par une surveillance active et continue, toute » attaque ou entreprise de la part des sauvages.

» Il aura soin de faire mouiller les frégates de sa » majesté à portée de protéger l'établissement; et il » donnera ses ordres à l'officier qui y sera de garde, » pour les signaux que celui-ci aura à faire en cas » d'alarmes.

» Dès que ces dispositions seront faites, il s'oc- » cupera des moyens de pourvoir à la subsistance de » ses équipages et autres besoins des bâtimens; et, » après avoir fait un choix dans le nombre des mar- » chandises, outils et ouvrages en tout genre dont » les deux frégates sont approvisionnées, il en for- » mera un magasin à terre, sous la protection du » corps-de-garde; mais, comme il est instruit qu'en

» général les insulaires du grand océan ont un pen-
» chant irrésistible au vol, il aura soin, pour ne pas
» les tenter par la vue d'un trop grand nombre d'ob-
» jets rassemblés dans un même lieu, de ne faire
» transporter chaque jour à terre que les effets qui
» pourront être employés en échanges dans le cours
» de la journée.

» Il règlera la valeur de ces échanges, et il ne
» permettra pas qu'on excède jamais la taxe qu'il aura
» fixée pour chaque objet de traite, dans la crainte
» qu'en accordant, dans le début, un prix trop haut
» pour les denrées qu'il voudroit se procurer, les
» naturels du pays ne s'en prévalussent pour n'en
» plus vendre dans la suite à une moindre valeur.

» Il n'établira qu'un seul magasin pour les deux
» frégates; et pour y maintenir le bon ordre et pré-
» venir tous les abus, il chargera spécialement un
» officier de traiter avec les sauvages, et il désignera
» les officiers mariniers ou autres personnes qui de-
» vront faire, sous ses ordres, le service du magasin.
» Aucun officier ou autre personne des états-majors
» ou des équipages ne pourra, sous quelque pré-
» texte que ce soit, faire aucune espèce d'échange, à
» moins que M. de la Pérouse ne lui en ait donné la
» permission expresse, et n'ait réglé le taux de l'é-
» change.

» Si quelqu'un des gens de l'équipage déroboit, » pour le porter à terre, quelque effet appartenant » aux bâtimens, ou quelques marchandises destinées » pour les échanges, M. de la Pérouse le feroit punir » selon la rigueur des ordonnances; et il puniroit » plus sévèrement encore ceux qui, étant de service » au magasin, auroient abusé de sa confiance, et dé- » tourné des effets pour en traiter en fraude.

» Il prescrira à tous les gens des équipages de » vivre en bonne intelligence avec les naturels, de » chercher à se concilier leur amitié par les bons pro- » cédés et les égards; et il leur défendra, sous les » peines les plus rigoureuses, de jamais employer la » force pour enlever aux habitans ce que ceux-ci re- » fuseroient de céder volontairement.

» M. de la Pérouse, dans toutes les occasions, en » usera avec beaucoup de douceur et d'humanité en- » vers les différens peuples qu'il visitera dans le cours » de son voyage.

» Il s'occupera, avec zèle et intérêt, de tous les » moyens qui peuvent améliorer leur condition, en » procurant à leur pays les légumes, les fruits et les » arbres utiles d'Europe; en leur enseignant la ma- » nière de les semer et de les cultiver; en leur faisant » connoître l'usage qu'ils doivent faire de ces présens, » dont l'objet est de multiplier, sur leur sol, les pro-

» ductions nécessaires à des peuples qui tirent presque » toute leur nourriture de la terre.

» Si des circonstances impérieuses, qu'il est de la » prudence de prévoir dans une longue expédition, » obligeoient jamais M. de la Pérouse à faire usage de » la supériorité de ses armes sur celles des peuples » sauvages, pour se procurer, malgré leur opposi- » tion, les objets nécessaires à la vie, tels que des » subsistances, du bois, de l'eau, il n'useroit de la » force qu'avec la plus grande modération, et puni- » roit avec une extrême rigueur ceux de ses gens qui » auroient outre-passé ses ordres. Dans tous les cas, » s'il ne peut obtenir l'amitié des sauvages par les » bons traitemens, il cherchera à les contenir par la » crainte et les menaces ; mais il ne recourra aux » armes qu'à la dernière extrémité, seulement pour » sa défense, et dans les occasions où tout ménage- » ment compromettroit décidément la sûreté des bâti- » mens et la vie des Français dont la conservation lui » est confiée.

» Sa majesté regarderoit comme un des succès les » plus heureux de l'expédition, qu'elle pût être ter- » minée *sans qu'il en eût coûté la vie à un seul* » *homme*. »

CINQUIÈME PARTIE.

Des précautions à prendre pour conserver la santé des équipages.

« M. de la Pérouse connoissant les intentions de » sa majesté sur la conduite qu'il doit tenir envers les » peuples sauvages, et l'attention qu'elle donne à ce » que la visite des Français, loin d'être un malheur » pour ces peuples, leur procure au contraire des » avantages dont ils étoient privés; il sentira sûrement » quel soin particulier il doit donner à la conserva- » tion des équipages employés dans l'expédition dont » sa majesté lui a confié la conduite.

» Les bâtimens sous ses ordres sont abondamment » pourvus de tous les secours qui peuvent ou pré- » venir la cause des maladies de mer, ou en arrêter » le cours, comme aussi de ceux qui sont destinés à » suppléer les vivres ordinaires et à en corriger le » mauvais effet. Il veillera soigneusement à ce que » ces divers secours soient employés à propos et avec » mesure; et il s'occupera essentiellement de toutes » les ressources qui pourront se présenter dans les » différentes relâches, pour procurer à ses équi- » pages des rafraîchissemens et des alimens sains, qui » puissent réparer les effets du long usage qu'il sera » obligé de faire des viandes salées.

» Sa majesté s'en rapporte à la prudence de M. de » la Pérouse sur la forme qui lui paroîtra la plus » convenable à établir à bord des deux frégates pour » la distribution des vivres et approvisionnemens dans » la cale.

» Il aura soin de faire visiter et aérer, pendant ses » séjours dans les ports, les parties de ces vivres qui » annonceroient un principe d'altération dont cette » précaution peut arrêter le progrès.

» Il ne négligera aucune occasion de procurer du » poisson frais à ses équipages, et de renouveler ses » salaisons, par les moyens qui ont été remis à sa dis- » position, et en faisant usage de la méthode qui a » été pratiquée avec succès par les navigateurs de ces » derniers temps qui ont parcouru le grand Océan.

» M. de la Pérouse n'ignore pas qu'une des précau- » tions qui peuvent contribuer le plus efficacement à » conserver la santé des gens de mer est l'attention » continuelle à maintenir une extrême propreté dans » le vaisseau et sur leurs personnes.

» Il fera usage à cet effet de tous les moyens connus, » tels que les ventilateurs, les fumigations, les par- » fums, pour renouveler et purifier l'air de la cale et » de l'entrepont. Il fera tous les jours, s'il se peut, » exposer à l'air libre les hamacs et les hardes des » équipages : et afin que les matelots, et autres gens

» qui les composent, ne négligent point la propreté » de leurs personnes, il les divisera en escouades, » dont il répartira l'inspection et le soin de la tenue » entre les officiers de chaque frégate.

» Chacun d'eux rendra compte, chaque semaine, » au capitaine de l'état des hardes et des besoins de » l'escouade dont le soin lui aura été confié; et sur » l'ordre de M. de la Pérouse, les hardes de rempla- » cement que sa majesté a ordonné d'embarquer se- » ront distribuées aux équipages des deux bâtimens, » suivant la répartition qui en aura été réglée par le » commandant, et dans les circonstances où il jugera » que ce secours est nécessaire.

» M. de la Pérouse établira la plus exacte disci- » pline dans les équipages des deux frégates, et il » tiendra soigneusement la main à prévenir tout re- » lâchement à cet égard; mais cette sévérité, conve- » nable dans tout le service, et nécessaire dans une » campagne de plusieurs années, sera tempérée par » l'effet constant des soins paternels qu'il doit aux » compagnons de ses fatigues: et sa majesté, connois- » sant les sentimens dont il est animé, est assurée » qu'il sera constamment occupé de procurer à ses » équipages toutes les facilités, toutes les douceurs » qu'il pourra leur accorder, sans nuire aux intérêts » du service et à l'objet de l'expédition.

» Sa majesté ne pouvoit donner à M. de la Pérouse » une marque plus distinguée de la confiance qu'elle » a dans son zèle, sa capacité et sa prudence, qu'en » le chargeant d'une des entreprises les plus étendues » qui aient jamais été exécutées. Quelques-uns des » navigateurs qui l'ont précédé dans la carrière des » découvertes lui ont laissé de grandes leçons et de » grands exemples ; mais sa majesté est persuadée » qu'aussi ambitieux de gloire, aussi zélé pour l'ac- » croissement des connoissances humaines, aussi per- » sévérant que ses modèles, il méritera un jour d'en » servir lui-même à ceux qui, poussés par le même » courage, voudront prétendre à la même célébrité. »

[43] PAGE 294, VERS 12.

Il contemple, il salue
Des rochers de Penmark la stérile étendue,
Et la France qui fuit sous le sombre horizon...

Chaîne de rochers située sur la côte de Bretagne, à l'entrée du passage de l'Iroise qui conduit au goulet de Brest. C'est de ce port que partit M. de la Pérouse.

[44] PAGE 295, VERS 22.

Et l'homme solitaire
Qui, sous l'astre du nord par le destin placé,
Habite de Behring le rivage glacé...

Terres situées dans l'Océan boréal, qui font partie

des découvertes des Russes. Les navigateurs de cette nation ont pénétré jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique, et le capitaine Behring y a donné son nom à une baie profonde, reconnue successivement par Cook et par la Pérouse. (Voyez l'ouvrage de Coxe, intitulé *Découvertes des Russes.*)

45) PAGE 296, VERS 18.

Cependant il voguoit sur les flots orageux
Aux portes du couchant, vers ce triste rivage
Où l'immense Amérique, inconnue et sauvage,
Du char de Calisto semble se rapprocher,

Les côtes nord-ouest de l'Amérique furent aperçues pour la première fois en 1579, par le chevalier François Dracke, qui les nomma la *Nouvelle Albion;* mais les Anglais n'y firent aucun établissement. Les Espagnols en ont fondé quelques-uns à des époques plus récentes, et ils regardent une grande partie de la côte nord-ouest comme une dépendance éloignée du nouveau Mexique et de la Californie. Les Anglais et les Américains vont y traiter des pelleteries qu'ils portent à la Chine. On a publié depuis quelques années des voyages intéressans dans cette partie peu connue du globe. L'un des meilleurs est celui du capitaine Marchand, navigateur marseillais, dont le journal est enrichi des observations savantes de M. de

Fleurieu ; les autres appartiennent aux Anglais. Celui de Vancower, traduit par M. Morellet, est sans comparaison le plus exact et le plus remarquable. On peut lire aussi ceux de Meares et de Dixon.

(46) PAGE 297, VERS 13.

Un passage douteux en ouvre seul l'entrée...

Le port découvert par M. de la Pérouse, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, est situé à trente-trois lieues de celui de Los-Remedios, dernier terme des navigations espagnoles; à environ deux cent vingt-quatre lieues de Nootka-Sound, qui, en 1790, occasionna des discussions très-vives entre les cours de Londres et de Madrid ; et à cent lieues de Williams-Sound, l'une des nombreuses découvertes du capitaine Cook. M. de la Pérouse, usant du privilège incontestable des navigateurs qui abordent les premiers dans une rade inconnue, nomma celle-ci *le Port des Français ;* il profita de la tranquillité de l'intérieur de la baie pour réparer ses vaisseaux, et changer entièrement leur arrimage. L'étendue et la commodité de ce port présentent des ressources précieuses pour un établissement permanent; mais l'entrée en est très-difficile. Les frégates de M. de la Pérouse y furent exposées au plus grand danger ; elles furent portées par la violence du courant à une demi-portée de pistolet

des écueils, et forcées de mouiller, par trois brasses et demie, sur un fond de roches. « A chaque instant, dit ce » voyageur illustre, je craignois d'avoir le câble coupé, » et d'être entraîné à la côte.... Les vents du large, ou » peut-être d'autres causes, agissent si puissamment » sur le courant de la passe, que j'ai vu le flot y entrer » comme le fleuve le plus rapide; et dans d'autres » circonstances, quoiqu'aux mêmes époques de la » lune il pouvoit être refoulé par un canot. J'ai me- » suré dans mes courses la laisse de certaines marées » à quinze pieds au-dessus du niveau de la mer, et il » est vraisemblable que ces marées sont celles de la » mauvaise saison. Lorsque les vents soufflent avec » violence de la partie du sud, la passe doit être im- » praticable, et dans tous les temps les courans en » rendent l'entrée difficile. La sortie exige aussi une » réunion de circonstances qui peuvent retarder le » départ d'un vaisseau de plusieurs semaines; on ne » peut appareiller qu'au moment de la pleine mer..... » Comme ce port présente de grands avantages, j'ai » cru devoir en faire connoître aussi tous les incon- » véniens. » (*Voyage de la Pérouse*, tome II.)

[47] PAGE 297, VERS 18.

L'Hiver, au front de neige, assis sur les montagnes...

Le fond de la baie nommée le *Port des Français*

est peut-être, dit M. de la Pérouse, le lieu le plus extraordinaire de la terre : « Pour en avoir une idée, » qu'on se représente un bassin d'eau d'une profon- » deur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par » des montagnes à pic d'une hauteur excessive, cou- » vertes de neige, sans un brin d'herbe sur cet amas » immense de rochers, condamnés par la nature à une » stérilité éternelle. Je n'ai jamais vu un souffle de » vent rider la surface de cette eau ; elle n'est trou- » blée que par la chute d'énormes morceaux de glace » qui se détachent très-fréquemment de cinq différens » glaciers, et qui font en tombant un bruit qui retentit » au loin dans les montagnes. L'air y est si tranquille, » et le silence si profond, que la voix d'un homme » s'y fait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit » de quelques oiseaux de mer qui déposent leurs œufs » dans le creux de ces rochers..... Les côtés du port » sont formés par des montagnes du second ordre, » de huit à neuf cents toises d'élévation seulement ; » elles sont couvertes de pins, tapissées de verdure, » et l'on n'aperçoit la neige que sur leur sommet ; elles » m'ont paru composées de schiste qui est dans un » commencement de décomposition ; elles ne sont pas » entièrement inaccessibles, mais extrêmement diffi- » ciles à gravir. MM. de Lamanon, de la Martinière, » Collignon, l'abbé Mongès et le père Receveur, na-

» turalistes infatigables, ne purent parvenir jusqu'au » sommet..... Il leur parut que ces montagnes re- » cèlent des mines de fer et de cuivre, mais ils n'a- » perçurent la trace d'aucun autre métal.

» La nature, continue M. de la Pérouse, devoit » à un pays aussi affreux des habitans qui diffé- » rassent autant des peuples civilisés, que le site que » je viens de décrire diffère de nos plaines cultivées; » aussi grossiers et aussi barbares que leur sol est » rocailleux et agreste, ils n'habitent cette terre que » pour la dépeupler : en guerre avec tous les ani- » maux, ils méprisent les substances végétales qui » naissent autour d'eux. J'ai vu des femmes et des » enfans manger quelques fraises et quelques fram- » boises; mais c'est sans doute un mets insipide pour » ces hommes qui ne sont sur la terre que comme » les vautours dans les airs et les tigres dans les » forêts.

» Leurs arts sont assez avancés, et leur civilisa- » tion à cet égard a fait de grands progrès : mais celle » qui adoucit la férocité des mœurs est encore dans » l'enfance. La manière dont ils vivent, excluant toute » subordination, fait qu'ils sont continuellement agi- » tés par la crainte ou par la vengeance : colères et » prompts à s'irriter, je les ai vus sans cesse le poi- » gnard à la main les uns contre les autres. Exposés

» à mourir de faim pendant l'hiver, parce que la » chasse peut n'être pas heureuse, ils sont dans l'a- » bondance pendant l'été, parce que la pêche leur » fournit en moins d'une heure le poisson nécessaire » à leur subsistance; oisifs le reste de la journée, ils » la passent au jeu, pour lequel ils ont une passion » aussi violente que quelques habitans de nos grandes » villes; c'est ordinairement la source de leurs que- » relles. Je ne craindrois pas d'annoncer que cette » peuplade s'anéantiroit entièrement, si à tous ces » vices destructeurs elle joignoit le malheur de con- » noître l'usage de quelque liqueur enivrante.

» Les philosophes se récrieroient en vain contre ce » tableau; ils font leurs livres au coin de leur feu, et je » voyage depuis trente ans; je suis témoin des injus- » tices et de la fourberie de ces peuples qu'on nous » peint si bons, parce qu'ils sont très-près de la na- » ture. Mais cette nature n'est sublime que dans ses » masses, elle néglige tous les détails; il est impos- » sible de pénétrer dans les bois que la main des » hommes civilisés n'a point élagués; de traverser les » plaines remplies de pierres, de rochers, et inondées » de marais impraticables; de faire société enfin avec » l'homme de la nature, parce qu'il est barbare, mé- » chant et fourbe. Confirmé dans cette opinion par » ma triste expérience, je n'ai pas cru néanmoins de-

» voir user des forces dont la direction m'étoit confiée, pour repousser l'injustice de ces sauvages, et » leur apprendre qu'il est un droit des gens qu'on ne » viole jamais impunément.

» Des Indiens, dans leurs pirogues, étoient sans » cesse autour de nos frégates; ils y passoient trois ou » quatre heures avant de commencer l'échange de » quelques poissons ou de deux ou trois peaux de » loutre; ils saisissoient toutes les occasions de nous » voler; ils arrachoient le fer qui étoit facile à enle- » ver, et ils examinoient surtout par quel moyen ils » pourroient, pendant la nuit, tromper notre vigi- » lance..... Leur adresse en fait de vol et de fourberie » ne peut trouver aucun terme de comparaison.... Je » suis bien certain qu'ils n'ont jamais cru nous ins- » pirer des sentimens de crainte; mais leur conduite » m'a prouvé qu'ils ne doutoient point que notre pa- » tience ne fût à toute épreuve. Bientôt ils m'obli- » gèrent à lever l'établissement que j'avois formé sur » l'île (vers le centre de la baie); ils y débarquoient » la nuit; ils traversoient un bois très-fourré dans » lequel il nous étoit impossible de pénétrer le jour; » et se glissant sur le ventre comme des couleuvres, » sans remuer presque une feuille, ils parvenoient, » malgré nos sentinelles, à dérober quelques-uns de » nos effets. Enfin, ils eurent l'audace d'entrer de nuit

» dans la tente où couchoient MM. de Lauriston et » d'Arbaud, qui étoient de garde à l'observatoire; » ils enlevèrent un fusil garni d'argent, ainsi que les » habits de ces deux officiers qui les avoient placés » par précaution sous leur chevet; une garde de douze » hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers » ne furent point éveillés. Ce dernier vol nous eût » peu inquiétés, sans la perte du cahier original sur » lequel étoient écrites toutes nos observations astro- » nomiques depuis notre arrivée dans le Port des » Français.....

» Je faisois monter à bord de ma frégate les prin- » cipaux personnages, je les comblois de présens; et » ces mêmes hommes, que je distinguois si particu- » lièrement, ne dédaignoient jamais le vol d'un clou » ou d'une vieille culotte. Lorsqu'ils prenoient un air » riant et doux, j'étois assuré qu'ils avoient volé quel- » que chose, et très-souvent je faisois semblant de ne » pas m'en apercevoir.

» J'avois expressément recommandé d'accabler de » caresses les enfans, et de les combler de petits pré- » sens: les parens étoient insensibles à cette marque » de bienveillance que je croyois de tous les pays. La » seule réflexion qu'elle fit naître chez eux, c'est qu'en » demandant à accompagner leurs enfans, ils auroient » une occasion de nous voler; et pour mon instruc-

» tion je me suis procuré plusieurs fois le plaisir de » voir le père profiter du moment où nous paroissions le plus occupés de son enfant, pour enlever » et cacher sous sa couverture de peau tout ce qui » pouvoit lui tomber sous la main.

» J'ai eu l'air de désirer de petits effets de peu de » valeur qui appartenoient à des Indiens que je venois » de combler de présens ; c'étoit un essai que je faisois de leur générosité, mais toujours inutilement.

» J'admettrai enfin, si l'on veut, qu'il est impossible qu'une société existe sans quelques vertus. » Mais je suis obligé de convenir que je n'ai pas eu la » sagacité de les apercevoir : toujours en querelle » entre eux, indifférens pour leurs enfans, vrais tyrans de leurs femmes, qui sont condamnées sans » cesse aux travaux les plus pénibles, je n'ai rien » observé chez ce peuple qui m'ait permis d'adoucir » les couleurs de ce tableau. »

(*Voyage de la Pérouse, tome II.*)

Le témoignage de Dixon et de plusieurs autres navigateurs a confirmé celui de la Pérouse.

[48] PAGE 299, VERS 3.

Et de nos pavillons préparant le retour,
Des rivages du port dessine le contour.

La Pérouse avoit pensé que si la France vouloit

former sur la côte nord-ouest de l'Amérique un établissement pour la traite des pelleteries, c'étoit au *Port des Français* qu'il conviendroit de fixer la colonie. Aucun navigateur n'y avoit abordé avant lui; aucune nation européenne, si ce n'est peut-être les Russes, n'avoit eu des communications, même indirectes, avec les sauvages qui habitent les environs de la baie. La Pérouse acheta d'eux la propriété de l'île qui est située vers le milieu du port, à peu près de la même manière que le sage Penn acheta des naturels de la Pensylvanie le territoire où il voulut s'établir. « Je donnai, dit-il, au chef qui traitoit avec nous » plusieurs aunes de drap rouge, des haches, des » herminettes, du fer en barre, des clous; je fis aussi » des présens à toute sa suite. Le marché ainsi conclu » et soldé, j'envoyai prendre possession de l'île avec » les formalités ordinaires; je fis enterrer au pied » d'une roche une bouteille qui contenoit une in- » scription relative à cette prise de possession, et je » mis auprès une des médailles de bronze qui avoient » été frappées en France avant notre départ. » Il fit ensuite lever le plan de la rade, placer des sondes, et ne négligea aucune des précautions qui pouvoient contribuer à la sûreté des navigateurs qui viendroient après lui dans ce port.

(49) PAGE 299, VERS 7.

Ses braves compagnons vont, la sonde à la main,
De ces flots inconnus interroger le sein.

M. de la Pérouse, ayant fait lever le plan du *Port des Français* par les ingénieurs embarqués sur ses vaisseaux, voulut y faire placer les sondes par des officiers de marine. Cette opération, indispensable pour l'exactitude du plan et la sûreté des navigateurs, amena l'évènement le plus désastreux. Il faut entendre M. de la Pérouse le raconter lui-même. (*Voyez la note suivante.*)

(50) PAGE 299, VERS 21.

Bientôt des vagues effrayantes
L'entraînent sans retour vers ces roches bruyantes
Dont les flancs prolongés se cachant sous les eaux
Ferment d'un triple écueil l'asile des vaisseaux...

« C'est avec la plus vive douleur, dit M. de la Pé-
» rouse, que je vais tracer l'histoire d'un désastre
» mille fois plus cruel que les maladies et tous les
» autres évènemens des plus longues navigations. Je
» cède au devoir rigoureux que je me suis imposé
» d'écrire cette relation, et je ne crains pas de laisser
» connoître que mes regrets ont été, depuis cet évè-
» nement, cent fois accompagnés de mes larmes; que

» le temps n'a pu calmer ma douleur : chaque objet,
» chaque instant me rappelle la perte que nous avons
» faite, et dans une circonstance où nous croyions si
» peu avoir à craindre un pareil évènement.

» J'ai déjà dit que les sondes devoient être placées
» sur le plan de MM. de Monneron et Bernizet, par
» les officiers de la marine ; en conséquence, la bis-
» cayenne de l'*Astrolabe*, aux ordres de M. de Mar-
» chainville, fut commandée pour le lendemain, et
» je fis disposer celle de ma frégate, ainsi que le petit
» canot dont je donnai le commandement à M. Boutin.
» M. d'Escures, mon premier lieutenant, chevalier
» de Saint-Louis, commandoit la biscayenne de la
» *Boussole*, et étoit le chef de cette petite expédition.
» Comme son zèle m'avoit paru quelquefois un peu
» ardent, je crus devoir lui donner des instructions
» par écrit. Les détails dans lesquels j'étois entré sur
» la prudence que j'exigeois lui parurent si minu-
» tieux, qu'il me demanda si je le prenois pour un
» enfant, ajoutant qu'il avoit déjà commandé des
» bâtimens. Je lui expliquai amicalement le motif de
» mes ordres ; je lui dis que M. de Langle et moi
» avions sondé la passe de la baie deux jours auparа-
» vant, et que j'avois trouvé que l'officier comman-
» dant le deuxième canot qui étoit avec nous avoit
» passé trop près de la pointe, sur laquelle même il

» avoit touché : j'ajoutai que de jeunes officiers croient » qu'il est du bon ton, pendant les sièges, de monter » sur le parapet des tranchées, et que ce même esprit » leur fait braver, dans les canots, les roches et les » brisans; mais que cette audace peu réfléchie pou- » voit avoir les suites les plus funestes dans une cam- » pagne comme la nôtre, où ces sortes de périls se » renouveloient à chaque minute. Après cette con- » versation, je lui remis les instructions suivantes, » que je lus à M. Boutin : elles feront mieux connoître » qu'aucun autre exposé la mission de M. d'Escures, » et les précautions que j'avois prises. »

Instructions données par écrit à M. d'Escures, par M. de la Pérouse.

— « Avant de faire connoître à M. d'Escures l'objet » de sa mission, je le préviens qu'il lui est expressé- » ment défendu d'exposer les canots à aucun danger, » et d'approcher la passe si elle brise. Il partira à six » heures du matin avec deux autres canots comman- » dés par MM. de Mardhainville et Boutin, et il son- » dera la baie depuis la passe jusqu'à la petite anse qui » est dans l'est des deux mamelons; il portera les » sondes sur le plan que je lui ai remis, où il en figu- » rera un d'après lequel on pourra les rapporter. Si

» la passe ne brisoit point, mais qu'elle fût houleuse, » comme ce travail n'est pas pressé, il remettroit à » un autre jour de la sonder, et il ne perdroit pas de » vue que toutes les choses de cet ordre qu'on fait » difficilement sont toujours mal faites. Il est pro- » bable que le meilleur moment pour approcher la » passe sera à la mer étale, vers huit heures et demie; » si alors les circonstances sont favorables, il tâchera » d'en mesurer la largeur avec une ligne de loch, et » il placera les trois canots parallèlement, sondant » dans le sens de la largeur, ou de l'est à l'ouest. Il » sondera ensuite du nord au sud; mais il n'est guère » vraisemblable qu'il puisse faire cette seconde sonde » dans la même marée, parce que le courant aura pris » trop de force.

» En attendant l'heure de la mer étale, ou en sup- » posant que la mer soit mauvaise, M. d'Escures fera » sonder l'intérieur de la baie, particulièrement l'anse » qui est derrière les mamelons, où je crois qu'il doit » y avoir un très-bon mouillage; il tâchera aussi de » fixer sur le plan les limites du fond de roche et du » fond de sable, afin que le bon fond soit bien connu. » Je crois que, lorsque le canal du sud de l'île est » ouvert par la pointe des mamelons, on est sur un » bon fond de sable. M. d'Escures vérifiera si mon » opinion est fondée; mais je lui répète encore que

» je le prie de ne pas s'écarter de la plus extrême » prudence. »

« Ces instructions devoient-elles me laisser quel- » que crainte? Elles étoient données à un homme de » trente-trois ans, qui avoit commandé des bâtimens » de guerre : combien de motifs de sécurité !

» Nos canots partirent, comme je l'avois ordonné, » à six heures du matin ; c'étoit autant une partie de » plaisir que d'instruction et d'utilité : on devoit chas- » ser et déjeûner sous des arbres. Je joignis à M. d'Es- » cures M. de Pierrevert et M. de Montarnal, le seul » parent que j'eusse dans la marine, et auquel j'étois » aussi tendrement attaché que s'il eût été mon fils ; » jamais jeune officier ne m'avoit donné plus d'espé- » rance, et M. de Pierrevert avoit déjà acquis ce que » j'attendois très-incessamment de l'autre.

» Les sept meilleurs soldats du détachement com- » posoient l'armement de cette biscayenne, dans la- » quelle le maître-pilote de ma frégate s'étoit aussi » embarqué pour sonder. M. Boutin avoit pour second » dans son petit canot M. Mouton, lieutenant de » frégate : je savois que le canot de l'*Astrolabe* étoit » commandé par M. de Marchainville ; mais j'ignorois » s'il y avoit d'autres officiers.

» A dix heures du matin, je vis revenir notre petit

» canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendois
» pas sitôt, je demandai à M. Boutin, avant qu'il fût
» monté à bord, s'il y avoit quelque chose de nou-
» veau; je craignis dans ce premier instant quelque
» attaque des sauvages : l'air de M. Boutin n'étoit pas
» propre à me rassurer ; la plus vive douleur étoit
» peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage
» affreux dont il venoit d'être témoin, et auquel il
» n'avoit échappé, que parce que la fermeté de son
» caractère lui avoit permis de voir toutes les res-
» sources qui restoient dans un si extrême péril.
» Entraîné, en suivant son commandant, au milieu
» des brisans qui portoient dans la passe, pendant
» que la marée sortoit avec une vitesse de trois ou
» quatre lieues par heure, il imagina de présenter à
» la lame l'arrière de son canot qui, de cette manière,
» poussé par cette lame, et lui cédant, pouvoit ne
» pas se remplir, mais devoit cependant être entraîné
» au-dehors, à reculons, par la marée. Bientôt il vit
» les brisans de l'avant de son canot, et il se trouva
» dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses
» camarades que du sien propre, il parcourut le bord
» des brisans, dans l'espoir de sauver quelqu'un ; il
» s'y rengagea même, mais il fut repoussé par la
» marée ; enfin, il monta sur les épaules de M. Mouton,
» afin de découvrir un plus grand espace : vain espoir,

» tout avoit été englouti.....et M. Boutin rentra à » la marée étale. La mer étant devenue belle, cet offi- » cier avoit conservé quelque espérance pour la bis- » cayenne de l'*Astrolabe*; il n'avoit vu périr que la » nôtre. M. de Marchainville étoit dans ce moment » à un grand quart de lieue du danger, c'est-à-dire, » dans une mer aussi parfaitement tranquille que celle » du port le mieux fermé; mais ce jeune officier, » poussé par une générosité sans doute imprudente, » puisque tout secours étoit impossible dans ces cir- » constances, ayant l'ame trop élevée, le courage » trop grand pour faire cette réflexion, lorsque ses » amis étoient dans un si extrême danger, vola à leur » secours, se jeta dans les mêmes brisans, et, victime » de sa générosité et de la désobéissance formelle de » son chef, périt comme lui.

» Bientôt M. de Langle arriva à mon bord aussi » accablé de douleur que moi-même, et m'apprit en » versant des larmes que le malheur étoit encore » infiniment plus grand que je ne croyois. Depuis » notre départ de France, il s'étoit fait une loi in- » violable de ne jamais détacher les deux frères (1) » pour une même corvée, et il avoit cédé, dans cette » seule occasion, au désir qu'ils avoient témoigné

(1) MM. Laborde Marchainville et Laborde Boutervilliers.

» d'aller se promener et chasser ensemble; car c'étoit » presque sous ce point de vue que nous avions envi- » sagé, l'un et l'autre, la course de nos canots, que » nous croyions aussi peu exposés que dans la rade » de Brest, lorsque le temps est très-beau.

» Les pirogues des sauvages vinrent dans ce même » moment nous annoncer ce funeste évènement : les » signes de ces hommes grossiers exprimoient qu'ils » avoient vu périr les deux canots, et que tous secours » avoient été impossibles : nous les comblâmes de » présens, et nous tâchâmes de leur faire comprendre » que toutes nos richesses appartiendroient à celui » qui auroit sauvé un seul homme. »

[51] PAGE 300, VERS 15.

Trop généreux Laborde! ô vous dont la mémoire
Vit avec la Pérouse et partage sa gloire,
D'Escures vous appelle!...

Voici le rapport de M. Boutin, témoin oculaire de cet évènement déplorable, et bien digne d'apprécier lui-même la magnanimité de MM. de Laborde :

« Le 13 juillet, à cinq heures cinquante minutes » du matin, je partis du bord de la *Boussole* dans le » petit canot; j'avois ordre de suivre M. d'Escures » qui commandoit notre biscayenne, et M. de Mar- » chainville commandant la biscayenne de l'*Astrolabe*

» devoit se joindre à nous. Les instructions que
» M. d'Escures avoit reçues par écrit de M. de la Pé-
» rouse, et qui m'avoient été communiquées, lui en-
» joignoient d'employer ces trois canots à sonder la
» baie; d'y placer les sondes, d'après des relèvemens,
» sur le plan qui lui avoit été donné; de sonder la
» passe, si la mer étoit belle, et d'en mesurer la lar-
» geur; mais il lui étoit expressément défendu d'ex-
» poser au moindre danger les canots qui étoient sous
» ses ordres, et d'approcher de la passe, pour peu
» qu'elle brisât, ou même qu'il y eût de la houle.
» Après avoir doublé la pointe ouest de l'île près de
» laquelle nous étions mouillés, je vis que la passe
» brisoit dans toute sa largeur, et qu'il seroit impos-
» sible de s'y présenter. M. d'Escures étoit alors de
» l'avant, ses avirons levés, et sembloit vouloir m'at-
» tendre; mais lorsque je l'eus approché à portée de
» fusil, il continua sa route; et comme son canot mar-
» choit beaucoup mieux que le mien, il répéta plu-
» sieurs fois la même manœuvre, sans qu'il me fût
» jamais possible de le joindre. A sept heures un quart,
» ayant toujours gouverné sur la passe, nous n'en
» étions plus qu'à deux encâblures: notre biscayenne
» vira de bord; je suivis son mouvement dans ses eaux;
» nous fîmes route pour rentrer dans la baie, laissant
» la passe derrière nous. Mon canot étoit derrière

» notre biscayenne, à portée de la voix; j'apercevois » celle de l'*Astrolabe* à un quart de lieue en-dedans » de la baie. M. d'Escures me hêla alors en riant: *Je » crois que nous n'avons rien de mieux à faire que » d'aller déjeûner, car la passe brise horriblement.* » Je répondis : *Certainement, et j'imagine que notre » travail se bornera à fixer les limites de la baie de » sable qui est à bas-bord en entrant.* M. de Pierrevert » qui étoit avec M. d'Escures, alloit me répondre; » mais ses yeux s'étant tournés vers la côte de l'est, » il vit que nous étions entraînés par le jusant; je m'en » aperçus aussi, et dans l'instant nos deux canots » furent nagés avec la plus grande force, le cap au » nord, pour nous éloigner de la passe, dont nous » étions encore à cent toises. Je ne croyois pas être » exposé au moindre danger, puisqu'en gagnant seu- » lement vingt toises sur l'un ou l'autre bord, nous » avions toujours la ressource d'échouer nos canots » sur le rivage. Après avoir vogué plus d'une minute » sans pouvoir refouler la marée, j'essayai inutilement » de gagner la côte de l'est; notre biscayenne, qui » étoit devant moi, essaya aussi inutilement de gagner » la côte de l'ouest; nous fûmes donc forcés de re- » mettre le cap au nord, pour ne pas tomber en tra- » vers dans les brisans. Les premières lames commen- » çoient à déployer à peu de distance de mon canot;

» je crus devoir mouiller le grappin, mais il ne tint » pas ; heureusement le câblot n'étoit pas étalingué à » un des bancs, il fila en entier dans la mer, et nous » déchargea d'un poids qui auroit pu nous être fu- » neste. Dans l'instant, je fus au milieu des plus fortes » lames, qui remplirent presque le canot ; il ne coula » cependant pas, et ne cessa point de gouverner ; de » manière que je pouvois toujours présenter l'arrière » aux lames, ce qui me donna le plus grand espoir » d'échapper au danger.

» Notre biscayenne s'étoit éloignée de moi pen- » dant que je mouillois le grappin, et elle ne se trouva » que quelques minutes après dans les brisans : je l'a- » vois perdue de vue en recevant les premières lames ; » mais dans un des momens où je me trouvois au- » dessus de ces brisans, je la revis entre deux eaux, » à trente ou quarante toises de l'avant : elle étoit en » travers ; je n'aperçus ni hommes ni avirons. Ma seule » espérance avoit été qu'elle pourroit refouler le cou- » rant, mais j'étois trop certain qu'elle périroit si elle » étoit entraînée ; car, pour échapper, il falloit un » canot qui portât son plein d'eau, et qui dans cette » situation pût gouverner, afin de ne pas chavirer : » malheureusement notre biscayenne n'avoit aucune » de ces qualités.

» J'étois toujours au milieu des brisans, regardant

» de tous côtés, et je vis que derrière mon canot, » vers le sud, les lames formoient une chaîne que » mon œil suivoit jusqu'à mon horizon ; les brisans » paroissoient aussi aller fort loin dans l'ouest : je vis » enfin que si je pouvois gagner seulement cinquante » toises dans l'est, je trouverois une mer moins dan- » gereuse. Je fis tous mes efforts pour y réussir, en » donnant des élans sur tribord dans l'intervalle des » lames ; et à sept heures vingt-cinq minutes je fus » hors de tout danger, n'ayant plus à combattre qu'une » forte houle et de petites lames produites par la brise » de l'ouest-nord-ouest.

» Après avoir vidé l'eau de mon canot, je cher- » chai les moyens de donner du secours à mes mal- » heureux camarades ; mais dès-lors je n'avois plus » aucun espoir.

» Depuis le moment où j'avois vu notre biscayenne » couler dans les brisans, j'avois toujours donné des » élans dans l'est, et je n'avois pu en sortir qu'au bout » de quelques minutes. Il étoit impossible que les » naufragés, au milieu d'un courant si rapide, pussent » jamais s'éloigner de sa direction, et ils devoient être » entraînés pendant tout le reste de la marée, qui a » porté au large jusqu'à huit heures quarante-cinq » minutes ; d'ailleurs, comment le meilleur nageur » auroit-il pu résister quelques instans seulement à

» la force de ces lames? Cependant, comme je ne pou-
» vois faire aucune recherche raisonnable que dans
» la partie où portoit le courant, je mis le cap au
» sud, côtoyant les brisans qui me restoient à tri-
» bord, et changeant de route à chaque instant, pour
» m'approcher de quelques loups marins ou goémons,
» qui me donnoient de temps en temps quelque es-
» pérance.

» Comme la mer étoit très-houleuse, lorsque j'étois
» sur le sommet des lames mon horizon s'étendoit
» assez loin, et j'aurois pu apercevoir un aviron ou
» un débris à plus de deux cents toises.

» Bientôt mes regards se portèrent vers la pointe
» de l'est de l'entrée; j'y aperçus des hommes qui,
» avec des manteaux, faisoient des signaux : c'étoient
» des sauvages, ainsi que je l'ai appris depuis; mais je
» les pris alors pour l'équipage de la biscayenne de
» l'*Astrolabe*, et j'imaginai qu'elle attendoit l'étale de
» la marée pour venir à notre secours; j'étois bien
» loin de penser que mes malheureux amis étoient
» victimes de leur hardiesse généreuse.

» A huit heures trois quarts (1) la marée ayant re-

(1) Huit heures et demie étoit l'heure que j'avois indiquée dans mes instructions pour approcher de la passe sans danger, parce que le courant, dans tous les cas, eût porté en-

» versé, il n'y avoit point de brisans, mais seulement » une forte houle. Je crus devoir continuer mes re- » cherches dans cette houle, suivant la direction du » jusant qui avoit cessé ; je fus aussi malheureux dans » cette seconde recherche que dans la première. A » neuf heures, voyant que le flot venoit du sud-ouest, » que je n'avois ni vivres, ni grappins, ni voiles; mon » équipage mouillé et saisi de froid; craignant de ne » pouvoir rentrer dans la baie lorsque le flot auroit » acquis toute sa force; voyant d'ailleurs qu'il portoit » déjà avec violence au nord-est, ce qui m'empêchoit » de gagner au sud où j'aurois dû continuer mes re- » cherches si la marée l'avoit permis, je rentrai dans » la baie, faisant route au nord.

» La passe m'étoit déjà presque fermée par la pointe » de l'est ; la mer brisoit encore sur les deux pointes; » mais elle étoit calme au milieu. Je parvins enfin à » gagner cette entrée, rangeant beaucoup la pointe » de babord, sur laquelle étoient les Américains qui » m'avoient fait des signaux, et que j'avois crus Fran- » çais. Ils m'exprimèrent par leurs gestes qu'ils avoient » vu chavirer deux embarcations ; et ne voyant pas la » biscayenne de l'*Astrolabe*, je ne fus que trop cer-

---

dedans.... et à sept heures un quart les chaloupes étoient englouties! (Note de M. de la Pérouse.)

» tain du sort de M. de Marchainville, que je con-
» noissois trop pour croire qu'il eût réfléchi sur l'inu-
» tilité du danger auquel il alloit s'exposer. Comme
» on aime cependant à se flatter, il me restoit un
» très-léger espoir que je le trouverois à bord de nos
» vaisseaux, où il étoit possible qu'il eût été deman-
» der du secours. Mes premières paroles en arrivant
» à bord furent: *Avez-vous des nouvelles de M. de*
» *Marchainville? — Non*, fut pour moi la certitude
» de sa perte.

» Après tous ces détails, je crois devoir expliquer
» les motifs de la conduite de M. d'Escures. Il est im-
» possible qu'il ait jamais songé à se présenter dans la
» passe; il vouloit seulement s'en approcher, et il a
» cru se tenir à une distance plus que suffisante pour
» être hors de tout danger : c'est cette distance qu'il a
» mal jugée, ainsi que moi, ainsi que les dix-huit per-
» sonnes qui étoient dans nos deux canots. Je ne puis
» dire combien cette erreur est pardonnable, ni pour-
» quoi il étoit impossible de juger la violence du cou-
» rant : on croiroit que je m'excuse moi-même, car,
» je le répète, je jugeois cette distance plus que suffi-
» sante, et l'aspect même de la côte, qui fuyoit dans
» le nord avec la plus grande vitesse, ne me causa
» que de l'étonnement. Sans vouloir détailler toutes
» les raisons qui devoient contribuer à nous inspirer

» une confiance bien funeste, je ne puis m'empêcher » de faire remarquer que, le jour de notre entrée dans » cette baie, nos canots sondèrent la passe en tout » sens pendant plus de deux heures, sans éprouver » aucun courant. Il est vrai que quand nos frégates » s'y présentèrent, elles furent repoussées par le ju- » sant; mais le vent étoit si foible, que dans le même » instant nos canots refouloient la marée avec la plus » grande facilité. Enfin, le 11 juillet, jour de la pleine » lune, nos deux commandans furent eux-mêmes avec » plusieurs officiers sonder cette passe; ils sortirent avec » le jusant, rentrèrent avec le flot, et n'y remarquè- » rent rien qui pût faire juger qu'il y eût le moindre » danger, surtout avec des canots bien armés. Ainsi » on doit conclure que le 13 juillet la violence du » courant tenoit à des causes particulières, comme » une fonte extraordinaire de neige, ou des vents » forcés qui n'avoient pas pénétré dans la baie, mais » qui sans doute avoient soufflé avec violence au » large.

» M. de Marchainville étoit à un quart de lieue en- » dedans de la passe, au moment où j'y fus entraîné; » je ne l'ai pas vu depuis ce moment, mais tous ceux » qui le connoissent savent ce que son caractère noble » et généreux l'a porté à faire. Il est probable que lors- » qu'il a aperçu nos deux canots au milieu des bri-

» sans, ne pouvant concevoir comment nous y avions » été entraînés, il a supposé ou un câblot cassé ou » des avirons perdus ; dans l'instant, il aura nagé pour » venir à nous jusqu'au pied des premiers brisans : » nous voyant lutter au milieu des lames, il n'aura » écouté que son courage, et il aura cherché à fran- » chir les brisans pour nous donner des secours en » dehors, au risque de périr avec nous. Cette mort » sans doute est glorieuse ; mais combien elle est » cruelle pour celui qui, échappé au danger, n'a plus » la possibilité d'espérer revoir jamais aucun de ceux » qui l'ont accompagné, ou aucun des héros qui ve- » noient pour le sauver !

» Il est impossible que j'aie voulu omettre aucun » fait essentiel, ou dénaturer ceux que j'ai rapportés. » M. Mouton, lieutenant de frégate, qui étoit en se- » cond dans mon canot, est à portée de relever mes » erreurs, si ma mémoire m'avoit trompé ; sa fermeté, » celle du patron et des quatre canotiers, n'ont pas » peu contribué à nous sauver : mes ordres ont été » exécutés, au milieu des brisans, avec la même exac- » titude que dans les circonstances les plus ordinaires. »

Avant de quitter le Port des Français, M. de la Pérouse fit élever sur l'île qui est au milieu de la baie un monument à ses malheureux compagnons. L'île

fut nommée, *l'île du Cénotaphe*; et M. de Lamanon enterra dans une bouteille l'inscription suivante au pied de ce tombeau :

A L'ENTRÉE DU PORT ONT PÉRI VINGT-UN BRAVES MARINS : QUI QUE VOUS SOYEZ, MÊLEZ VOS LARMES AUX NÔTRES.

« Le 4 juillet 1786, les frégates la *Boussole* et » l'*Astrolabe*, parties de Brest le 1er. août 1785, » sont arrivées dans ce port. Par les soins de M. de la » Pérouse, commandant en chef l'expédition; de M. le » vicomte de Langle, commandant la deuxième fré- » gate; de MM. de Clonard et de Monti, capitaines » en second des deux bâtimens, et des autres officiers » et chirurgiens, aucune des maladies qui sont la » suite des longues navigations n'avoit atteint les » équipages. M. de la Pérouse se félicitoit, ainsi que » nous tous, d'avoir été d'un bout du monde à l'autre, » à travers toutes sortes de dangers, ayant fréquenté » des peuples réputés barbares, sans avoir perdu un » seul homme ni versé une goutte de sang. Le 13 juil- » let, trois canots partirent à cinq heures du matin, » pour aller placer des sondes sur le plan de la baie, » qui avoit été dressé; ils étoient commandés par » M. d'Escures, lieutenant de vaisseau, chevalier de » Saint-Louis. M. de la Pérouse lui avoit donné des » instructions par écrit, pour lui défendre expressé-

» ment de s'approcher du courant ; mais au moment » qu'il croyoit encore en être éloigné, il s'y trouva » engagé. MM. de Laborde frères et de Flassan, qui » étoient dans le canot de la deuxième frégate, ne » craignirent pas de s'exposer pour voler au secours » de leurs camarades ; mais, hélas ! ils ont eu le même » sort..... Le troisième canot étoit sous les ordres de » M. Boutin, lieutenant de vaisseau. Cet officier, » luttant avec courage contre les brisans, fit pendant » plusieurs heures de grands, mais inutiles efforts pour » secourir ses amis, et ne dut lui-même son salut qu'à » la meilleure construction de son canot, à sa pru- » dence éclairée, à celle de M. Laprise Mouton, lieu- » tenant de frégate, son second, et à l'activité et à la » prompte obéissance de son équipage, composé de » Jean Marie, patron, Lhostis, le Bas, Corentin Jers » et Monens, tous quatre matelots. Les Indiens ont » paru prendre part à notre douleur ; elle est extrême. » Émus par le malheur, et non découragés, nous par- » tons le 30 juillet pour continuer notre voyage. »

52) PAGE 107, VERS 13.

De Langle, Pierrevert, toi surtout, Lamanon !...

M. de la Pérouse a donné le nom de ses infortunés amis à quelques-unes des terres qu'il a découvertes. On vient de voir quelle fut la fin cruelle de M. de

Pierrevert, neveu du célèbre bailli de Suffren. Celle de M. de Langle et de M. de Lamanon, l'aveugle ami des sauvages, le malheureux philosophe qui, peu de jours avant d'être massacré par eux, disoit à M. de la Pérouse, *ils valent mieux que nous*, est encore, s'il est possible, plus désastreuse et plus déplorable. En voici les tristes détails dans le rapport de M. de Vaujuas :

Relation de M. de Vaujuas. (1)

« Le mardi 11 décembre, à onze heures du matin, » M. de la Pérouse envoya sa chaloupe et son canot, » chargés de futailles, avec un détachement de sol- » dats armés, pour faire partie d'une expédition aux » ordres de M. de Langle. M. Boutin avoit déjà pris » des renseignemens sur les moyens de maintenir » l'ordre et de pourvoir à notre sûreté quand les ca- » nots iroient à terre. A la même heure, notre capi- » taine fit aussi mettre ses embarcations à la mer, et » les fit également charger de futailles et d'armes. » A midi et demi, les frégates étant à trois quarts de

(1) Les frégates françaises étoient alors devant *Maona*, l'une des îles des *Navigateurs*, Archipel découvert par M. de Bougainville.

» lieue de terre, les amures à babord, les quatre » embarcations partirent pour aller faire de l'eau dans » une anse reconnue par M. de Langle. Cette aiguade » étoit sous le vent de celle où l'on avoit déjà été : » M. de Langle l'avoit jugée préférable, parce qu'elle » lui paroissoit moins habitée et aussi commode; mais » la première avoit sur celle-ci l'avantage d'avoir une » entrée beaucoup plus facile, et assez de profondeur » pour que les chaloupes ne courussent pas risque d'y » échouer.

» M. de Langle me proposa, quoique je fusse » convalescent et foible, de l'accompagner pour me » promener et prendre l'air de terre; il se chargea du » commandement du canot, et confia celui de la cha- » loupe à M. Gobien. M. Boutin commandoit celle de » la *Boussole*, et M. Mouton le canot. M. Colinet et » le père Receveur, tous deux malades, MM. de La- » manon, Lamartinière et Lavaux, nous accompa- » gnèrent, ainsi que plusieurs personnes des deux » frégates : nous formions, y compris les équipages » des deux canots, un détachement de soixante-une » personnes.

» Quand nous fûmes en route, nous vîmes avec » peine qu'une grande partie des pirogues qui étoient » le long du bord nous suivoit et venoit à la même » anse; nous vîmes aussi, le long des rochers qui la

» séparent des baies voisines, beaucoup de naturels » qui s'y rendoient des autres villages. Arrivés au » ressif qui forme l'anse de l'aiguade, et qui ne laisse » pour les canots qu'un passage étroit et peu pro- » fond, nous reconnûmes que la mer étoit basse, et » que les chaloupes ne pouvoient entrer dans l'anse » sans échouer : effectivement, elles touchèrent à » demi-portée de fusil du rivage, dont nous n'ap- » prochâmes qu'en les poussant sur le fond avec les » avirons. Cette baie s'étoit présentée au capitaine » sous un point de vue plus favorable, parce que la » mer étoit moins basse quand il en avoit fait la re- » connoissance.

» A notre arrivée, les sauvages, qui bordoient la » côte au nombre de sept à huit cents, jetèrent dans » la mer, en signe de paix, plusieurs branches de » l'arbre dont les insulaires de la mer du Sud tirent » leur boisson enivrante. En abordant, M. de Langle » donna des ordres pour que chaque embarcation fût » gardée par un soldat armé et un matelot, tandis » que les équipages des chaloupes s'occuperoient à » faire de l'eau, sous la protection d'une double haie » de fusiliers qui s'étendroit des chaloupes à l'aiguade. » Les futailles remplies, on les embarqua tranquille- » ment ; les insulaires se laissoient assez contenir par » les soldats armés : il y avoit parmi eux un certain

» nombre de femmes et de filles très-jeunes, qui s'of-
» froient à nous de la manière la plus indécente, et
» dont les avances ne furent pas universellement re-
» jetées; nous n'y vîmes que quelques enfans.

» Vers la fin du travail, le nombre des naturels
» augmenta encore, et ils devinrent plus incommodes.
» Cette circonstance détermina M. de Langle à re-
» noncer au projet qu'il avoit eu d'abord de traiter
» de quelques vivres : il donna ordre de se rembar-
» quer sur le champ; mais auparavant, et ce fut, je
» crois, la première cause de notre malheur, il fit
» présent de quelques rassades à des espèces de chefs
» qui avoient contribué à tenir les insulaires un peu
» écartés : nous étions pourtant certains que cette
» police n'étoit qu'un jeu; et si ces prétendus chefs
» avoient en effet de l'autorité, elle ne s'étendoit
» que sur un très-petit nombre d'hommes. Ces pré-
» sens, distribués à cinq ou six individus, excitèrent
» le mécontentement de tous les autres; il s'éleva dès
» lors une rumeur générale, et nous ne fûmes plus
» maîtres de les contenir : cependant ils nous lais-
» sèrent monter dans nos chaloupes; mais une partie
» de ces insulaires entra dans la mer pour nous suivre,
» tandis que les autres ramassoient des pierres sur le
» rivage.

» Comme les chaloupes étoient échouées un peu

» loin de la grève, il fallut nous mettre dans l'eau » jusqu'à la ceinture pour y arriver; et dans ce trajet, » plusieurs soldats mouillèrent leurs armes : c'est dans » cette situation critique que commença la scène » d'horreur dont je vais parler. A peine étions-nous » montés dans les chaloupes, que M. de Langle donna » ordre de les déchouer et de lever le grappin : plu- » sieurs insulaires des plus robustes voulurent s'y » opposer, en retenant le câblot. Le capitaine, té- » moin de cette résistance, voyant le tumulte aug- » menter et quelques pierres arriver jusqu'à lui, » essaya, pour intimider les sauvages, de tirer un » coup de fusil en l'air; mais, bien loin d'en être » effrayés, ils firent le signal d'une attaque générale. » Bientôt une grêle de pierres, lancées avec autant » de force que de vitesse, fond sur nous; le combat » s'engage de part et d'autre, et devient général : ceux » dont les fusils sont en état de tirer renversent » plusieurs de ces forcenés; mais les autres Indiens » n'en sont nullement troublés, et semblent redou- » bler de vigueur; une partie d'entre eux s'approche » de nos chaloupes, tandis que les autres, au nombre » de six à sept cents, continuent la lapidation la plus » effrayante et la plus meurtrière.

» Au premier acte d'hostilité, je m'étois jeté à la » mer pour passer dans le canot de l'*Astrolabe*, qui

» étoit dépourvu d'officiers : la circonstance me donna » des forces pour le petit trajet que j'avois à faire ; et » malgré ma foiblesse et quelques coups de pierres » que je reçus dans ce moment, je montai dans le » canot sans aucun secours. Je vis avec désespoir qu'il » ne s'y trouvoit presque pas une arme qui ne fût » mouillée, et qu'il ne me restoit d'autre parti à » prendre, que de tâcher de le mettre à flot en dehors » du ressif, le plutôt possible. Cependant le combat » continuoit, et les pierres énormes lancées par les » sauvages blessoient toujours quelques-uns de nous. » A mesure qu'un blessé tomboit à la mer du côté » des sauvages, il étoit achevé à l'instant à coups de » pagaie ou de massue.

» M. de Langle fut la première victime de la féro- » cité de ces barbares, auxquels il n'avoit fait que » du bien. Dès le commencement de l'attaque, il fut » renversé sanglant de dessus le traversin de la cha- » loupe, où il étoit monté, et il tomba à la mer avec » le capitaine d'armes et le maître charpentier, qui » se trouvoient à ses côtés : la fureur avec laquelle les » insulaires s'acharnèrent sur le capitaine sauva ces » deux-ci, qui vinrent à bout de gagner le canot. » Ceux qui étoient dans les chaloupes subirent bientôt » le même sort que notre malheureux chef, à l'excep- » tion cependant de quelques-uns qui, en s'esqui-

» vant, purent gagner le ressif, d'où ils nagèrent vers » les canots. En moins de quatre minutes, les insu- » laires se rendirent maîtres des deux chaloupes; et » j'eus la douleur de voir massacrer nos infortunés » compagnons, sans pouvoir leur porter aucun se- » cours. Le canot de l'*Astrolabe* étoit encore en de- » dans du ressif, et je m'attendois à chaque instant à » lui voir éprouver le sort des chaloupes: mais l'avi- » dité des insulaires le sauva; le plus grand nombre » se précipita dans ces chaloupes, et les autres se » contentèrent de nous jeter des pierres: plusieurs » néanmoins vinrent nous attendre dans la passe et » sur les ressifs. Quoique la houle fût forte et le vent » debout, nous parvînmes cependant, malgré leurs » pierres et les blessures dangereuses de beaucoup » d'entre nous, à quitter cet endroit funeste, et à » joindre en dehors M. Mouton, commandant le » canot de la *Boussole:* celui-ci, en jetant à la mer » ses pièces à eau, avoit allégé son canot, pour faire » place à ceux qui atteignoient son bord. J'avois re- » cueilli, dans celui de l'*Astrolabe*, MM. Boutin et » Colinet, ainsi que plusieurs autres personnes. Ceux » qui s'étoient sauvés dans les canots étoient tous » plus ou moins blessés; ainsi les canots se trou- » voient sans défense, et il étoit impossible de songer » à rentrer dans une baie dont nous étions trop heu-

» reux d'être sortis, pour aller faire tête à mille bar-
» bares en fureur : c'eût été nous exposer sans utilité
» à une mort certaine.

» Nous fîmes donc route pour revenir à bord des
» deux frégates, qui, à trois heures, au moment du
» massacre, avoient pris le bord du large : on ne
» s'y doutoit seulement pas que nous courussions le
» moindre danger. La brise étoit fraîche, et les fré-
» gates étoient fort loin au vent ; circonstance fâ-
» cheuse pour nous, et surtout pour ceux dont les
» blessures exigeoient un pansement prompt : à quatre
» heures, elles reprirent le bord de terre. Dès que
» nous fûmes en dehors des ressifs, je mis à la voile
» au plus près pour m'éloigner de la côte, et je fis
» jeter à la mer tout ce qui pouvoit retarder la
» marche du canot, qui étoit rempli de monde. Heu-
» reusement, les insulaires, occupés du pillage des
» chaloupes, ne songèrent point à nous poursuivre :
» nous n'avions pour toute défense que quatre ou
» cinq sabres, et deux ou trois coups de fusil à tirer ;
» foible ressource contre deux ou trois cents barbares
» armés de pierres et de massues, et qui montent des
» pirogues très-légères, avec lesquelles ils se tiennent
» à la distance qui leur convient. Quelques-unes de
» ces pirogues se détachèrent de la baie, peu après
» notre sortie ; mais elles firent voile le long de la

» côte, d'où l'une d'elles partit pour aller avertir » celles qui étoient restées à bord des frégates : en » passant, cette pirogue eut l'insolence de nous faire » des signes menaçans; ma position m'obligeoit à sus- » pendre ma vengeance, et à réserver pour notre dé- » fense les foibles moyens qui nous restoient.

» Quand nous fûmes au large, je fis nager debout » au vent vers les frégates; nous mîmes un mouchoir » rouge à la tête du mât, et en approchant nous » tirâmes nos trois derniers coups de fusil; M. Mouton » fit aussi, avec deux mouchoirs, le signal de deman- » der du secours : mais l'on ne nous aperçut que » lorsque nous fûmes près du bord. Alors l'*Astro-* » *labe*, qui étoit la frégate la plus voisine, arriva sur » nous; j'y déposai à quatre heures et demie les plus » blessés; M. Mouton en fit autant, et nous nous ren- » dîmes sur-le-champ à bord de la *Boussole*, où » j'appris au général cette triste nouvelle : sa surprise » fut extrême, d'après les précautions que sa pru- » dence lui avoit inspirées, et la juste confiance qu'il » avoit dans celle de M. de Langle; je ne puis com- » parer sa désolation qu'à celle que j'éprouvois moi- » même. Ce désastre nous rappela vivement celui du » 13 juillet 1786, et acheva de répandre l'amertume » sur notre voyage; trop heureux encore, dans cette » circonstance malheureuse, que la plus grande partie

» de ceux qui étoient à terre se fût sauvée : si l'ar-
» deur du pillage n'eût arrêté ou fixé un moment
» la fureur des sauvages, aucun de nous n'eût
» échappé.

» Il est impossible d'exprimer la sensation que ce
» funeste évènement causa sur les deux frégates; la
» mort de M. de Langle, qui avoit la confiance et
» l'amitié de son équipage, mit, à bord de l'*Astro-*
» *labe*, tout le monde au désespoir; les insulaires
» qui se trouvoient le long du bord, lorsque j'y arri-
» vai, et qui ignoroient cet évènement, furent sur le
» point d'être immolés à la vengeance de nos matelots,
» que nous eûmes la plus grande peine à contenir.
» L'affliction générale qui régna à bord est le plus
» bel éloge funèbre qu'on puisse faire du capitaine.
» Pour moi, j'ai perdu en lui un ami bien plus qu'un
» commandant, et l'intérêt qu'il me témoignoit me
» le fera regretter toute ma vie; trop heureux si j'avois
» pu lui donner des marques de mon attachement et
» de ma reconnoissance, en me sacrifiant pour lui!
» Mais ce brave officier, plus exposé que les autres,
» fut la première proie des bêtes féroces qui nous
» assaillirent. Dans l'état de foiblesse où me tenoit ma
» convalescence, j'avois été à terre sans armes et sous
» la sauve-garde des autres; toutes les munitions
» étoient épuisées ou mouillées lorsque j'arrivai au

» canot, et je ne pus qu'y donner des ordres mal-
» heureusement trop inutiles.

» Je serois injuste envers ceux qui eurent comme
» moi le bonheur de se sauver, si je ne déclarois
» qu'ils se conduisirent avec toute la bravoure et le
» sang froid possibles. MM. Boutin et Collinet, qui,
» malgré leurs graves blessures, avoient conservé la
» même force de tête, voulurent bien m'aider de
» leurs conseils, qui me furent très-utiles; je fus en-
» core parfaitement secondé par M. Gobien, qui fut
» le dernier à quitter la chaloupe, et dont l'exemple,
» l'intrépidité et les discours, ne contribuèrent pas
» peu à rassurer ceux des matelots qui auroient pu
» éprouver quelques craintes. Les officiers-mariniers,
» matelots et soldats, exécutèrent, avec autant de
» zèle que de ponctualité, les ordres qui leur furent
» donnés. M. Mouton n'eut également qu'à se louer
» de l'équipage du canot de la *Boussole*.

» Toutes les personnes qui étoient à terre peuvent
» attester, comme moi, qu'aucune violence, qu'au-
» cune imprudence de notre part, ne précéda l'attaque
» des sauvages. Notre capitaine avoit donné, à cet
» égard, les ordres les plus stricts, et personne ne s'en
» écarta. »

Signé VAUJUAS.

[53] PAGE 301, VERS 21.

N'entends-tu pas l'oiseau, précurseur de l'orage,
Qui, du jeune Céyx rappelant le naufrage,
D'un vol précipité rase les flots mouvans,
Et mêle un cri lugubre au murmure des vents?

La fable de Céyx et d'Alcyone est une des plus touchantes qu'Ovide ait placées dans ses *Métamorphoses*. Il s'y montre presque l'égal de Virgile, pour le charme du style et l'intérêt de la narration.

[54] PAGE 303, VERS 5.

L'intrépide amitié qui s'attache à leurs traces...

Le plus beau monument érigé à la mémoire de M. de la Pérouse est, sans contredit, le décret de l'assemblée constituante, qui, véritable organe des sentimens et des regrets unanimes de la nation, ordonna une seconde expédition pour découvrir les traces de cet infortuné navigateur. Deux frégates, la *Recherche* et l'*Espérance*, partirent de Brest, commandées l'une par M. d'Entrecasteaux, chef de l'expédition, l'autre par M. Huon de Kermadec. Ces deux officiers ont rempli leur mission avec plus de gloire que de succès. Après avoir exploré les côtes de la Nouvelle-Hollande et de l'île de Vandiemen, ils ont poussé dans la mer du Sud jusqu'aux îles des

Amis, visité la nouvelle Calédonie, et reconnu tous les points par où M. de la Pérouse devoit passer en revenant à l'Isle-de-France; car il avoit envoyé son itinéraire au ministre de la marine avant de quitter le port Jackson. Les recherches les plus actives n'ont produit aucune lumière sur son sort. MM. d'Entrecasteaux et de Kermadec ont succombé, l'un et l'autre, aux fatigues et aux maux inséparables de leur généreuse entreprise; et des circonstances étrangères à la navigation ont empêché leurs frégates de revenir en France. Mais on sait que plusieurs découvertes et des observations importantes ont été faites dans ce voyage, presque aussi intéressant par son objet et par la manière dont il a été rempli, que celui de M. de la Pérouse même. On ne le connoît encore que par le journal de l'un des naturalistes qui faisoient partie de l'expédition. Mais à travers des obstacles sans nombre et des circonstances presque sans exemple, M. *de Rossel*, officier d'un rare mérite, le compagnon et l'ami de M. d'Entrecasteaux, est parvenu à sauver les manuscrits précieux, les plans, les journaux, les observations astronomiques et nautiques; et l'on espère voir bientôt paroître ce grand travail, qu'il rédige à présent par les ordres et sous la protection immédiate du gouvernement.

55) PAGE 303, VERS 20.

Palinure nouveau, sur un sable ignoré.

Tout le monde connoît ce vers touchant de Virgile,

Nudus in ignotâ, Palinure, jacebis arenâ,

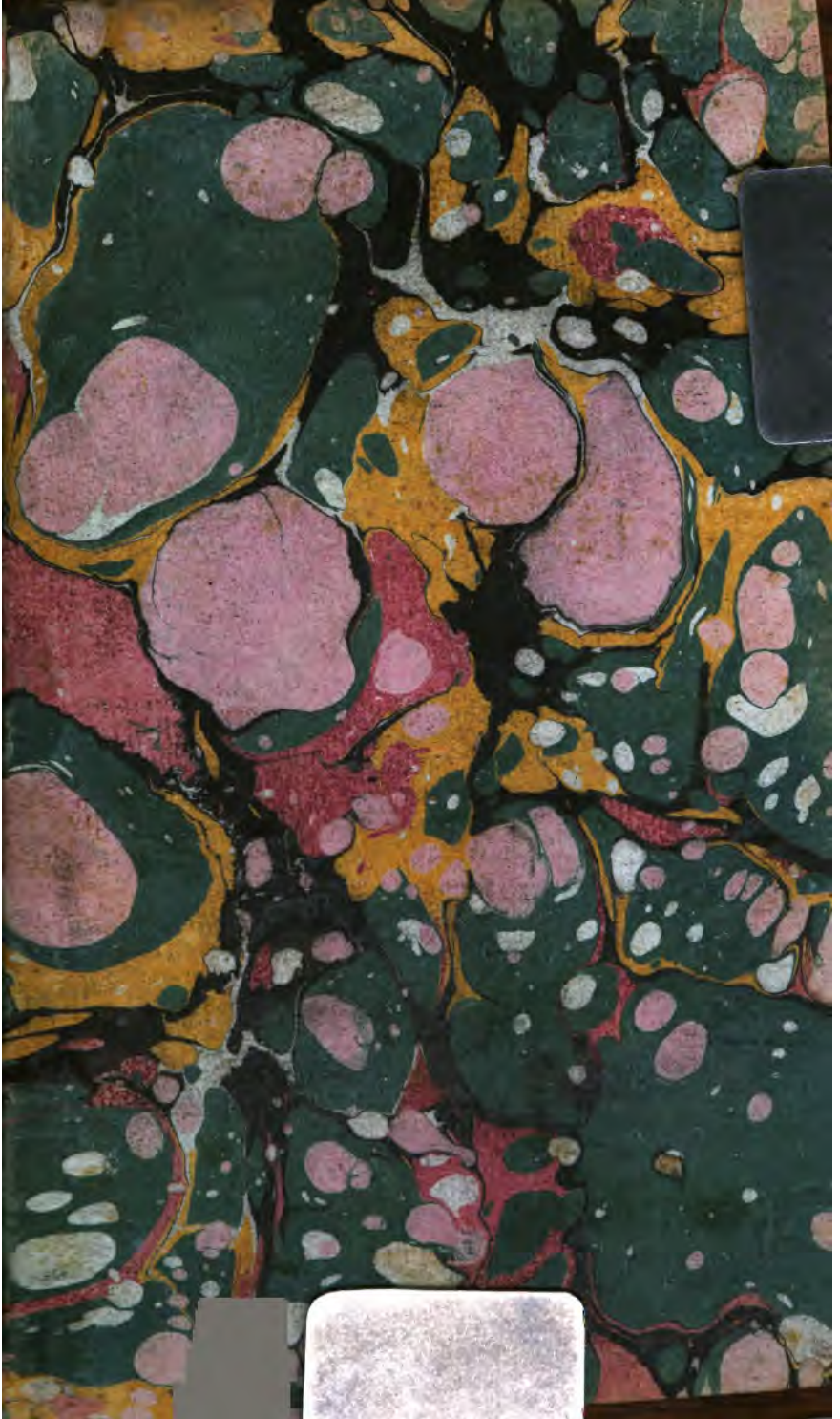
que j'ai voulu rappeler.

56) PAGE 304, VERS 20.

Et le bouleau sauvage
Qui remplace Cérès chez le Lapon errant...

Dans les déserts glacés de la Laponie, et même en Finlande, les paysans font une espèce de pain avec l'écorce du bouleau.

FIN.

Errata pour quelques exemplaires.

Page	13,	ligne 10,	pourra jamais, *lisez* pourroit encor.
	14,	21,	tribus, *lisez* tributs.
	36,	5,	qui sentent, *lisez* qu'attendrit.
	56,	15,	Ramène, etc. *lisez*, Peut enfin ramener, au déclin de ses ans.
	52,	9,	au lieu du vers cité, *lisez:* Idcirco certis dimensum partibus orbem Per duodena regit mundi sol aureus astra.
	89,	18,	qui poursuit le, *lisez* qui s'attache au.
	114,	10,	Les changent en palais, les courbent, *lisez* l'élèvent en palais, le courbent.
	199,	1,	après le mot importune, *ajoutez* une virgule.
	205,	4,	secours, *lisez* tributs.
	206,	4,	à nos, *lisez* à ses.